

LE FRANÇAIS PARLÉ

MORCEAUX CHOISIS A L'USAGE DES ETRANGERS

AVEC

LA PRONONCIATION FIGURÉE

PAR

PAUL PASSY

DOCTEUR ÈS LETTRES, SECRETAIRE DE L'ASSOCIATION PHONÉTIQUE
DES PROFESSEURS DE LANGUES VIVANTES

TROISIÈME ÉDITION



LEIPZIG
O. R. REISLAND
1892.

PRÉFACE DE LA DEUXIÈME ÉDITION.

La première édition de ce petit livre a paru en 1886, à l'instigation de mon regretté ami et initiateur dans la science phonétique, F. Franke. Malgré ses très nombreuses imperfections, il a été favorablement accueilli, en Allemagne et dans les pays scandinaves, par les professeurs de langues appartenant a ce qu'on appelle *la jeune école fonétique,* sur les tendances de laquelle je crois inutile de revenir ici.

En preparant cette deuxième édition, j'ai tenu le plus grand compte des observations bienveillantes que m'ont présenté mes collègues. C'est sur leur avis que j'ai supprimé plusieurs des morceaux qui figuraient dans la première édition, les remplaçant par d'autres plus propres a intéresser les jeunes gens, et que j'ai modifié l'ordre dans lequel ces morceaux étaient présentés. J'ai aussi changé légèrement le système de transcription phonétique, pour me conformer au système international adopté, après de longues discussions, par l'*Association phonétique des professeurs de langues*

*

vivantes. Sur le désir énergiquement formulé de plusieurs de mes amis, j'ai ajouté aux marques d'accentuation des signes d'*intonation*, sans me dissimuler du reste qu'avec l'imperfection de nos connaissances et de nos moyens de représentation, ces signes sont absolument insuffisants pour donner une idée exacte de l'intonation française.

Inutile d'ajouter que j'ai soigneusement revu les détails de prononciation, qui étaient souvent fort défectueux dans la première édition. Je me suis appliqué à graduer la prononciation parallèlement au style, donnant, dans les deux premiers morceaux, le langage familier de la conversation, avec ses élisions, ses contractions et ses assimilations nombreuses; plus loin une prononciation de plus en plus soignée, devenant tout à fait littéraire dans les morceaux oratoires ou poétiques de la fin du volume.

J'ai essayé de reproduire, autant que possible, la prononciation usuelle des Français du Nord, en évitant tout ce qui est spécial a telle ou telle localité, cette localité fut-elle Paris. Ne pouvant pas toujours échapper à l'arbitraire, je me suis surtout guidé sur ma propre prononciation naturelle — la seule que je connaisse suffisamment — mais en la normalisant toutes les fois que cela m'a paru nécessaire. En tout cas, je peus affirmer que si la prononciation que je donne n'est pas toujours la meilleure, elle est du moins toujours française et communément employée.

Mon travail, ai-je besoin de le dire, n'est pas fait

pour des commençants [1]), mais pour des élèves déjà avancés dans l'étude du français. A ceux-là, il a pu rendre quelques services dans sa première édition; j'ose espérer qu'il pourra maintenant leur en rendre davantage. C'est dans cet espoir que je le présente à mes collègues, les professeurs de français des pays étrangers.

En terminant, je dois remercier spécialement ceux qui m'ont aidé a faire ce travail et à le revoir, surtout M. O. Jespersen de Copenhague, et mon frère J. Passy, tous deux bien connus dans le monde des réformateurs phonétiques.

Neuilly sur Seine, mai 1889.

Paul Passy.

(La troisième édition ne diffère de la deuxième que par la correction de quelques détails.)

[1]) Des textes phonétiques à l'usage des commençants sont publiés chaque mois dans mon petit journal, *Le Maître phonétique;* il en existe aussi une très bonne collection due a M. Jespersen (Fransk Læsebog, Copenhague 1889). A recommander aussi, pour des élèves un peu plus avancés, les *Phrases de tous les jours* de F. Franko, (3e édition, Reisland 1890).

EXPLICATION DES SIGNES.

Voici la liste des caractères phonétiques avec leur valeur :

p	*p*art	j	*y*ak
b	*b*arre	h	*h*ure
t	*t*out	u	to*u*t, po*u*r
d	*d*oux	o	b*eau*, c*ô*ne
k	*c*ar	ɔ	tr*o*p, t*o*rt
g	*g*are	ɑ	p*a*s, p*â*te
m	*m*on	a	r*a*t, r*a*re
n	*n*on	ɛ	tr*è*s, r*ê*ne
ɴ	rè*gn*e	e	*été*, m*ai*son
l	*l*ard	i	l*i*me, p*i*re
r	*r*a*r*e	œ	s*eu*l, p*eu*r
ɥ	b*u*is	ø	p*eu*, M*eu*se
w	*ou*i	y	n*u*, p*u*r
f	*f*in	ə	j*e*, cr*e*ver
v	*v*in	ɔ̃	t*on*, p*on*te
s	*s*el	ɑ̃	t*an*t, p*en*te
z	*z*èle	ɛ̃	bi*en*, c*in*q
ʃ	*ch*amp	œ̃	br*un*, h*um*ble
ʒ	*J*ean		

La *longueur* d'une voyelle est indiquée par le signe (:) : rεn, *renne*; rε:n, *reine*; tus, *tousse*; tu:s, *tous*; tirɑ̃, *tyran*; ti:rɑ̃, *tirant*.

L'*accent tonique* (force) est indiqué en plaçant le signe (ʹ) après la syllabe forte. Ce signe est sous-entendu, 1°, après la dernière syllabe de tous les mots de plusieurs syllabes, à moins que la voyelle de cette syllabe ne soit (ə), auquel cas l'accent porte sur l'avant-dernière syllabe; 2°, après la syllabe qui précède immédiatement un signe de ponctuation quelconque; 3°, après la dernière syllabe d'un vers, a moins que celle-ci ne contienne un (ə).

L'*intonation* (accent musical) est indiquée d'une manière rudimentaire par les signes suivants:

⌜ ⌝ ton aigu
⌞ ⌟ ton grave
/ élévation du ton
\ abaissement du ton
— ton uniforme
\/ abaissement suivi d'élévation
/\ élévation suivie d'abaissement.

Le signe\ doit se sous-entendre, à moins d'indication contraire, devant tous les *points* (.); le signe/ devant les autres signes de ponctuation.

Pour une étude détaillée des éléments phonétiques du Français, nous renvoyons aux ouvrages spéciaux, parmi lesquels nous pouvons recommander:

Beyer, *Französische Phonetik* (O. Schulze, Köthen 1888).

Franke, *Ergänzungsheft* (3e éd.; Reisland, Leipzig 1890).

Passy, *Sons du Français* (3e éd.; Firmin-Didot, Paris 1892).

Passy, *Changements phonétiques* (Firmin-Didot, Paris 1891).

Vietor, *Elemente der Phonetik* (2e éd.; Henninger, Heilbronn 1887).

Soames, *Introduction to the study of Phonetics* (Swan Sonnenschein, London 1891).

LE FRANÇAIS PARLÉ.

Une surprise.

(Deux jeunes gens, Armand et Daniel, aspirent à la main de mademoiselle Perrichon. Daniel parvient à se faire bien voir du père, mais Armand s'est fait aimer de la fille. Ils ont tous deux fait leur demande et attendent la réponse.)

DANIEL, *entrant*: Bonjour, Armand.

ARMAND: C'est vous . . . . (*à part*) pauvre garçon!

D —. Voici l'heure de la philosophie . . . . Monsieur Perrichon se recueille, et dans dix minutes nous allons connaître sa réponse. Mon pauvre ami!

A —. Quoi donc?

D —. Dans la campagne que nous venons de faire, vous avez commis faute sur faute.

A —. Moi?

D —. Tenez, je vous aime, Armand . . . et je veux vous donner un bon avis qui vous servira . . . pour une autre fois! Vous avez un défaut mortel!

A —. Lequel?

D —. Vous aimez trop à rendre service. C'est une passion malheureuse.

A —. Ah! par exemple!

yn syrpri:z.

⌊dø′ ʒœn ʒɑ̃′, armɑ̃ e danjɛl, aspi:r a la mɛ̃′ d mamzɛl periʃɔ̃. danjɛl′ parvjɛ̃ a s fɛr bjɛ̃ vwa:r′ dy pɛ:r′, me armɑ̃ s ɛ fɛ e:me d la fi:j. iz ɔ̃ tu dø′ fɛ lœr dəmɑ̃:d e atɑ̃:d la repɔ̃:s⌋.

danjɛl, ɑ̃trɑ̃ —: bɔ̃ʒu:r armɑ̃/.

armɑ̃ —: s ɛ vu/. . . (a pa:r) ⌊pov garsɔ̃⌋!

d —: vwasi l œ:r′ də la filɔzɔfi╲ . . . psjø periʃɔ̃ sə rkœ:j′, e dɑ̃ di:′ minyt, nuz alɔ̃ kɔnɛ:t sa repɔ̃:s. mɔ̃ po:vr′ ami!

a —: kwa dɔ̃:k′?

d —: dɑ̃ la kɑ̃paɴ kə nu vnɔ̃ t fɛ:r′, vuz ave kɔmi ⌈fo:t′⌉ syr fo:t′.

a —: mwa′?

d —: təne ʒ vuz ɛ:m′/ armɑ̃╲, e ʒ vø vu dɔne œ̃ bɔn avi ki vu sɛrvira╲ ⌈pur yn o:trə fwa′╲! vuz ave œ̃ defo ⌈mɔr′tɛl╲!

a —: ləkɛl?

d —: vuz e:me trɔ′ a rɑ̃t sɛrvis —. t yn pɑ:sjɔ̃ malərø:z.

a —: ⌊ɑ:′ ⌈par′ egzɑ̃:pl╲!

D —. Croyez-moi . . . j'ai vécu plus que vous, et dans un monde . . . plus avancé! avant d'obliger un homme, assurez vous bien d'abord que cet homme n'est pas un imbécile.

A —. Pourquoi?

D —. Parce qu'un imbécile est incapable de supporter longtems cette charge écrasante qu'on appelle la reconnaissance. Il y a même des gens d'esprit qui sont d'une constitution si délicate . . . .

A —. Allons! développez votre paradoxe!

D —. Voulez-vous un exemple? Monsieur Perrichon . . . .

PERRICHON *(passant sa tête à la porte)*: Mon nom!

D —. Vous me permettrez de ne pas le ranger dans la catégorie des hommes supérieurs. Eh bien! monsieur Perrichon vous a pris tout doucement en grippe..

A —. J'en ai bien peur!

D —. Et pourtant vous lui avez sauvé la vie. Vous croyez peut-être que ce souvenir lui rappelle un grand acte de dévoûment? Non! il lui rappelle trois choses: *Primo*, qu'il ne sait pas monter à cheval; *Secundo*, qu'il a eu tort de mettre des éperons, malgré l'avis de sa femme; *tertio*, qu'il a fait en public une culbute ridicule.

A —. Soit, mais . . . .

D —. Et comme il fallait un bouquet à ce beau feu d'artifice, vous lui avez démontré, comme deux et deux font quatre, que vous ne fesiez aucun cas de son courage, en empêchant un duel..... qui n'aurait pas eu lieu.

d —: krwaje mwa —; ʒ e veky plys kə vu, e dɑ̃z œ mɔ̃:d/ ⌈plyz′ avɑ̃se⟍! avɑ̃ d ɔbliʒe œn ɔm′, asy:re vu bjɛ̃′ dabɔ:r kə st ɔm′ n ɛ pɑ′ œn ɛ̃besil.

a —: purkwa?

d —: pask œn ɛ̃besil ɛt ɛ̃kapab də syporte lɔ̃tɑ̃/ sɛt ʃarʒ ekrɑ:′zɑ̃:t k ɔ̃n apɛl lá rkɔnɛsɔ̃:s. j a mɛ:m′ de ʒɑ̃ d ɛspri ki sɔ̃ d yn kɔ̃stitysjɔ̃ si′ delikat —

a —: alɔ̃/! devlɔpe vɔt paradɔks/!

d —: vule vu′ œn egzɑ̃:pl? psjø periʃɔ̃ —

periʃɔ̃ (pɑ:sɑ̃ sa tɛ:t′ a la pɔrt) —: mɔ̃ nɔ̃/!

d —: vu m pɛrmɛtre də n pɑ l rɑ̃:ʒe dɑ̃ la kategɔri dez ɔm′ syperjœ:r/. e bjɛ̃⟍ mɛjø periʃɔ̃ vuz a pri′ tu dusmɑ̃ ɑ̃ grip —.

a —: ʒ ɑ̃n e ⌈bjɛ̃ pœ:r⟍!

d —: e purtɑ̃⟍ vu lɥi ave so:ve la vi/. vu krwɑje ptɛ:t′ kə s suvni:r lɥi rapɛl œ̃ grɑ̃t aktə d devumɑ̃? nɔ̃h! i lɥi rapɛl ⌈trwɑ′ ʃo:z⟍: primo, k i n se pɑ′ mɔ̃te a ʃval/; zgɔ̃do, k il a y tɔ:r′ də mɛd dez eprɔ̃⟍ malgre l avi t sa fam; tɛrsjo, k il a fɛ ɑ̃ pyblik yn kylbyt ridikyl.

a —: swat, me —

d —: e kɔm′ i falɛ œ̃ bu′kɛ a s bo fø d artifis, vu lɥi ave demɔ̃tre/ kɔm dø e dø′ fɔ̃ kat, kɛ vu n fɔzje okœ̃ kɑ′ t sɔ̃ kura:ʒ, ɑ̃n ɑ̃pɛ:ʃɑ̃ œ̃ dɥɛl′/ ki′ n ɔrɛ pɑ y ljø/.

A —. Comment?

D —. J'avais pris mes mesures . . . . . je rends aussi des services quelquefois . . . .

A —. Ah! vous voyez bien!

D —. Oui, mais moi, je me cache . . . . je me masque! Quand je pénètre dans la misère de mon semblable, c'est avec des chaussons et sans lumière . . . . comme dans une poudrière. D'où je conclus . . . . . .

A —. Qu'il ne faut obliger personne?

D —. Oh non! mais il faut opérer nuitamment et choisir sa victime . . . . aussi ai-je suivi une marche tout-à-fait opposée à la vôtre.

A —. Laquelle?

D —. Je me suis laissé glisser . . . . . exprès! dans une petite crevasse, pas méchante.

A —. Exprès?

D —. Vous ne comprenez pas? donner à un carrossier l'occasion de sauver son semblable, sans danger pour lui, c'est un coup de maître! Aussi, depuis ce jour, je suis sa joie, son triomphe, son fait d'armes! Dès que je parais, sa figure s'épanouit, son estomac se gonfle, il lui pousse des plumes de paon dans sa redingote! Je le tiens! comme la vanité tient l'homme. Quand il se refroidit, je le ranime, je le souffle; je l'imprime dans le journal . . . . à trois francs la ligne!

A —. Ah bah! c'est vous?

D —. Parbleu! Demain, je le fais peindre à l'huile . . . en tête-à-tête avec le mont Blanc! J'ai demandé

a —: ⌈kɔmɑ̃\?

d —: ʒ avɛ pri me mzy:r — . . . ʒ rɑ̃ osi de sɛrvis kɛkfwa.

a —: ⌊ɑ! vu vwaje bjɛ̃/!

d —: ⌈wi′ me mwa\ ʒə m kaʃ/, ʒə m mask/! kɑ̃ ʒ penɛ:trə dɑ̃ la mizɛ:r də mɔ̃ sɑ̃blabl, s ɛt avɛk de ʃo:′sɔ̃ e sɑ̃ lymjɛ:r — . . . kɔm′ dɑ̃z yn pudriɛ:r. d ɑ ʃ kɔ̃kly —

a —: k i n fo ɔbli:ʒe pɛrsɔn?

d —: ⌊o: nɔ̃/! me i fo ɔpe:re nɥitamɑ̃ e ʃwa:zi:r sa viktim/ . . . . . osi ɛ: ʒ sɥivi yn marʃ ⌈tɹ′tafɛ ɔpoze ⌊a la vo:tr.

a —: ⌊lakɛl?

d —: ʒə m sɥi le:se glise — . . . ɛsprɛ/ dɑ̃z yn tit krəvas/ pɑ meʃɑ̃:t/.

a —: ⌈ɛsprɛ\?

d —: vu n kɔ̃prəne pɑ? dɔne a œ̃ karɔsje l ɔkɑ:zjɔ̃ t so:ve sɔ̃ sɑ̃blabl, sɑ̃ dɑ̃ʒe pur lɥi, s t œ̃ ku d mɛ:tr! osi tpɥi z ʒu:r, ʃ sɥi sa ʒwa, sɔ̃ triɔ̃:f, sɔ̃ fɛ d arm/! dɛ: kə ʃ parɛ, sa figy:r s epanwi, sɔ̃n ɛstɔma z gɔ̃:fl, i lɥi pus′ de plym də pɑ̃′ dɑ̃ sa rdɛ̃gɔt\! \/ʒə l tjɛ̃! kɔm la vanite tjɛ̃ l ɔm —. kɑ̃t i s rəfrwɑdi, ʒə l ranim, ʒɛ l sufl; ʒ l ɛ̃prim dɑ̃ l ʒurnal/ . . . . a trwɑ frɑ̃ la liɴ/!

a —: ⌈ɑ bɑ\! s ɛ vu?

d —: parblø\! dmɛ̃, ʒə l fe pɛ̃:dr a l ɥil/ . . ɑ̃ tɛ:t a tɛ:t avɛk lə mɔ̃blɑ̃\! ʒ e dmɑ̃de

un tout petit mont Blanc et un immense Perrichon! Enfin, mon ami, retenez bien ceci . . . . et surtout gardez moi le secret: *les hommes ne s'attachent point à nous en raison des services que nous leur rendons, mais en raison de ceux qu'ils nous rendent!*

A —. Les hommes . . . . . c'est possible . . . . . mais les femmes?

D —. Eh bien, les femmes?

A —. Heureusement, Mme Perrichon ne partage pas les sentiments de son mari.

D —. La maman est peut-être pour vous . . . . . mais j'ai pour moi l'orgueil du papa . . . . . du haut du Montanvert ma crevasse me protège!

Perrichon (*entrant avec sa femme et sa fille*): Messieurs, je suis heureux de vous trouver ensemble . . . . vous m'avez fait tous deux l'honneur de me demander ma fille . . . . vous allez connaître ma décision . . . . .

A —. (*à part*): Voici le moment.

P —. (*à Daniel, souriant*): Monsieur Daniel . . . . mon ami!

A —. (*à part*): Je suis perdu!

P —. J'ai déjà fait beaucoup pour vous . . . . je veux faire plus encore: je veux vous donner . . . . .

D —. Ah, Monsieur!

P —. un conseil! (*bas*) Parlez moins haut quand vous serez près d'une porte!

D —. Ah bah!

P —. Oui. Je vous remercie de la leçon. (*Haut*) Monsieur Armand . . . vous avez moins vécu

œ̃ tu′ pti mɔ̃ blɑ̃′ e œ̃n im⌈mɑ̃:s periʃɔ̃╲! ɑ̃fɛ̃, mɔn ami, rətne bjɛ̃ ssi╲ . . . . e syrtu garde mwa l sɔkrɛ : lez ɔm′ nə s ataʃ pwɛ̃t a nu′ ɑ̃ rɛ:zɔ̃ de sɛrvis kə nu lœ:r rɑ̃dɔ̃, me ɑ̃ rɛ:zɔ̃ t sø′ k nu rɑ̃:d╲!

a —: lez ɔm/, s ɛ pɔsibl, me le fam╲?

d —: e bjɛ̃/, le fam?

a —: œrø:zmɑ̃╲ mam periʃɔ̃ n partaʃ pɑ le sɑ̃timɑ̃ t sɔ̃ ma:′ri/.

d —: la mɑ̃mɑ̃╲ ɛ ptɛt pur vu/; me ʒ e pur mwa′ ⌈l ɔrgœ:j dy papa╲ . . . . dy ho′ dy mɔ̃tɑ̃vɛ:r ma krəvas mə prɔtɛ:ʒ╲!

periʃɔ̃ (ɑ̃trɑ̃ avɛk sa fam′ e sa fi:j) —: mɛ:′sjø, ʒə sɥiz œrø╲ də vu truvɛr ɑ̃sɑ̃:blə. vu m ave fɛ′ tu dø′ l ɔnœ:r də m dəmɑ̃de ma fi:j/ . . . . vuz ale kɔ⌊nɛ:trə ma desizjɔ̃╲.

a (apa:r) —: vwasi l mɔmɑ̃ —.

p (a danjɛl, surjɑ̃) —: mɔ′sjɔ̃ danjɛl/ mɔn ami╲!

a (a pa:r) —: ʃ sɥi pɛrdy!

p —: ʒ e deʒa fɛ ⌈bo:⌊ku pur vu/: ʒə vø fɛ:r plys ɑ̃kɔ:r/: ʒə vø vu dɔne/

d —: ⌈ɑ:′ mœsjø╲!

p —: ⌊œ̃ kɔ̃sɛ:j⌋! (bɑ) ⌊parle mwɛ̃ ho′ kɑ̃ vu sre′ prɛ d yn pɔrt⌋!

d —: ⌈ɑ bɑ⌉!

p —: ⌊wih╲. ⌊ʒə vu rmɛrsi d la lsɔ̃╲. (ho) məsjø armɑ̃/, vuz ave mwɛ̃′ veky

que votre ami . . . vous calculez moins, mais vous me plaisez davantage . . . . . je vous donne ma fille!

A —. Ah, Monsieur!

P —. Et remarquez que je ne cherche pas à m'acquitter envers vous . . . . . je désire rester votre obligé, (*regardant Daniel*) car il n'y a que les imbéciles qui ne savent pas supporter cette charge écrasante qu'on appelle la reconnaissance . . . .

A —. (*à part*) Oh, ce pauvre Daniel!

D —. Je suis battu. (*à Armand*) Après comme avant, donnons-nous la main.

A —. Oh! de grand cœur!

D —. Ah, Monsieur Perrichon, vous écoutez aux portes!

P —. Eh! un père doit chercher à s'éclairer . . . . . (*bas*) Voyons, là, vraiment . . . est-ce que vous vous y êtes jeté exprès?

D —. Où cela?

P —. Dans le trou?

D —. Oui . . . mais je ne le dirai à personne.

P —. Je vous en prie!

Labiche, *le voyage de Monsieur Perrichon.*

La chasse à Tarascon.

La chasse est la passion des Tarasconnais, et cela depuis les tems mythologiques ou la Tarasque fesait les cent coups dans les marais de la ville et où les Tarasconnais d'alors organisaient des battues contre elle. Il y a beau jour, comme vous voyez.

kə vɔtr ami/; vu kalkyle mwɛ̃, mɛ vu mə plɛ:ze davɛ̃ta:ʒ\ . . . ʒə vu dɔn ma fi:j\!·

a —: ⌈ɑ:′ mœsjø\!

p —: e rəmarke kə ʒə n ʃɛrʃə pɑz′ a m akitɛr ɑ̃vɛ:r vu\. ʒə dezi:r rɛste vɔtr ɔbli:ʒe\ (rgardɑ̃ danjɛl) kar il n i a kə lɛz ɛ̃be′sil ki nə sa:v pɑ′ sypɔrte sɛt ʃarʒ′ ekrɑ:′zɑ̃:t k ɔ̃n apɛl la rkɔnɛsɑ̃:s.

a (a pa:r) —: ⌊o:′ s po:v danjɛl\!

d —: ʃ sɥi baty —. (a armɑ̃) aprɛ kɔm avɛ̃, dɔnɔ̃ nu′ la mɛ̃/.

a —: ⌈o:′ ⌊d grɑ̃ kœ:r/!

d —: ⌈ɑ:′/ msjø periʃɔ̃\ vuz ekute o pɔrt\!

p —: ⌈e:/! œ̃ pɛ:r′ dwa ʃɛrʃe a s eklɛ:re/. (bɑ) ⌊wɔ′jɔ̃ la ⌈vrɛmɑ̃\; ɛz vu vuz j ɛt ʃte ɛsprɛ?

d —: u sa\?

p —: dɑ̃ l tru\?

d —: wi . . . me ʒ lə dire a pɛrsɔn —.

p —: ʒ vuz ɑ̃′ pri/!

labiʃ, lə vwaja:ʒ də msjø periʃɔ̃.

---

la ʃas′ a taraskɔ̃.

la ʃas′ ɛ la pɑsjɔ̃ de taraskɔnɛ, e sla′ tpɥi le tɑ̃′ mitɔlɔʒik u la tarask fəzɛ le sɑ̃ ku′ dɑ̃ le marɛ d la vil′ e u le taraskɔnɛ d alɔ:r ɔrgani:zɛ de baty kɔ̃:tr ɛl. i j a ⌈bo: ʒu:r, kɔm vu vwaje.

Donc, tous les dimanches matin, Tarascon prend les armes et sort de ses murs, le sac au dos, le fusil sur l'épaule, avec un tremblement de chiens, de furets, de trompes, de cors de chasse. C'est superbe à voir! Par malheur, le gibier manque, il manque absolument.

Si bêtes que soient les bêtes, vous pensez bien qu'à la longue elles ont fini par se méfier.

A cinq lieues autour de Tarascon, les terriers sont vides, les nids abandonnés. Pas un merle, pas le moindre lapereau, pas le plus petit cul-blanc.

Elles sont cependant bien tentantes ces jolies colinettes tarasconnaises, toutes parfumées de myrte, de lavande, de romarin; et ces beaux raisins muscats gonflés de sucre qui s'échelonnent au bord du Rhône, sont diablement appétissants aussi! Oui, mais il y a Tarascon derrière, et dans le petit monde du poil et de la plume, Tarascon est très mal noté. Les oiseaux de passage eux-mêmes l'ont marqué d'une grande croix sur leur feuille de route, et quand les canards sauvages, descendant vers la Camargue en long triangle, aperçoivent de loin les clochers de la ville, celui qui est en tête se met à crier bien fort: »Voila Tarascon! voila Tarascon!« et toute la bande fait un crochet.

Bref, en fait de gibier, il ne reste plus dans le pays qu'un vieux coquin de lièvre, échappé comme par miracle aux septembrisades tarasconnaises et qui s'entête à vivre là. A Tarascon, ce lièvre est très connu. On lui a donné un nom: il s'appelle *le Rapide*. On sait qu'il a son gite dans la terre de monsieur Bompard, — ce qui, par parenthèse, a doublé

dɔ̃:k, u le dimɑ̃:ʃ matɛ̃, taraskɔ̃ prɑ̃ lez arm' e sɔ:r' də se my:r, lə sak o do, lə fyzi syr l epo:l, avɛk œ̃ trɑ̃bləmɑ̃ t ʃjɛ̃/ də fyrɛ/ də trɔ̃:p/ də kɔr də ʃas. s ɛ syperb a vwa:r\! par malœ:r, lə ʒibje mɑ̃:k, i mɑ̃:k' apsœlymɑ̃\.

si bɛ:t' kə swaj le bɛ:t, vu pɑ̃se bjɛ̃' k a la lɔ̃:g' ɛz ɔ̃ fini par sə meʃje —.

a sɛ̃ ljø otu:r də taraskɔ̃, le terje sɔ̃ vid, le ni abɑ̃dɔne/. pɑ' œ̃ mɛrl, pɑ l mwɛ̃:drə lapro, pɑ l ply' pti kyblɑ̃.

ɛ sɔ̃ spɑ̃dɑ̃ bjɛ̃ tɑ̃tɑ̃:t se ʒœli kɔlinɛt taraskɔnɛ:z, tut parfyme d mirt, də lavɑ̃:d, də rɔmarɛ̃; e se bo' re:zɛ̃ myska gɔ̃fle t syk ki s eʃlɔn o bɔ:r dy ro:n, sɔ̃ djɑ:bləmɑ̃ apetisɑ̃ osi/! ⌈wi' me j a taraskɔ̃/ dɛrjɛ:r\, e dɑ̃ l pəti mɔ̃:d' dy pwal' e d la plym, taraskɔ̃ ɛ trɛ mal nɔte. lez wazo t pɑsa:ʒ ømɛ:m' l ɔ̃ marke d yn grɑ̃:t krwɑ' syr lœr fœj də rut, e kɑ̃' le kana:r sova:ʒ, desɑ̃dɑ̃ vɛr la kamarg ɑ̃ lɔ̃ triɑ̃:gl, apɛrswa:v də lwɛ̃' le kloʃe d la vil, sɥi kj ɛt ɑ̃ tɛ:t' s mɛ a krie bjɛ̃' fɔ:r vla taraskɔ̃/! vla taraskɔ̃/! e tut la bɑ̃:d' fe œ̃ krɔʃɛ.

brɛf, ɑ̃ fɛ d ʒibje, i n rɛstə ply dɑ̃ l pei k œ̃ vjø' kokɛ̃ d ljɛ:vr, eʃape kɔm par mirɑ:kl o sɛptɑ̃bri:zad taraskɔnɛ:z e ki s ɑ̃tɛt a vi:vrə la. a taraskɔ̃/ sə ljɛ:vr ɛ trɛ kɔny —. ɔ̃ lɥi a dɔne œ̃ nɔ̃; i s apɛl lə rapid. ɔ̃ se' k il a sɔ̃ ʒit' dɑ̃ la tɛ:r' də msjø bɔ̃pa:r, ⌊ski' par parɑ̃tɛ:z, a duble

et même triplé le prix de cette terre, — mais on n'a pas encore pu l'atteindre.

A l'heure qu'il est même, il n'y a plus que deux ou trois enragés qui s'acharnent après lui.

Les autres en ont fait leur deuil, et le Rapide a passé depuis longtems à l'état de superstition locale, bien que le Tarasconnais soit très peu superstitieux de sa nature et qu'il mange les hirondelles en salmis, quand il en trouve.

Ah ça! me direz-vous, puisque le gibier est si rare a Tarascon, qu'est-ce que les chasseurs Tarasconnais font donc tous les dimanches?

Ce qu'ils font? ils s'en vont en pleine campagne, à deux ou trois lieues de la ville. Ils se réunissent par petits groupes de cinq ou six, s'allongent tranquillement à l'ombre d'un puits, d'un vieux mur, d'un olivier, tirent de leurs carniers un bon morceau de bœuf en daube, des oignons crus, un *saucissot*, quelques anchois, et commencent un déjeuner interminable, arrosé d'un de ces jolis vins du Rhône qui font rire et qui font chanter.

Après quoi, quand on est bien lesté, on se lève, on siffle les chiens, on arme les fusils, et on se met en chasse. C'est-à-dire que chacun de ces messieurs prend sa casquette, la jette en l'air de toute sa force, et la tire au vol avec du 5, du 6 ou du 2, — selon les conventions.

Celui qui met le plus souvent dans sa casquette est proclamé roi de la chasse, et rentre le soir

e mɛm triple l pri t sɛt tɛ:r⌋, me ɔ̃ n a ⌈pɑ′ ɑ̃kɔ:r py l a⌊tɛ̃:dr.

a l œr k il ɛ′ mɛ:m, j a ply g dø′ u trwɑz ɑ̃raʒe ki s aʃarn aprɛ lɥi.

lez o:tr′ ɑ̃n ɔ̃ fɛ lœr dœ:j, e l rapid a pɑ:se tpɥi lɔ̃tɑ̃ a l eta t sypɛrstisjɔ̃ lɔkal, bjɛ̃ kə l taraskɔnɛ swa trɛ pø′ sypɛrstisjø t sa naty:r e ɛ i mɑ̃:ʒ′ lez irɔ̃dɛl ɑ̃ salmi, kɑ̃t il ɑ̃ tru:v.

⌈a sa m ⌊di:re vu, pɥiskə l ʒibje ɛ si ra:r′/ a taraskɔ̃╲, kɛskə le ʃasœ:r taraskɔnɛ fɔ̃ dɔ̃′/ tu le dimɑ̃:ʃ╲?

sk i fɔ̃? i s ɑ̃ vɔ̃′ ɑ̃ plɛn kɑ̃pan╲, a dø′ u trwɑ ljø′ d la vil. i s reynis par pəti grup′ də sɛ̃:k u sis, s alɔ̃:ʒ trɑ̃kilmɑ̃ a l ɔ̃:b d œ̃ pɥi, d œ̃ vjø my:r, d œ̃n ɔlivje, ti:r′ də lœ̃r karnje œ̃ bɔ̃ mɔrso d bœf ɑ̃ do:b, dez ɔɴɔ̃ kry, œ̃ sosiso, kɛʒz ɑ̃ʃwa, e kɔmɑ̃:s œ̃ deʒœne ɛ̃tɛrminabl, aro:ze d œ̃ t se ʒœli vɛ̃ dy ro:n′ ki fɔ̃ ri:r′ e ki fɔ̃ ʃɑ̃te.

aprɛ kwa, kɑ̃t ɔ̃n ɛ bjɛ̃ lɛste, ɔ̃ s lɛ:v, ɔ̃ siflə le ʃjɛ̃, ɔ̃n arm′ le fyzi, e ɔ̃ s mɛ ɑ̃ ʃas. stɛdi:r kə ʃakœ̃ t se mesjø prɑ̃ sa kaskɛt, la ʒɛt ɑ̃ l ɛ:r′ də tut sa fɔrs, e la ti:r′ o vɔl′ avɛk dy sɛ̃:k, dy sis, u dy dø, slɔ̃ le kɔ̃vɑ̃sjɔ̃.

sɥi ki mɛ′ l ply suvɑ̃ dɑ̃ sa kaskɛt ɛ prɔklɑme rwɑ d la ʃas, e rɑ̃:trə l swa:r′

en triomphateur à Tarascon, la casquette criblée au bout du fusil, au milieu des aboiements et des fanfares.

Inutile de vous dire qu'il se fait dans la ville un grand commerce de casquettes de chasse. Il y a même des chapeliers qui vendent des casquettes trouées et déchirées d'avance, a l'usage des maladroits; mais on ne connait guère que Bézuquet, le pharmacien, qui leur en achète. C'est déshonorant!

Comme chasseur de casquettes, Tartarin de Tarascon n'avait pas son pareil.

Daudet, *Aventures de Tartarin.*

L'enlèvement de la redoute.

La lune se leva derrière la redoute de Cheverino, située à deux portées de canon de notre bivouac. Elle était large et rouge comme cela est ordinaire à son lever; mais ce soir elle me parut d'une grandeur extraordinaire. Pendant un instant la redoute se détacha en noir sur le disque éclatant de la lune: elle ressemblait au cône d'un volcan au moment de l'éruption.

Un vieux soldat auprès de qui je me trouvais, remarqua la couleur de la lune. »Elle est bien rouge«, dit il; »c'est signe qu'il en coûtera bon pour l'avoir, cette fameuse redoute!« J'ai toujours été superstitieux, et cet augure, dans ce moment surtout, m'affecta. Je me couchai, mais je ne pus dormir; je me levai, et je marchai quelque tems regardant l'immense ligne

ɑ̃ triɔ̃fatœːr a taraskɔ̃, la kaskɛt krible o bu dy fyzi, o miljɵ dez abwajmɑ̃ e de fɑ̃faːr.

inytil də vu diːr′ k i s fe dɑ̃ la vil′ œ̃ grɑ̃ kɔmɛrs də kaskɛt də ʃas/. j a mɛːm′ de ʃapəlje ki vɑːd de kaskɛt true e deʃire davɑ̃ːs a l yzaːʒ de maladrwɑ\; me ɔ̃ n kɔnɛ gɛːr′ kə bezykɛ\ l farmasjɛ̃/ ki lœr ɑ̃n aʃɛt. s ɛ dezɔnɔrɑ̃\!

kɔm ʃasœːr də kaskɛt, tartarɛ̃ t taraskɔ̃ n avɛ pɑ′ sɔ̃ parɛːj.

doːdɛ, avɑ̃tyːrr də tartarɛ̃.

---

l ɑ̃lɛvmɑ̃ d la rdut.

la lyn sə lva′ dɛrjɛːr la rdut′ də ʃevrino, sitɥe a dɵ pɔrte d kanɔ̃ d nɔt bivwak. ɛl etɛ larʒ′ e ruːʒ′ kɔm s ɛt ɔrdinɛːr a sɔ̃ lve; me s swaːr′/ ɛl mə pary d yn grɑ̃dœːr ɛstrɔrdinɛːr. pɑ̃nɑ̃ œ̃n ɛ̃stɑ̃ la rdut′ sə detaʃa ɑ̃ nwaːr′ sy l disk eklatɑ̃ d la lyn : ɛ rsɑ̃blɛ o koːn d œ̃ vɔlkɑ̃ o mɔmɑ̃ d l erypsjɔ̃.

œ̃ vjɵ sɔlda\ oprɛ t ki ʒə m truːvɛ/ rmarka la kulœːr də la lyn. ɛl ɛ bjɛ̃′ ruːʒ′/ dit i\; s ɛ siɴ′ k il ɑ̃ kutra bɔ̃′/ pur l avwaːr\ sɛt famɵːz rədut\! ʒ e tuʒuːr ete sypɛrstisjɵ\, e s t ogyːr, dɑ̃ s mɔmɑ̃ syrtu, m afɛkta. ʒə m kuʃe, me ʒə n py′ dɔrmiːr/; ʒ mə lve, e ʒ marʃe kɛk tɑ̃, rəgardɑ̃ l immɑ̃ːs liɴ

de feu qui couvrait les hauteurs au-delà du village de Cheverino.

Lorsque je crus que l'air frais et piquant de la nuit avait assez rafraîchi mon sang, je revins auprès du feu; je m'enveloppai soigneusement de mon manteau, et je fermai les yeux, espérant ne pas les ouvrir avant le jour. Mais le sommeil me tint rigueur. Insensiblement mes pensées prenaient une teinte lugubre. Je me disais que je n'avais pas un ami parmi les cent mille hommes qui couvraient la plaine. Si j'étais blessé, je serais dans un hôpital, traité sans égards par des chirurgiens ignorants. Ce que j'avais entendu dire des opérations chirurgicales me revint à la mémoire. Mon cœur battait avec violence, et machinalement je disposais comme une espèce de cuirasse le mouchoir et le portefeuille que j'avais sur la poitrine. La fatigue m'accablait, je m'assoupissais à chaque instant, et à chaque instant quelque pensée sinistre se reproduisait avec plus de force et me réveillait en sursaut.

Cependant la fatigue l'avait emporté, et quand on battit la diane j'etais tout-à-fait endormi. Nous nous mîmes en bataille, on fit l'appel, puis on remit les armes en faisceaux, et tout annonçait que nous allions passer une journée tranquille.

Vers les trois heures un aide-de-camp arriva, apportant un ordre. On nous fit reprendre les armes; nos tirailleurs se répandirent dans la plaine; nous les suivîmes lentement, et au bout de vingt minutes nous vîmes tous les avant-postes des Russes se replier et rentrer dans la redoute.

də fø' ki kuvrɛ le hotœ:r odla dy vila:ʒ də ʃevrino.

lɔrskə ʃ kry' k l ɛ:r frɛ' e pikɑ̃ d la nɥi' avɛt ase rafrɛ:ʃi mɔ̃ sɑ̃/ ʒə rvɛ̃' oprɛ dy fø\; ʒ m ɑ̃vlɔpe swaɲøzmɑ̃ d mɔ̃ mɑ̃to, e ʃ fɛrme lez jø, ɛsperɑ̃ n pɑ lez uvri:r avɑ̃ l ʒu:r. me l sɔmɛ:j/ nə tɛ̃ rigœ:r. ɛ̃sɑ̃sibləmɑ̃ me pɑ̃se prənɛ yn tɛ̃:t lygybr/. ʒə m dizɛ kə ʒ n avɛ pɑ' œ̃n ami parmi le sɑ̃ mil ɔm' ki kuvrɛ la plɛn/. si ʒ etɛ blɛse/ ʃ srɛ dɑ̃z œ̃n ɔpital\, trɛ:te sɑ̃z ega:r par de ʃiryrʒjɛ̃ iɲɔrɑ̃. skə ʒ avɛ ɑ̃tɑ̃dy di:r' dez ɔperɑsjɔ̃ ʃiryrʒikal mə rvɛ̃' a la memwa:r. mɔ̃ kœ:r' batɛ avɛk vjɔlɑ̃:s, e maʃinalmɑ̃ ʒ dispozɛ kɔm yn ɛspɛs ˙ də kɥiras lə muʃwa:r e l pɔrtəfœ:j kə ʒ avɛ syr la pwatrin. la fatig m akɑ:blɛ/ ʒ m asupisɛ a ʃak ɛ̃stɑ̃, e a ʃak ɛ̃stɑ̃ kɛk pɑ̃se sinistrə s rəprɔdɥi:zɛ avɛk ply d fɔrs' e m revɛjɛ ɑ̃ syrso.

spɑ̃dɑ̃ la fatig l avɛt ɑ̃pɔrte\, e kɑ̃t ɔ̃ bati la djan/ ʒ etɛ tutafɛ ɑ̃dɔrmi. nu nu mim' ɑ̃ batɑ:j, ɔ̃ fi l apɛl, pɥi ɔ̃ rmi lez arm' ɑ̃ fɛso, e tu anɔ̃sɛ k nuz aljɔ̃ pɑ:se yn ʒurne trɑ̃:kil.

vɛr le trwɑz œ:r'/ œ̃n ɛddəkɑ̃ ariva, apɔrtɑ̃ ɔ̃n ɔrdr. ɔ̃ nu fi rprɑ̃:d lez arm\; no tirɑ:jœ:r s repɑ̃di:r dɑ̃ la plɛn; nu le sɥivim lɑ̃tmɑ, e o bu d vɛ̃ minyt nu vim' tu lez avɑ̃pɔs de rys' sə rplie e rɑ̃tre dɑ̃ la rdut.

Un corps d'artillerie vint s'établir à notre droite, un autre à notre gauche, mais tous les deux bien en avant de nous. Ils commencèrent un feu très vif sur l'ennemi, qui riposta énergiquement, et bientôt la redoute de Cheverino disparut sous des nuages épais de fumée.

Notre régiment était presque à couvert du feu des Russes par un pli du terrain. Leurs boulets, rares d'ailleurs pour nous, car ils tiraient de préférence sur nos cannoniers, passaient au dessus de nos têtes, ou tout au plus nous envoyaient de la terre et des petites pierres.

Aussitôt que l'ordre de marcher en avant eut été donné, mon capitaine me regarda avec une attention qui m'obligea à passer deux ou trois fois la main sur ma jeune moustache d'un air aussi dégagé qu'il me fut possible. Au reste, je n'avais pas peur, et la seule crainte que j'éprouvasse, c'était que l'on s'imaginât que j'avais peur.

Les boulets inoffensifs contribuaient encore à me maintenir dans mon calme héroïque. Mon amour-propre me disait que je courais un grand danger, puisqu'enfin j'étais sous le feu d'une batterie. J'étais enchanté d'être si à mon aise, et je pensai au plaisir de raconter la prise de Cheverino dans le salon de Madame de Saint-Luxan, rue de Provence.

Le colonel passa devant notre compagnie; il m'adressa la parole: «Eh bien! vous allez en voir de grises, pour votre début«. Je souris d'un air tout-à-fait martial, en brossant la manche de mon habit,

œ kɔ:r′ d artijri vɛ̃ s etabli:r a nɔt drwɑt, œn o:tr a nɔt go:ʃ, me tu le dø′ bjɛ̃n′ ɑ̃n avɑ̃ d nu. i kɔmɑ̃sɛ:r œ fø trɛ vif′ syr l ɛnmi, ki ripɔsta ɛnɛrʒikmɑ̃, e bjɛ̃to la rdut də ʃevrino dispary ɛu de nɥa:ʒ epɛ t fyme.

nɔt reʒimɑ̃ etɛ prɛsk a kuvɛ:r dy fø de rys′ par œ pli′ dy terɛ̃. lœr bulɛ, ra:r′ dajœ:r pur nu, ⌊kar i ti:rɛ t preferɑ̃:s syr no kanɔnje/, pɑ:sɛ otsy d no tɛ:t\ u tut o plys nuz ɑ̃vwajɛ d la tɛ:r′ e de ptit pjɛ:r —.

osito k l ɔrd′ də marʃe ɑ̃n avɑ̃ yt ete dɔne, mɔ̃ kapitɛn mə rgarda avɛk yn atɑ̃sjɔ̃ ki m ɔbliʒa ɛ pɑ:se dø u trwɑ fwa la mɛ̃′ syr ma ʒœn mustaʃ d œn ɛ:r′ osi degaʒe k i m fy pɔsibl. o rɛst, ʒ avɛ pɑ pœ:r, e la sœl krɛ̃:t′ kə ʒ epruvas/ s etɛ k ɔ̃ s imaʒina g ʒ avɛ pœ:r.

le bulɛ inɔfɑ̃sif kɔ̃tribɥɛ ɑ̃kɔ:r a m mɛ̃tni:r dɑ̃ mɔ̃ kalm′ erɔik. mɔ̃n amurprɔp mə dizɛ kə ʃ kurɛ œ grɑ̃ dɑ̃ʒe/ pɥisk ɑ̃fɛ̃\ ⌊ʒ etɛ su l fø d yn batri —. ʒ etɛ ɑ̃ʃɑ̃te d ɛ:t si′ a mɔ̃n ɛ:z, e ʃ pɑ̃:sɛ o ple:zi:r də rakɔ̃te la pri:z də ʃevrino dɑ̃ l salɔ̃ d mam də sɛ̃ lyksɑ̃, ry t prɔvɑ̃:s.

lə kɔlɔnɛl pɑ:sa dvɑ̃ nɔt kɔ̃paɴi; i m adrɛsa la parɔl : e bjɛ̃′/ vz ale ɑ̃ wa:r də gri:z/ pur vɔd deby. ʃ suri d œn ɛ:r tutafɛ marsjal, ɑ̃ brɔsɑ̃ la mɑ̃:ʒ′ də mɔ̃n abi,

sur laquelle un boulet, tombé à trente pas de moi, avait envoyé un peu de poussière.

Il parait que les Russes s'aperçurent du peu d'effet de leurs boulets, car ils les remplacèrent par des obus, qui pouvaient plus facilement nous atteindre dans le creux où nous étions postés.

Un assez gros éclat m'enleva mon shako, et tua un homme auprès de moi. »Je vous fais mon compliment«, me dit le capitaine, comme je venais de ramasser mon shako; »vous en voilà quitte pour la journée«. Je connaissais cette superstition militaire. Je remis fièrement mon shako. »C'est faire saluer les gens sans cérémonie«, dis-je aussi gaiment que je pus. Cette mauvaise plaisanterie, vu la circonstance, parut excellente. »Je vous félicite«, reprit le capitaine. »Vous n'aurez rien de plus, et vous commanderez une compagnie ce soir; car je sens bien que le four chauffe pour moi. Toutes les fois que j'ai été blessé, l'officier auprès de moi a reçu quelque balle morte; et«, ajouta-t-il d'un ton plus bas et presque honteux, »leurs noms commençaient toujours par un P«.

Je fis l'esprit fort; bien des gens auraient fait comme moi; bien des gens auraient été, aussi bien que moi, frappés de ces paroles prophétiques. Conscrit comme que l'étais, je sentais que je ne pouvais confier mes sentiments à personne, et que je devais toujours paraître froidement intrépide.

Au bout d'une demi-heure, le feu des Russes diminua sensiblement; alors nous sortîmes de notre couvert pour marcher sur la redoute.

syr lakɛl œ̃ bulɛ, tɔ̃be a trɑ̃:t pɑ d mwa, avɛt ɑ̃vwaje œ̃ pø t pusjɛ:r.

i parɛ k le rys' s apɛrsy:r dy pø d efɛ d lœr bulɛ, kar i le rɑ̃plasɛ:r par dez o:by:s, ki puvɛ ply fasilmɑ̃ nuz at:ɛ̃d dɑ̃ l krø' u nuz etjɔ̃ poste.

œ̃n ase groz' ekla m ɑ̃lva mɔ̃ ʃako, e tɥa œ̃n ɔm' oprɛ d mwa. fe mɔ̃ kɔ̃plimɑ̃/ mɪ di l kapitɛn\, kɔm ʒə vnɛ d ramɑ:se mɔ̃ ʃako; vuz ɑ̃ vla kit' pur la ʒurne/. ⌞ʃ kɔnɛ:sɛ sɛt syperstisjɔ̃ militɛ:r⌟. ʒə rmi fjɛ:rmɑ̃ mɔ̃ ʃako. ⌜ʒ ɛ fɛr salɥe le ʒɑ̃' sɑ̃ seremɔni/ ⌞di: ʒ osi gemɑ̃ kə ʃ py. sɛt mɔvɛ:s plezɑ̃tri, vy' la sirkɔ̃stɑ̃:s, pary ekselɑ̃:t/. felisit/ ⌞rəpri l kapitɛn : vu n ɔre rjɛ̃ t plys, e vu kɔmɑ̃dre yn kɔ̃paɲi s swa:r; kar ʃ sɑ̃ bjɛ̃ kə l fu:r ʃo:f/ pur mwa. tut le fwa g ʒ e ete blɛse, l ɔfisje oprɛ d mwa a rsy kɛg bal mɔrt\; e, ⌞aʒutat i d œ̃ tɔ̃ ply bɑ' e prɛskə hɔ̃tø, lœr nɔ̃' kɔmɑ̃sɛ̃ tuʒu:r par œ̃ pe.

ʃ fi' l ɛspri fɔ:r; bjɛ̃ de ʒɑ̃' ɔrɛ fɛ kɔm mwa; bjɛ̃ de ʒɑ̃' ɔrɛt ete, osi bjɛ̃ k mwa, frape t se parɔl prɔfetik. kɔ̃skri kɔm ʒ l etɛ, ʃ sɑ̃tɛ g ʒə n puvɛ kɔ̃fje me sɑ̃timɑ̃ a pɛrsɔn, e kə ʒ devɛ tuʒu:r parɛ:t frwɑd'mɑ̃ ɛ̃trepid.

o bu' d yn dəmi œ:r, lə fø de rys' diminɥa sɑ̃sibləmɑ̃; alɔ:r nu sɔrtim də nɔt kuvɛ:r pur marʃe syr la rdut.

Notre régiment était composé de trois bataillons. Le deuxième fut chargé de tourner la redoute du côté de la gorge; les deux autres devaient donner l'assaut. J'étais dans le troisième bataillon.

En sortant de derrière l'espèce d'épaulement qui nous avait protégés, nous fûmes reçus par plusieurs décharges de mousqueterie qui ne firent que peu de mal dans nos rangs. Le sifflement des balles me surprit: souvent je tournais la tête, et je m'attirai ainsi quelques plaisanteries de la part de mes camarades, plus familiarisés avec ce bruit. »A tout prendre«, me dis-je, »une bataille n'est pas une chose si terrible«. —

Nous avancions au pas de course, précédés de tirailleurs. Tout à coup les Russes poussèrent trois hourras, trois hourras distincts, et restèrent silencieux et sans tirer. »Je n'aime pas ce silence«, dit mon capitaine, »cela ne présage rien de bon«. Je trouvais que nos gens étaient un peu trop bruyants, et je ne pus m'empêcher de faire intérieurement la comparaison de leurs clameurs tumultueuses avec le silence imposant de l'ennemi.

Nous parvînmes rapidement au pied de la redoute; les palissades avaient été brisées, et la terre bouleversée par nos boulets. Les soldats s'élancèrent sur ces ruines nouvelles, avec des cris de »Vive l'Empereur« plus forts qu'on ne l'aurait attendu de gens qui avaient déjà tant crié.

Je levai les yeux, et jamais je n'oublierai le spectacle que je vis. La plus grande partie de la fumée s'était élevée et restait suspendue comme un dais

nɔt reʒimɑ̃ etɛ kɔ̃poze t trwɑ batajɔ̃. lə dø:zjɛm fy ʃarʒe t turne la rdut′ dy kote d la gɔrʒ; le døz o:t′ dəvɛ dɔne l aso. ʒ etɛ dɑ̃ l trwɑzjɛm batajɔ̃.

ɑ̃ sɔrtɑ̃ d dɛrjɛr l ɛspɛs d epo:lmɑ̃ ki nuz avɛ prɔte:ʒe, nu fym rəsy par plyzjœ:r deʃarʒ də muskɛtri ki n fi:r kə pø d mal′ dɑ̃ no rɑ̃. lə sifləmɑ̃ de bal′ mə syrpri\; suvɑ̃ ʃ turnɛ la tɛ:t, e ʒ m atirɛ ɛ̃si kɛk plɛzɑ̃tri d la pa:r də me kamarad, ply familjarize avɛk sə brɥi. a tu prɑ̃:d′/ mə di:ʒ\, yn batɑ:j n ɛ pɑ yn ʃo:z′ si teribl.

nuz avɑ̃sjɔ̃ o pɑ t kurs, presede t tirɑjœ:r. tutaku, le rys′ pusɛ:r trwɑ hurɑ, trwɑ hurɑ distɛ̃:kt, e rɛstɛ:r silɑ̃sjø e sɑ̃ ti:re. ʒ ɛ:m pɑ′ s silɑ̃:s/ di mɔ̃ kapitɛn\; sa n preza:ʒ rjɛ̃/d bɔ̃. ʃ truvɛ k no ʒɑ̃′ etɛ œ̃ pø′/ trɔ bryjɑ̃, e ʒə n py m ɑ̃pɛ:ʃe t fɛ:r ɛ̃terjœrmɑ̃ la kɔ̃parɛ:zɔ̃ d lœr klamœ:r tyrmyltɥø:z avɛk lə silɑ̃:s ɛ̃po:zɑ̃ d l ɛnmi.

nu parvɛ̃:m rapidmɑ̃ o pje d la rdut; le palisad avɛt ete bri:ze e la tɛ:r′ bulvɛrse par no bulɛ. le sɔlda s elɑ̃sɛ:r syr se rɥin′ nuvɛl, avɛg de kri′ d vi:v l ɑ̃prœ:r ply fɔ:r′ k ɔ̃ n l ɔrɛt atɑ̃dy d ʒɑ̃′ kj avɛ deʒa tɑ̃ krie/.

ʒə lve lez jø, e ʒamɛ ʒ n ublire lə spɛktak kə ʒ vi. la ply grɑ̃:t parti d la fyme s etɛt elve e rɛstɛ syspɑ̃dy kom œ̃ dɛ′

à vingt pieds au dessus de la redoute. Au travers d'une vapeur bleuâtre on apercevait derrière leur parapet à demi détruit les grenadiers Russes, l'arme haute, immobiles comme des statues. Je crois voir encore chaque soldat, l'œil gauche attaché sur nous, le droit caché par le fusil élevé. Dans une embrasure à quelques pieds de nous, un homme tenant un boute-feu était auprès d'un canon.

Je frissonnai, et je crus que ma dernière heure était venue. »Voilà la danse qui va commencer«, s'écria mon capitaine, »bonsoir!« Ce furent les dernières paroles que je lui entendis prononcer.

Un roulement de tambour retentit dans la redoute. Je vis se baisser tous les fusils. Je fermai les yeux, et j'entendis un fracas épouvantable, suivi de cris et de gémissements. J'ouvris les yeux, surpris de me trouver encor au monde. La redoute était de nouveau enveloppée de fumée. J'étais entouré de blessés et de morts. Mon capitaine était étendu à mes pieds: sa tête avait été broyée par un boulet, et j'étais couvert de sa cervelle et de son sang. De toute ma compagnie, il ne restait debout que six hommes et moi.

A ce carnage succéda un moment de stupeur. Le colonel, mettant son chapeau au bout de son épée, gravit le premier le parapet en criant »Vive l'empereur«. Il fut suivi aussitot de tous les survivants. Je n'ai presque plus de souvenir net de ce qui suivit. Nous entrames dans la redoute, je ne sais comment. On se battit corps à corps au milieu d'une fumée si épaisse que l'on ne pouvait se voir. Je crois

a vɛ̃ pje' otsy d la rdut. o travɛ:r d yn vapœ:r blɛɑ:tr, ɔ̃n apɛrsəvɛ dɛrjɛr lœr parapɛ a dmi detrɥi le grənadje rys, l arm' ho:t', imɔbil kɔm de staty. ʃ krwɑ vwa:r ɑ̃kɔ:r/ ʃak sɔlda, l œj go:ʃ' ataʃe syr nu, lə drwɑ' kaʃe par lə fyzi elve. dɑ̃z yn ɑ̃brɑzy:r a kɛk pje d nu, œ̃n ɔm' tənɑ̃t œ̃ butfø etɛt oprɛ d œ̃ kanɔ̃.

ʃ frisɔne, e ʃ kry' k ma dɛrnjɛr œ:r' etɛ vny. vla la dɑ̃:s' ki va kmɑ̃se/ s ekria mɔ̃ kapitɛn\, ⌈bɔ̃swa:r\! sə fy:r' le dɛrnjɛ:r parɔl kə ʒ lɥi ɑ̃tɑ̃di prɔnɔ̃se.

œ̃ ru:lmɑ̃ t tɑ̃bu:r rətɑ̃ti dɑ̃ la rdut. ʒə vi s be:se tu le fyzi/. ʃ fɛrme lez jø, e ʒ ɑ̃tɑ̃di œ̃ fraka epuvɑ̃tabl, sɥivi t kri' e d ʒemismɑ̃. ʒ uvri lez jø, syrpri də m truve ɑ̃kɔ:r o mɔ̃:d/. la rdut' etɛ d nuvo ɑ̃vlɔpe t fyme —. ʒ etɛ ɑ̃tu:re d blɛse e d mɔ:r. mɔ̃ kapitɛn etɛt etɑ̃dy a me pje: sa tɛ:t' avɛt ete brwɑje par œ̃ bulɛ, e ʒ etɛ kuvɛ:r də sa sɛrvɛl e t sɔ̃ sɑ̃. də tut ma kɔ̃paɲi, i n rɛstɛ dbu' kə si:z ɔm' e mwa.

a s karna:ʃ sykseda œ̃ mɔmɑ̃ də stypœ:r. lə kɔlɔnɛl, metɑ̃ sɔ̃ ʃapo o bu t sɔ̃n epe, gra:vi l prəmje l parapɛ, ɑ̃ kriɑ̃ vi:v' l ɑ̃prœ:r. i fy sɥi:vi osito t tu' le syrvi:vɑ̃. ʒ e prɛskə ply' t suvni:r nɛt' də ski sɥi:vi. nuz ɑ̃tram dɑ̃ la rdut, ʒə n se kɔmɑ̃/. ɔ̃ s bati kɔrakɔ:r o miljø d yn fyme si epɛ:s k l'ɔ̃ n puvɛ s vwa:r/. ʒə krwɑ'

que je frappais, car mon sabre se trouva tout sanglant. Enfin j'entendis crier victoire! et la fumée diminuant, j'aperçus du sang et des morts, sous lesquels disparaissait la terre de la redoute. Les canons surtout étaient encombrés sous des tas de cadavres. Environ deux cents hommes debout, en uniforme français, étaient groupés sans ordre, les uns chargeant leurs fusils, les autres essuyant leurs bayonettes: onze prisonniers Russes étaient avec eux.

Le colonel était renversé tout sanglant, sur un caisson brisé, près de la gorge. Quelques soldats s'empressaient autour de lui; je m'approchai. »Où est le plus ancien capitaine?« demanda-t-il à un sergent. Le sergent haussa les épaules d'une manière très expressive. »Et le plus ancien lieutenant?« — Voici monsieur qui est arrivé d'hier«, dit le sergent d'un ton tout-à-fait calme. Le colonel sourit amèrement: »Allons, Monsieur«, me ditil, »vous commandez en chef: faites promptement fortifier la gorge de la redoute avec ces chariots, car l'ennemi est en force; mais le général va vous faire soutenir«. «Colonel«, lui dis-je, »vous êtes grièvement blessé?« »Flambé, mon cher; mais la redoute est prise«.

Mérimée.

---

kə ʃ frapɛ, kar mɔ̃ sɑ:b sə tru:va tu sɑ̃glɑ̃ —. ɑ̃fɛ̃ ʒ ɑ̃tɑ̃di krie viktwa:r/! e la fyme diminɥɑ̃, ʒ apɛrsy dy sɑ̃' e de mɔ:r, su lekɛl disparɛ:sɛ la tɛ:r' də la rdut/. le kanɔ̃ syrtu etɛt ɑ̃kɔ̃bre su de tɑ' t kadɑ:vr. ɑ̃virɔ̃ dø sɑ̃z ɔm' dəbu, ɑ̃n yniform frɑ̃sɛ, etɛ grupe sɑ̃z ɔrdr, lez œ̃' ʃarʒɑ̃ lœr fyzi, lez o:tr' esɥijɑ̃ lœr bajɔnɛt; ɔ̃:z' prizɔnje rys' etɛt avɛk ø.

lə kɔlɔnɛl etɛ rɑ̃vɛrse tu sɑ̃glɑ̃, syr œ̃ kɛ:sɔ̃ bri:ze, prɛ d la gɔrʒ. kɛk sɔlda s ɑ̃prɛ:sɛ otu:r də lɥi; ʒ m aprɔʃe. ⌈w ɛ' l plyz ɑ̃sjɛ̃ kapitɛn?⌉ dəmɑ̃dat i a œ̃ sɛrʒɑ̃/. lə sɛrʒɑ̃ ho:sɑ lez epo:l d yn manjɛ:r trɛz ɛsprɛsi:v. ⌈e l plyz ɑ̃sjɛ̃ ljøtnɑ̃?⌉. wasi mœ̃'sjø kj ɛt arive d iɛ:r/ di l sɛrʒɑ̃ d œ̃ tɔ̃' t tafɛ kalm. ⌊lə kɔlɔnɛl suri amɛ:rmɑ̃⌋. alɔ̃/ mœsjø↘ m dit i↘, vu kɔmɑ̃de/ ɑ̃ ʃɛf↘; fɛt prɔ̃:tmɑ̃ fɔrtifje la gɔrʒ' də la rdut' avɛk se ʃarjo, kar l ɛnmi ɛt ɑ̃ fɔrs; me l ʒeneral va vu fɛ:r sutni:r. kɔlɔnɛl/ lɥi di:ʒ↘ vuz ɛt griɛvmɑ̃ blɛse/. futy/ mɔ̃ ʃɛ:r↘ me la rdut ɛ pri:z.

merime.

Le Français en Amérique.

Je tournai la tête vers le jour: horreur! Mes cheveux se hérissèrent, je n'eus même pas la force de crier.

En face de moi, souriant et dansant, était un nègre avec des dents comme des touches de piano, et deux énormes lèvres rouges qui lui cachaient le nez et le menton. Tout habillé de blanc, comme s'il eût craint de ne pas paraître assez noir, l'animal s'approchait de moi en remuant sa tête crépue, en roulant de gros yeux.

»Massa bien dormi, chantait-il, Zambo bien content«.

Pour chasser ce cauchemar, je fermai les yeux; le cœur me battait à me rompre la poitrine; quand j'osai regarder, j'étais seul. Sauter à bas du lit, courir à la fenêtre, me toucher les bras et la tête, ce fut l'affaire d'un instant. En face de moi, une série de petites maisons, rangées comme des capucins de cartes, trois imprimeries, six journaux, des affiches partout, l'eau gaspillée débordant dans les ruisseaux. Dans la rue, des gens affairés, silencieux, courant les mains dans leurs poches, sans doute pour y cacher des révolvers; point de bruit, point de cris, point de flâneurs, point de cigares, point de cafés, et aussi loin que portait ma vue, pas un sergent de ville, pas un gendarme. C'en était fait! J'étais en Amérique, inconnu, seul, dans un pays sans gouvernement, sans lois, sans police,

le frɑ̃ːsɛ ɑ̃n amerik.

ʒə turne la tɛːt vɛr lə ʒuːr\: ⌊ɔrœːr! me ʃvø sə herisɛːr/ ʒ n y mɛːm pɑ la fɔrs′ də krie.

ɑ̃fas də mwa, surjɑ̃ e dɑ̃sɑ̃, etɛt œ̃ nɛːgr avɛk de dɑ̃′ kɔm de tuʃ′ də pjano, e døz enɔrmə lɛːvrə ruːʒ′ ki lɥi kaʃɛ̃ l ne′ e l mɑ̃tɔ̃. tut abije d blɑ̃, kɔm si il y krɛ̃′ də n pɑ parɛːtr ase nwaːr, l animal s aprɔʃɛ d mwa′ ɑ̃ rmɥɑ̃′ sa tɛːt krepy, ɑ̃ ruːlɑ̃ de groz jø.

masa bjɛ̃ dɔrmi/ ʃɑ̃tɛt i\, zɑ̃bo bjɛ̃ kɔ̃tɑ̃/.

pur ʃase s kɔʃmaːr/ ʒə fɛrme lez jø\; lə kœːr mɛ batɛ a m rɔ̃ːp′ la pwatrin. kɑ̃ ʒ oːze rgarde, ʒ etɛ sœl. soːte a bɑ dy li, kuriːr a la fnɛːtr, mə tuʃe le bra′ e la tɛːt, sə fy l afɛːr d œ̃n ɛ̃stɑ̃. ɑ̃fas də mwa, yn seri də ptit meːzɔ̃, rɑ̃ːʒe kɔm de kapysɛ̃ t kart, trwɑz′ ɛ̃primri, siː′ ʒurno, dez afiʃ partu, l o′ gaspije debɔrdɑ̃ dɑ̃ le rɥiso. dɑ̃ la ry, de ʒɑ̃′ afeːre, silɑ̃sjø, kurɑ̃ le mɛ̃ dɑ̃ lœr pɔʃ, sɑ̃ dut′ pur i kaʃe de revɔlvɛːr; pwɛ̃ d brɥi, pwɛ̃ t kri, pwɛ̃ t flɑːnœːr, pwɛ̃ t sigaːr, pwɛ̃ t kafe, e osi lwɛ̃′ k pɔrtɛ ma vy, pɑ′ œ̃ sɛrʒɑ̃ d vil, pɑ′ œ̃ ʒɑ̃darm. s ɑ̃n etɛ fɛ! ʒ etɛ ɑ̃n amerik, ɛ̃kɔny, sœl, dɑ̃z œ̃ pei sɑ̃ guvɛrnəmɑ̃, sɑ̃ lwɑ, sɑ̃z arme, sɑ̃ pɔlis,

au milieu d'un peuple sauvage, violent et cupide. J'étais perdu!

Plus abandonné, plus désolé que Robinson après son naufrage, je me laissai tomber dans un fauteuil, qui aussitôt se mit à danser sous moi. Je me levai tout tremblant. »Soyons homme, m'écriai-je, j'ai une famille et le nom français à soutenir. Il faut reprendre sur mes sens l'empire qui m'échappe. C'est l'adversité qui fait les héros!«

Je voulais appeler: pas de sonnette; j'aperçus un bouton de cuivre que je poussai à tout hasard. Soudain parut Zambo, comme un de ces diables qui sortent d'une boîte, et tirent la langue en saluant.

»Du feu, m'écriai-je, apportez-moi du feu, je veux un grand feu dans la cheminée!«

»Massa n'a donc pas d'allumettes«, dit Zambo en me montrant un briquet placé sur la cheminée. »Massa ne peut donc pas se baisser«, ajouta-t-il d'un ton ironique. Puis, tournant une vis au bas de la cheminée, et passant une allumette sur la buche de fonte, il en fit jaillir mille langues de flammes.

»Est-il permis, s'écria-t-il en sortant, de déranger pauvre nègre qui prend le soleil?«

»Peuple sauvage«, murmurai-je en approchant du feu et en m'y ranimant à cette chaleur douce et égale, »peuple sauvage, qui n'a ni pelles, ni pincettes, ni soufflet, ni charbon, ni fumée; peuple barbare qui ne connaît même pas le plaisir de tisonner! Tourner un robinet pour allumer, éteindre ou régler son feu, c'est bien l'œuvre d'une race sans poésie,

o miljø d œ̃ pœplə sova:ʒ, vjɔlɑ̃ e kypid/. ʒ etɛ pɛrdy.

plyz abɑ̃:'dɔne, ply de'zɔle k rɔbɛ̃sɔ̃ aprɛ sɔ̃ nofra:ʒ, ʒə m le:se tɔ̃:be dɑ̃z œ̃ fo:tœ:j, kj osito s mi a dɑ̃:'se su mwa. ʒ mə lve' tu trɑ̃blɑ̃. swajɔ̃z ɔm'/ m ekriɛ:ʒ↘, ʒ e yn fami:j↘ e l nɔ̃ frɑ̃:sɛ a sutni:r. i fo rprɑ̃:t syr me sɑ̃:s' l ɑ̃:pi:r ki m eʃap. s ɛ l advɛrsite ki fe le hero↘!

ʒ vulɛ aple↘: pɑ t sɔnɛt↘. ʒ apɛrsy œ̃ butɔ̃ t kɥi:f' kə ʃ puse a tu hazа:r. sudɛ̃ pary zɑ̃:bo, kɔm œ̃ t se djɑ:p' ki sɔrd d yn bwa:t'/ e ti:r la lɑ̃:g' ɑ̃ salɥɑ̃.

du fø'/ ˌm ekriɛ : ʒ↘, apɔrte mwa dy fø, ʒ vø œ̃ ˹grɑ̃' fø dɑ̃ la ʃmine↘!

masa n a dɔ̃ pɑ d alymɛt/ ˌdi zɑ̃:bo ɑ̃ m mɔ̃trɑ̃ œ̃ brikɛ plase syr la ʃmine. masa pø dɔ̃ pɑ s be:'se/ ˌaʒutat i d œ̃ tɔ̃ irɔnik. pɥi, turnɑ̃ yn vis' o bɑ d la ʃmine, e pɑ:sɑ̃ yn alymɛt syr la byʒ də fɔ̃:t, il ɑ̃ fi ʒaji:r mil lɑ̃:g də flɑ:m.

t i pɛrmi/ ˌs ekriat-i. ɑ̃ sɔrtɑ̃↘ d derɑ̃:ʒe pov nɛk ki prɑ̃ l sɔlɛ:j↘?

pœplə ˹so:'va:ʒ↘ ˌmyrmyrɛ: ʒ ɑ̃n aprɔʃɑ̃ dy fø' e ʒ ɑ̃ m ranimɑ̃ a sɛt ʃalœr dus' e egal˩, pœplə ˹sɔ:'va:ʃ↘ ki n a ni pɛl'/ ni pɛ̃sɛt/ ni suflɛ/ ni ʃarbɔ̃/ ni fyme; pœplə barba:r, ki n kɔnɛ mɛm pɑ' l ple:zi:r də tizɔne↘! turne œ̃ rɔbinɛ pur alyme/ etɛ̃:dr u rɛgle sɔ̃ fø, s ɛ bjɛ̃ l œ:vrə d yn ras' sɑ̃ pɔezi,

qui ne donne rien à l'imprévu et qui a peur de perdre une minute, parce que le tems, c'est de l'argent!«

Une fois réchauffé, je songeai à ma toilette. J'avais devant moi une table d'acajou, surchargée de têtes de cygne en cuivre et d'autres ornements de mauvais goût, mais garnie de ces fayences anglaises qui réjouissent les yeux par la richesse de la couleur et du dessin. Il y avait sur cette table, et à profusion, brosses, éponges, savons, vinaigres, pommades, etc., mais pas une goutte d'eau. Je repoussai le bouton, Zambo reparut, plus maussade qu'au départ.

»De l'eau chaude et de l'eau froide pour ma toilette; vite, je suis pressé«.

»C'est trop fort«, s'écria Zambo; »Massa ne peut pas tourner le robinet d'eau froide et le robinet d'eau chaude qui sont là dans le coin? Parole d'honneur, c'est à donner congé; je ne peux pas continuer à servir un maître qui n'y voit pas clair«. Et il sortit en me jetant la porte au nez.

»De l'eau chaude à toute heure, et partout, c'est commode«, pensai-je; »mais c'est l'invention d'un peuple qui ne songe qu'à son comfort; Dieu merci, nous n'en sommes pas là. Il se passera un siècle ou deux avant que la noble France descende à cette recherche de la mollesse, à cette propreté efféminée«.

Rien ne rafraichit les idées comme de se faire la barbe. Après m'être rasé, je me trouvai un tout autre homme. »Si je prenais un bain, pensai-je, j'achèverais de me calmer«.

Je sonnai; Zambo reparut, la figure renversée.

ki u dɔn rjɛ̃ʹ a l ɛ̃prevy/ e kj a pœ:rʹ də pɛrdr yn minyt, paskə l tɑ̃ʹ/ s ɛ d l arʒɑ̃\!

yn fwaʹ reʃofe, ʃ sɔ̃ʒe a ma twalɛt. ʒ avɛ dvɑ̃ mwaʹ yn tab d akaʒu syrʃarʒe t tɛ:t də sɪɴʹ ɑ̃ kɥi:vrʹ e d o:dz ɔrnəmɑ̃ d movɛ gu, me garni t se fajɑ̃:s ɑ̃ɡlɛ:s ki reʒwis lez jøʹ par la riʃɛs də la kulœ:r e dy desɛ̃. i j avɛ syr sɛt tabl, e a prɔfyzjɔ̃, brɔs, epɔ̃:ʒ, savɔ̃, vinɛ:gr, pɔmad, ɛtsetera, me pɑʹ yn gud d o —. ʒə rpuse l butɔ̃, zɑ̃:bo rpary, ply mo:ʹsat k o depa:r.

⌈d l o ʃo:dʹ e d l o frwɑtʹ pur ma twalɛt; vit, ʃ sɥi pre:se.

s ɛ ⌈trɔ fɔ:r\ ⌊s ekria zɑ̃:bo\; ⌈masa pɛ pɑ turne l rɔbinɛ d o frwɑdʹ e l rɔbinɛ d o ʃo:dʹ ki sɔ̃ laʹ dɑ̃ l kwɛ̃? parɔl d ɔnœ:r, t a done ⌈kɔ̃:ʹʒe\, ʃ pø pɑ kɔ̃tinɥe a sɛrvi:r œ̃ mɛ:tʹ ki n i vwa pɑ klɛ:r/. e i sɔrti ɑ̃ mə ʃtɑ̃ʹ la pɔrt o ne.

d l o ʃo:dʹ a tut œ:rʹ/ e partu/ s ɛ kɔmɔd/ ⌊pɑ̃sɛ: ʒ\; me s ɛ l ɛ̃vɑ̃sjɔ̃ d œ̃ pœpʹ ki n sɔ̃:ʃʹ k a sɔ̃ kɔ̃fɔ:r; djø mɛrsi, nu n ɑ̃ sɔm pɑ lah. i s pɑ:sra œ̃ sjɛkl u døʹ/ avɑ̃ k la nɔblə frɑ̃:sʹ desɑ̃:d a sɛt rəʃɛrʃ də la mɔlɛs, a sɛt prɔʹprəte efemine.

rjɛ̃ʹ n rafrɛʃi lez ide kɔm də s fɛ:r la barb. aprɛ m ɛt rɑ:ze, ʒə m tru:ve/ œ̃ tut o:tr ɔm. si ʃ prənɛ œ̃ bɛ̃ʹ/ ⌊pɑ̃sɛ: ʒ\, ʒ aʃɛvrɛ də m kalme.

ʃ sɔne\; ⌊zɑ̃:ʹbo rpary, la figy:r rɑ̃vɛrse.

»Mon ami, où y a-t-il un établissement de bains dans la ville? Montrez-moi le chemin«.

»Un établissement de bains, Massa,« dit-il; »et pourquoi faire?«

Je haussai les épaules. »Imbécile, pour se baigner, apparamment«.

»Massa veut prendre un bain,« dit Zambo en me regardant avec une surprise mêlée d'effroi; »c'est pour cela que Massa me fait venir du fond du jardin?«

»Sans doute«.

»C'est trop fort«, cria le nègre en se tirant une poignée de cheveux. »Comment! il y a une salle de bain à côté de chaque chambre à coucher, et Massa fait monter Zambo pour lui dire: mon ami, où peut on se baigner? On ne se moque pas ainsi d'un Américain«.

Et poussant une petite porte cachée sous la tenture, le nègre me fit entrer dans un élégant cabinet, où était une baignoire de marbre blanc.

»Allons, Zambo«, chantait-il d'un ton furieux et comique, »tourne robinet pour Massa; robinet d'eau froide, robinet d'eau chaude; brasse le bain, mets le linge à chauffer dans la case; fais la nourrice, Zambo, Massa ne sait pas se servir de ses mains«.

Je n'avais qu'à me taire, je laissai Zambo exhaler sa furie, et ne voulus pas voir qu'il me tirait la langue; mais je maudis tout bas ces horribles maisons Américaines, demeures insociables, vraies prisons dont on ne peut sortir, puisqu'on y trouve sous la main tout ce qu'à Paris nous avons le plaisir d'aller

mɔ̃n ami, u j at i œ̃ etablismɑ̃ d bɛ̃'\ dɑ̃ la vil? mɔ̃tre mwa l ʃəmɛ̃.

œ̃n etablismɑ̃ d bɛ̃'/ masa\ ⌊dit i⌋ e purkwa fɛːr?

⌊ʒə hoːse lez epoːl. ⌊besil⌋ pur s bɛɴe/ aparamɑ̃.

masa vø prɑ̃ːdr œ bɛ̃'/ ⌊di zɑ̃ːbo ɑ̃ mə rgardɑ̃ avɛk yn syrpriːz mɛːle d efrwɑ⌋ s ɛ pur sa' k masa m fe vniːr dy fɔ̃ dy ʒardɛ̃?

sɑ̃ dut/.

s ɛ ⌈trɔ fɔːr'\ ⌊kria l nɛːgr' ɑ̃ s tiːrɑ̃ yn pwaɴe t ʃəvø. kɔmɑ̃\! j a yn sal de bɛ̃' a kote t ʃak ʃɑ̃ːbr a kuʃe, e masa fe mɔ̃ːte zɑ̃ːbo pur lɥi diːr, mɔ̃n ami, u pøt ɔ̃ z bɛɴe? ɔ̃ n sə mɔk pɑ ɛ̃si d œ̃n amerikɛ̃/!

e pusɑ̃ yn pətit pɔrt' kaʃe su la tɑ̃tyːr, lə nɛː'grə m fi ɑ̃tre daz œ̃n elegɑ̃ kabinɛ, w etɛt yn bɛɴwaːr də marbrə blɑ̃.

alɔ̃\ zɑ̃ːbo\ ⌊ʃɑ̃tɛt i d œ̃ tɔ̃ fyrjø e kɔmik⌋, turn' rɔbinɛ pur masa\; rɔbinɛ d o frwɑd\, rɔbinɛ d o ʃoːd\; bras' lə bɛ̃\, mɛ l lɛ̃ːʒ' a ʃoːfe dɑ̃ la kɑːz\; fɛ' la nuris\ zɑ̃ːbo; masa n sə pɑ s sɛrviːr də se mɛ̃.

ʒ n avɛ k a m tɛːr, ʒ leːse zɑ̃ːbo egzale sa fyːri, e n vuly pɑ vwaːr' k i m tiːrɛ la lɑ̃ːg; me ʒ moːdi tu bɑ\ sez ɔriblə meːzɔ̃ amerikɛn, dəmœːr ɛ̃sɔsjabl, vrɛ ⌈priː'zɔ̃⌉ dɔ̃t ɔ̃ n pø sɔrtiːr, pɥisk ɔ̃n i truːf' sa la mɛ̃' tu' s k a paːri nuz avɔ̃ l pleziːr d ale

chercher hors de chez nous, chèrement il est vrai, mais fort loin.

LABOULAYE, *Paris en Amérique.*

L'orgueil guéri.

Un souverain de l'Orient, célèbre par sa sagesse, recevait tous les jours des plaintes contre un de ses parents, gouverneur d'une province importante de son empire, nommé Irax. C'était un homme de haute naissance, dont le fond n'était pas mauvais, mais qui était corrompu par la vanité et par la mollesse. Il souffrait rarement qu'on lui parlât et jamais qu'on osât le contredire. Les paons ne sont pas plus vains; les tortues ont moins de paresse. Il ne respirait que la gloire et les faux plaisirs.

Voici comment le monarque entreprit de le corriger:

Il lui envoya un chef de musique avec douze chanteurs, vingt-quatre instrumentistes, un maître d'hôtel avec six cuisiniers, et quatre chambellans qui ne devaient pas le quitter. L'ordre du roi portait que l'étiquette suivante serait inviolablement observée; et voici comment les choses se passèrent.

Le premier jour, dès qu'Irax fut éveillé, le maître de musique entra suivi des chanteurs et des instrumentistes; on chanta une cantate qui dura deux heures, et de trois en trois minutes le refrain était:

ʃɛrʃe hɔr də ʃe nu, ʃɛ:rmɑ̃ il ɛ vrɛ, me fɔr lwɛ̃.

labulɛ, pa:ri ɑ̃n amerik.

---

l ɔrgœ:j ge:ri.

œ̃ suvrɛ̃ d l ɔrjɑ̃, selɛbrə par sa saʒɛs, rəsvɛ tu le ʒu:r' de plɛ̃:t' kɔ̃:tr œ̃ t se parɑ̃, guvɛrnœ:r d yn prəvɛ̃:s ɛ̃portɑ̃:d də sɔ̃n ɑ̃pi:r, nɔme iraks. s etɛt œ̃n ɔm' də ho:t nɛsɑ̃:s, dɔ̃ l fɔ̃' n etɛ pɑ mɔvɛ, me kj etɛ kɔrɔ̃:py par la vanite e par la mɔlɛs. i sufrɛ ra:rmɑ̃ k ɔ̃ lɥi parla, e ʒamɛ k ɔ̃n o:za l kɔ̃trədi:r. le pɑ̃' n sɔ̃ pɑ ply vɛ̃; le tɔrty/ ʃɔ̃ mwɛ̃ t parɛs. i n rɛspi:rɛ k la glwa:r' e le fo ple:zi:r.

vwasi kɔmɑ̃ l mɔnark ɑ̃trəpri d lə kɔri:ʒe.

i lɥi ɑ̃vwaja œ̃ ʃɛf də myzik avɛk du:s ʃɑ̃:tœ:r e vɛ̃tkatr ɛ̃strymɑ̃tist, œ̃ mɛd d ɔtɛl avɛk si:' kɥizinje, e kat ʃɑ̃bɛlɑ̃ ki n devɛ pɑ' l kite. — l ɔrdrə dy rwɑ' pɔrtɛ k l etikɛt sɥi:vɑ̃:t sɛ:ɛt ɛ̃vjɔlabləmɑ̃t ɔpsɛrve; e vwasi kɔmɑ̃ le ʃo:s' sə pɑ:sɛ:r.

lə prəmje ʒu:r', dɛ k iraks fyt eveje, lə mɛd də myzik ɑ̃:tra sɥivi de ʃɑ̃:tœ:r e dez ɛ̃strymɑ̃tist; ɔ̃ ʃɑ̃:ta yn kɑ̃:tat ki dy:ra dø:z œ:r, e t trwɑ ɑ̃ trwɑ minyt lə rfrɛ̃ etɛ:

Que son mérite est extrême!
Que de grâce! Que de grandeur!
Ah! Combien Monseigneur
Doit être content de lui-même!

Après l'exécution de la cantate, un chambellan lui fit une harangue de trois quarts d'heure dans laquelle on le louait expressément de toutes les bonnes qualités qui lui manquaient. La harangue finie, on le conduisit à table au son des instruments. Le dîner dura trois heures. Dès qu'il ouvrait la bouche pour parler, le premier chambellan disait: »Il aura raison«. A peine avait-il prononcé quatre paroles que le second chambellan s'écriait: »Il a raison«. Les deux autres chambellans fesaient de grands éclats de rire des bons mots qu'Irax avait dits, ou qu'il aurait dû dire. Après dîner on lui répéta la cantate.

Cette première journée lui parut délicieuse. Il trouva que le roi l'honorait selon ses mérites. La seconde lui parut moins agréable; la troisième fut gênante; la quatrième fut insupportable; la cinquième fut un supplice.

Enfin, outré d'entendre toujours chanter: »Ah! combien Monseigneur doit être content de lui-même!« d'entendre toujours dire qu'il avait raison, d'être harangué tous les jours à la même heure, il écrivit à la cour pour supplier le roi qu'il daignât rappeler ses chambellans, ses musiciens, son maître d'hôtel; il promit d'être désormais moins vain et plus appliqué. Il se fit moins encenser, eut moins de fêtes,

kœ′ sɔ̃ merit′ ɛt ɛkstrɛ:m\!
kə d grɑ:s′\! kœ′ d grɑ̃dœ:r/!
ɑ:′/ kɔ̃:bjɛ̃′ mɔ̃sɛɴœ:r
dwat ɛ:′trə kɔ̃tɑ̃′ də lɥimɛ:m\!

aprɛ l egzekysjɔ̃ d la kɑ̃:tat, œ̃ ʃɑ̃bɛlɑ̃ lɥi fit yn harɑ̃:g də trwɑ′ kar d œ:r, dɑ̃ lakɛl′ ɔ̃ l lwɛt′ esprɛsemɑ̃ t tut le bɔn kalite ki lɥi mɑ̃kɛ. la harɑ̃:g fini, ɔ̃ l kɔ̃dɥi:zi a tabl′ o sɔ̃′ dez ɛ̃strymɑ̃. ⌈lə dine dyra trwɑz œ:r. dɛ:′ k il uvrɛ la buʃ′ pur parle/ lə prəmje ʃɑ̃bɛlɑ̃ dizɛ, ⌊il ɔra ⌈rɛ:zɔ̃. apɛn avɛt i prɔnɔ̃se kat parɔl/ kə l səgɔ̃ ʃɑ̃bɛlɑ̃ s ekriɛ/: il a ⌈rɛ:zɔ̃. le døz o:t′ ʃɑ̃bɛlɑ̃ fɔzɛ d grɑ̃z′ ekla d ri:r′ de bɔ̃ mo′ k iraks avɛ di, u k il ɔrɛ dy di:r. aprɛ dine ɔ̃ lɥi repeta la kɑ̃:tat.

sɛt prəmjɛ:r ʒurne lɥi pary ⌈delisjø:z. i truva k lə rwɑ′ l ɔnɔ:rɛ slɔ̃ se merit. la zgɔ̃:d′ lɥi pary mwɛ̃z agreabl; la trwɑzjɛm fy ʒɛ:nɑ̃:t; la katriɛm fyt ɛ̃sypɔrtabl; la sɛ̃kjɛm fyt œ̃ syplis.

ɑ̃:fɛ̃, utre d ɑ̃tɑ̃:t tuʒu:r ʃɑ̃:te: ɑ:′\ kɔ̃:bjɛ̃ mɔ̃sɛɴœ:r dwat ɛ:′trə kɔ̃:tɑ̃ d lɥimɛ:m/, d ɑ̃tɑ̃t tuʒur di:r′ k il avɛ rɛ:zɔ̃, e d ɛ:t harɑ̃ge tu le ʒu:r′ a la mɛ:m œ:r, il ekrivi a la ku:r′ pur syplie lə rwɑ′ k i dɛɴa raple se ʃɑ̃bɛlɑ̃, se myzisjɛ̃, sɔ̃ mɛd d ɔtɛl; i prəmi d ɛd dezɔrmɛ mwɛ̃ vɛ̃′ e plyz aplike. i s fi mwɛ̃z ɑ̃sɑ̃:se, y mwɛ̃ t fɛ:t,

et fut plus heureux; car, comme dit un auteur oriental: Toujours du plaisir, ce n'est pas du plaisir.

VOLTAIRE.

La maison qui marche.

Charnacé avait une très longue avenue devant sa maison en Anjou; dans cette avenue belle et parfaite était plantée une maison de paysan et son petit jardin qui s'y trouvait lorsqu'elle fut bâtie. Jamais Charnacé ni son père n'avaient pu réduire ce paysan à la leur vendre, quelqu'avantage qu'ils lui en eussent offert; et c'est une opiniâtreté dont quantité de propriétaires se piquent pour faire enrager des gens à la convenance et quelquefois à la nécessité desquels ils sont. Charnacé ne sachant plus qu'y faire avait laissé cela depuis longtems sans en plus parler. Enfin, fatigué de cette chaumière qui lui bouchait la vue et lui ôtait tout l'agrément de son avenue, il imagina un tour de passe-passe.

Le paysan qui y demeurait et à qui elle appartenait, était tailleur de son métier, quand il trouvait à l'exercer; et il était chez lui tout seul, sans femme ni enfants. Charnacé l'envoie chercher, lui dit qu'il est demandé à la cour pour un emploi de conséquence, qu'il est pressé de s'y rendre, mais qu'il lui faut une livrée. Ils font marché au comptant; mais Charnacé stipule qu'il ne veut point se fier à ses délais, et que, moyennant quelque chose de plus, il ne veut point

e fy plyz œrø\; kar' kɔm di' œ̃n otœ:r ɔrjɑ̃:tal, tuʒu:r dy plezi:r, s n ɛ pɑ' dy plezi:r.

vɔltɛ:r.

---

la me:zɔ̃ ki marʃ.

ʃarnase avɛt yn trɛ lɔ̃:g' avny dvɑ̃ sa me:zɔ̃ ɑ̃n ɑ̃:ʒu. dɑ̃ st avny bɛl' e parfɛt etɛ plɑ̃:te yn me:zɔ̃ t peizɑ̃ e sɔ̃ pti ʒardɛ̃ ki s j etɛ tru:ve lɔrsk ɛl fy bɑ:ti. ʒamɛ/ ʃarnase ni sɔ̃ pɛ:r' n avɛ py redɥi:r sə peizɑ̃ a la lœr vɑ̃:dr, kɛlk avɑ̃ta:ʒ k i lɥi ɑ̃n ys' ɔfɛ:r; e s ɛt yn ɔpinjɑ:trəte dɔ̃ kɑ̃tite t prɔprietɛ:r sə pik, pur fɛ:r ɑ̃raʒe de ʒɑ̃' a la kɔ̃vnɑ̃:s e kɛkfwa a la ne'sesite dekɛl i sɔ̃. ʃarnase, n saʃɑ̃ ply' k i fɛ:r, avɛ le:se sa' tpɥi lɔ̃:tɑ̃, sɑ̃z ɑ̃ ply parle. ɑ̃fɛ̃, fatiʒe t sɛt ʃo:mjɛ:r ki lɥi buʃɛ la vy' e lɥi o:tɛ tu l agremɑ̃ t sɔ̃n avny, il imaʒina œ̃ tu:r də pɑspɑ:s.

lə peizɑ̃ ki i dmœ:rɛ e a ki' ɛl apartənɛ, etɛ tɑ:jœ:r də sɔ̃ metje, kɑ̃t i truvɛ a l egzɛrse; e il etɛ ʃe lɥi tu sœl'/ sɑ̃ fam' ni ɑ̃:fɑ̃. ʃarnase l ɑ̃vwa ʃɛrʃe, lɥi di' k il ɛ dmɑ̃de a la ku:r' pur œ̃n ɑ̃plwa d kɔ̃sekɑ̃:s, k il ɛ prɛ:se t s i rɑ̃:dr, me k i lɥi fo' yn livre. i fɔ̃ marʃe o kɔ̃:tɑ̃; me ʃarnase stipyl k i n vø pwɛ̃ s fje' a se delɛ, e k ɛ', mwajɛnɑ̃ kɛkʃo:z də plys, i n vø pwɛ̃'

qu'il sorte de chez lui que sa livrée ne soit faite; et qu'il le couchera, le nourrira et le payera avant de le renvoyer. Le tailleur s'y accorde et se met à travailler.

Pendant qu'il est occupé, Charnacé fait prendre avec la dernière exactitude le plan et la dimension de sa maison et de son jardin, des pièces de l'intérieur, jusqu'à la position des ustensiles et des petits meubles, fait démonter la maison, et emporter tout ce qui y était, remonte la maison telle qu'elle était, au juste, dedans et dehors, à quatre portées de mousquet, à côté de son avenue, replace tous les meubles et ustensiles dans la même position dans laquelle on les avait trouvés, et rétablit le petit jardin de même; en même tems fait aplanir et nettoyer l'endroit de l'avenue où elle était, en sorte qu'il n'y parût pas. Tout cela fut exécuté encor plus tôt que la livrée faite, et cependant le tailleur doucement gardé à vue, de peur de quelque indiscrétion. — Enfin la besogne achevée de part et d'autre, Charnacé amuse son homme jusqu'à la nuit bien noire, le paye et le renvoie content. Le voilà qui enfile l'avenue. Bientôt il la trouve longue; après, il va aux arbres, et n'en trouve plus; il s'aperçoit qu'il a passé le bout, et revient à l'instant chercher les arbres; il les suit à l'estime, puis croise et ne trouve pas sa maison; il ne comprend point cette aventure. La nuit se passe dans cet exercice; le jour arrive, et devient bientôt assez clair pour aviser sa maison. Il ne voit rien; il se frotte les yeux; il cherche d'autres objets pour découvrir si c'est la faute

k i sɔrt de ʃe lɥi′ k sa livre n swaj fɛt; e k i l kuʃra↘ l nurira e l pɛjra avɑ̃ də l rɑ̃vwaje. lə tɑ:jœ:r s i akɔrd e s mɛ′ a travaje.

pɑ̃dɑ̃ k il ɛt ɔkype, ʃarnase fe prɑ̃d:r′ avɛk la dɛr′njɛ:r egzaktityd lə plɑ̃′ e la dimɑ̃sjɔ̃ t sa me:zɔ̃ e t sɔ̃ ʒardɛ̃, de pjɛs′ də l ɛ̃terjœ:r, ʒysk a la pozisjɔ̃ dez ystɑ̃sil e de pti mœbl↗; fe demɔ̃:te la me:zɔ̃, e ɑ̃pɔrte tu s ki j etɛ, rmɔ̃:t′↘ la me:zɔ̃ tɛl k ɛl etɛ, o ʒyst, dədɑ̃ e deɔ:r, a kɑt pɔrte d muskɛ, a ko:te t sɔ̃n avny↘; rəplas↗ tu le mœbl e ustɑ̃:sil dɑ̃ la mɛm pozisjɔ̃ dɑ̃ lakɛl ɔ̃ lez avɛ tru:ve, e retabli l pəti ʒardɛ̃ d mɛ:m; ɑ̃ mɛm tɑ̃, fe aplanir e netwaje l ɑ̃drwɑ d l avny u ɛl etɛ, ɑ̃ sɔrt k i n i pary pɑ. tu sa′ fyt egzekyte ɑ̃kɔr ply to′ k la livre fɛt, e spɑ̃dɑ̃ l tɑ:jœ:r dusmɑ̃ garde a vy, də pœ:r′ də kɛk ɛ̃diskresjɔ̃. ɔ̃:fɛ̃↗ la bzɔɴ aʃve t part e d o:tr, ʃarnase amy:s sɔ̃n ɔm′ ʒysk a la nɥi bjɛ̃ nwa:r, lə pɛ:j′ e l rɑ̃vwa kɔ̃:tɑ̃. ⌈lə vla↗ kj ɑ̃fil l avny. bjɛ̃to↘ i la truv lɔ̃:g; aprɛ, i va oz arbr, e n ɑ̃ truf ply↘; i s apɛrswa k il a pɑ:se l bu, e rvjɛ̃ a l ɛ̃stɑ̃ ʃɛrʃe lez arbr; i le sɥi′ ˜a l ɛstim, pɥi′ krwɑ:z′ e n truv pɑ′ sa me:zɔ̃↘; ⌊i n kɔ̃prɑ̃ pwɛ̃′ st avɑ̃ty:r. la nɥi′ s pɑ:s′ dɑ̃ st egzɛrsis; lə ʒu:r′ ari:v, e dvjɛ̃ bjɛ̃to ase klɛ:r′ pur avi:ze sa me:zɔ̃. i n vwa rjɛ̃; i s frɔt lez jø; i ʃɛ:ʃ′ d o:dz ɔbʒɛ pur dekuvri:r si s ɛ la fo:t′

de sa vue. Enfin il croit que le diable s'en mêle et qu'il a emporté sa maison.

A force d'aller, de venir, et de porter sa vue de tous côtés, il aperçoit, à une assez grande distance de l'avenue, une maison qui ressemble à la sienne comme deux gouttes d'eau. Il ne peut croire que cela soit; mais la curiosité le fait aller où elle est, et où il n'a jamais vu de maison. Plus il approche, plus il reconnaît que c'est la sienne. Pour s'assurer mieux de ce qui lui tourne la tête, il présente sa clé; elle ouvre, il entre, il retrouve tout ce qu'il y avait laissé, et précisément dans la même place. Il est prêt à en pâmer, et il demeure convaincu que c'est un tour de sorcier. La journée ne fut pas bien avancée que la risée du château et du village l'instruisit de la vérité du sortilège, et le mit en furie. Il veut plaider, il veut demander justice à l'intendant, et partout on s'en moque. Le roi le sut, qui en rit aussi, et Charnacé eut son avenue libre. S'il n'avait jamais fait pis, il aurait conservé sa réputation et sa liberté[1]).

Saint-Simon.

---

[1]) Monsieur de Charnacé fut arrêté et mis en prison, accusé, dit St. Simon, de beaucoup de méchantes choses, surtout de fausse monnaie.

də sa vy/. ɑ̃fɛ̃, i krwɑ kə l djɑ:blə s ɑ̃ mɛ:l′ e k il a ɑ̃pɔrte sa me:zɔ̃.

a fɔrs′ d ale, də vni:r, e t pɔrte sa vy′ t tu ko:te, il apɛrswa, ⌊a yn ase grɑ̃:d distɑ̃:s də l avny⌋, yn me:zɔ̃ ki rsɑ̃:bl a la sjɛn′ kɔm dø gud d o. i n pø krwɑ:r′ kə sa swa; me la kyrjo:zite l fe ale u ɛl ɛ, e u i n a ʒamɛ vy d me:zɔ̃. ply il aprɔʃ, ply i rkɔne k s ɛ la sjɛn. pur s asy:re mjø′ də ski lɥi turn′ la tɛ:t, i prezɑ̃:t sa kle; ɛl u:vr, il ɑ̃:tr, i rtru:f tu′ sk il j avɛ le:se, e presizemɑ̃ dɑ̃ la mɛm plas. il ɛ prɛ′ a ɑ̃ pɑ:me, e dmœr kɔ̃vɛ̃ky k s ɛt œ̃ tu:r′ də sɔrsje. la ʒurne n fy pɑ bjɛ̃n avɑ̃:se/ k la ri:ze dy ʃɑ:to e dy vila:ʒ l ɛ̃strɥi:zi d la verite dy sɔrtilɛ:ʒ, e l mi ɑ̃ fy:ri. i vø plɛde, i vø dmɑ̃:de ʒystis a l ɛ̃tɑ̃:dɑ̃, e partu ɔ̃ s ɑ̃ mɔk/. lə rwɑ l sy, ki ɑ̃ ri o:si, e ʃarnase y sɔ̃n avny libr. si i n avɛ ʒamɛ fɛ pi, il orɛ kɔ̃sɛrve sa repytɑ:sjɔ̃ e sa libɛrte[1]).

sɛ̃ simɔ̃.

---

1) psjø t ʃarnase fyt arɛte e mi ɑ̃ pri:zɔ̃, aky:ze/ di sɛ̃ simɔ̃\, də bo:ku d meʃɑ̃t ʃo:z, syrtu t fo:s mɔnɛ.

La culture classique.

Est-il vrai que la fréquentation des Grecs et des Romains soit particulièrement propre à former des hommes et des citoyens? On l'a souvent affirmé, mais jamais autant qu'à l'époque où la culture littéraire était aussi faible que générale. Pendant la seconde moitié du dix-huitième siècle, tous les enfants de la noblesse et de la bourgeoisie apprenaient le Latin, mais presque tous l'apprenaient mal: quant au Grec, il vaut mieux n'en point parler, ce n'est pas le fort de l'ancienne université. La génération qui a fait la Révolution française sortait du collège, et on ne lui reprochera certes pas d'avoir manqué d'énergie et de courage civique. Toutefois, quand on voit quelles défaillances suivirent les convulsions de la Terreur, et combien les Jacobins se firent courtisans, on est tenté de conclure que ce sont les évènements qui ont créé les acteurs, et non les acteurs qui ont produit les évènements. Il y eut une contagion et comme une épidémie de fougueuse éloquence, d'héroïque fureur, de mépris de la mort. Un vent soufflait qui trempait toutes les âmes; puis le vent tourna, et une atmosphère plus tiède amollit les courages.

Si Athènes, Rome et Sparte furent à la mode, c'est parceque les passions soulevées avaient besoin de rhétorique; elles prirent celle que l'instruction banale du tems mettait à leur disposition. Les tribuns se servirent de Plutarque comme les Têtes-Rondes s'étaient

la kylty:r klasik.

ɛt i vrɛ' / k la frekɑ̃tɑ:sjɔ̃ de grɛk' e de rɔmɛ̃ swa partikyljɛrmɑ̃ prɔpr' a fɔrme dez ɔm' e de sitwajɛ̃↘? ɔ̃ l a suvɑ̃ afirme, me ʒamɛ otɑ̃ k a l epɔk u la kylty:r literɛ:r/ etɛt osi fɛ:bl' ko ʒeneral —. pɑ̃dɑ̃ la zgɔ̃d mwatje dy dizɥitjɛm sjɛkl, tu' lez ɑ̃fɑ̃ d la nɔblɛs e d la burʒwa:zi aprənɛ l latɛ̃, me prɛskə tu:s' l aprənɛ mal↘; kɑ̃t o grɛk, i vo mjø' n ɑ̃ pwɛ̃ parle/ s n ɛ pɑ l fɔ:r' də l ɑ̃sjɛn ynivɛrsite. la ʒenerɑ:sjɔ̃ kj a fɛ' la revɔlysjɔ̃ frɑ̃sɛ:z/ sɔrtɛ dy kɔlɛ:ʒ↘, e ɔ̃ n lɥi rprɔʃra sɛrtə pɑ' d avwar mɑ̃:ke d enɛrʒi e d kura:ʒ sivik/. tutfwa↘, kɑ̃t ɔ̃ vwa' kɛl defajɑ̃:s sɥivi:r le kɔ̃vylsjɔ̃ d la tɛrœ:r, e kɔ̃bjɛ̃ le ʒakɔbɛ̃ s fir kurtizɑ̃, ɔ̃n ɛ tɑ̃:te d kɔ̃kly:r kə s sɔ̃' lez evɛnmɑ̃ kj ɔ̃ kree lez aktœ:r, e nɔ̃ lez aktœ:r kj ɔ̃ prɔdɥi lez evɛnmɑ̃ —. i j yt yn kɔ̃taʒjɔ̃ e kɔm yn epi'demi də fugø:z elɔkɑ̃:s, d erɔik fyrœ:r, də mepri d la mɔ:r/. œ̃ vɑ̃ suflɛ ki trɑ̃:pɛ tut lez ɑ:m; pɥi' l vɑ̃ turna, e yn atmɔsfɛ:r ply tjɛd' amɔli le kura:ʒ.

si atɛ:n, rɔm' e spart' fy:r a la mɔd, s ɛ parskə le pɑ:sjɔ̃ sulve avɛ bəzwɛ̃ d retɔrik'; ɛl pri:r sɛl' kə l ɛ̃stryksjɔ̃ banal dy tɑ̃' mɛtɛt a lœr dispozisjɔ̃. le tribœ̃ s sɛrvi:r de plytark kɔm le tɛ:trɔ̃:d s etɛ

servis de la Bible; on parla de Brutus et de Timoléon comme les compagnons de Cromwell parlaient de Gédéon et de Jéroboam. Encore y a-t-il cette différence que les Puritains connaissaient réellement la Bible, tandis que les Jacobins n'avaient sur l'antiquité que des notions vagues et fausses, comme leur maître Rousseau.

C'est pour nous un grand malheur que les pères de notre liberté et les prophètes de notre religion politique aient attaché tant d'importance aux bribes d'érudition classique qu'ils tenaient des Jésuites et de leurs imitateurs. Comme la forme emporte toujours un peu le fond, nous sommes devenus les disciples des gens dont nous endossions la défroque. Or les Grecs et les Romains sont pour nous de détestables professeurs de politique. Leurs notions de liberté étaient passablement étroites, et ils ne soupçonnaient pas le régime représentatif, seul possible chez un peuple qui ne tient pas dans l'enceinte d'une ville. Ils sacrifient l'individu à l'état, tiennent peu de compte des droits de la famille, ignorent la liberté de penser, et même la liberté de vivre à sa guise. Les meilleurs d'entre eux prêchent les lois somptuaires, l'éducation mécanique et uniforme, la vertu imposée, l'égalité envieuse et la fraternité théâtrale. Si l'enseignement secondaire avant 1789 avait été fondé sur l'étude des langues vivantes et non des langues mortes, les hommes de la Révolution auraient mieux connu Ludlow et Hampden, Guillaume Penn et Washington, ils auraient moins parlé de Caton et d'Aristide, et les évènements auraient peut-être pris un autre cours. Peut-être

sɛrvi d la bibl; ɔ̃ parla d bryty:s e d timɔleɔ̃ kɔm le kɔ̃paɴɔ̃ d krɔmwɛl parlɛ d ʒedeɔ̃ e d ʒerɔboam. ɑ̃kɔ:r j at i sɛt diferɑ̃:s kə le pyritɛ̃ kɔnɛsɛ reɛlmɑ̃ la bibl, tɑ̃dik le ʒakɔbɛ̃ n avɛ syr l ɑ̃tikite kə de nosjɔ̃ vag' e fo:s, kɔm lœr mɛ:trə ruso . . .

sɛ pur nu' œ̃ grɑ̃ malœ:r/ kə le pɛ:r' də nɔt libɛrte e le prɔfɛ:t də nɔt rəliʒjɔ̃ pɔlitik ɛj ataʃe tɑ̃ d ɛ̃pɔrtɑ̃:s o brib' d erydisjɔ̃ klasik k i tnɛ de ʒezɥit e d lœrz imitatœ:r —. kɔm la fɔrm' ɑ̃pɔrt tuʒu:r œ̃ pø l fɔ̃, nu sɔm dəvny le disiplə də ʒɑ̃' dɔ̃ nuz ɑ̃dɔ:sjɔ̃ la defrɔk. ɔ:r' le grɛk' e le rɔmɛ̃ sɔ̃ pur nu' de de'tɛsta'blə prɔfɛsœ:r də pɔlitik. lœr no:sjɔ̃ d libɛrte etɛ pɑsabləmɑ̃t etrwɑt, e i n supsɔnɛ pɑ' l reʒim rəprezɑ̃tatif, sœl' pɔsibl ʃez œ̃n pœpl' ki n tjɛ̃ pɑ dɑ̃ l ɑ̃sɛ̃:t d yn vil/. i sakrifi l ɛ̃dividy a l eta, tjɛn pø d kɔ̃:t' de drwɑ' d la fami:j, iɴɔ:r la libɛrte d pɑ̃se/, ʃe mɛ:m la libɛrte d vi:vr a sa gi:z. le mɛjœ:r d ɑ̃:tr ø' prɛ:ʃ le lwɑ sɔ̃ptɥɛ:r, l edykɑ:sjɔ̃ mekanik e yniform, la vɛrty ɛ̃po:ze, l egalite ɑ̃vjø:z e la fratɛrnite teɑtral. si l ɑ̃sɛɴmɑ̃ zgɔ̃dɛ:r avɑ̃ dissɛsɑ̃ katrəvɛ̃nœf avɛt ete fɔ̃:de syr l etyd de lɑ̃:g vivɑ̃:t/ e nɔ̃ de lɑ̃:g mɔrt, lez ɔm' də la revɔlysjɔ̃ ɔrɛ mjø kɔny lœdlo e handɛn, gijo:m pɛn' e wɑʃiɴtɔn, iz ɔrɛ mwɛ̃ parle d katɔ̃ e d aristid, e lez evɛnmɑ̃ ɔrɛ ptɛt pri' œ̃n o:trə ku:r/. pɔtɛ:tr

eût-on prévu le Cromwell Français et la Restauration; au moins est-il permis de croire que la tradition révolutionnaire serait chez nous plus libérale, et que nous n'aurions pas à lutter contre la superstition jacobine . . . . . .

Les Romains savaient bien que l'introduction des lettres Grecques à Rome n'était pas faite pour relever les mœurs privées et politiques. Ils ne demandaient pas à Socrate lui-même de leur enseigner la vertu; ils ne comptaient pour tremper les âmes que sur l'exemple des ancêtres et les leçons du foyer. Quand ils ont emprunté le stoïcisme à leurs voisins pour en faire une doctrine de protestation contre l'abaissement commun, ils l'ont transformé à leur usage; ils ont presque entièrement laissé de côté les subtilités dialectiques et les rêveries physiques de Chrysippe, pour ne s'attacher qu'à la morale, qu'ils faisaient plus virile et plus latine. Mais en même temps Auguste attachait les Muses à son char, et lavait ses mains avec la plus pure eau d'Hippocrène. Dans le drame Anglais, Lady Macbeth ne peut pas effacer la tache, tandis que l'histoire nous montre dans le fondateur de l'empire Romain le proscripteur, le parjure, et le père des lettres. Horace en fait un dieu, après avoir jeté son bouclier à Philippes, et le tendre, le pieux, le divin Virgile, Virgile enrichi, hélas! ramasse en quelques vers admirables toutes les gloires de la république Romaine, pour les jeter aux pieds du meurtrier voluptueux qui donna des fers à sa patrie, la paix au monde, et de l'argent aux poètes.

yt ɔ̃ prevy l krɔmwɛl frɑ̃:sɛ e la rɛstɔrɑ:sjɔ̃; ɔmwɛ̃ ɛt i pɛrmi d krwɑ:r′ kə la tradisjɔ̃ revɔlysjɔnɛ:r srɛ ʃe nu′ ply liberal, e k nu n ɔrjɔ̃ pɑ′ a lyte kɔ̃trə la sypɛrstisjɔ̃ ʒakɔbin . . . . . .

le rɔmɛ̃ savɛ bjɛ̃′ k l ɛ̃trɔdyksjɔ̃ de lɛtrə grɛk′ a rɔri′ n etɛ pɑ fɛt′ pur rəlve le mœrs′ pri:ve e pɔlitik —. i n dəmɑ̃:dɛ pɑ a s:ɔ′krat lɥimɛ:m/ də lœr ɑ̃sɛɴe la vɛrty╲; i n kɔ̃:tɛ pur trɑ̃pe lez ɑ:m′ kə syr l egzɑ̃:plə dez ɑ̃sɛ:tr e le lsɔ̃′ dy fwaje. kɑ̃t iz ɔ̃t ɑ̃prœ̃te lə stɔisism a lœr vwazɛ̃ pur ɑ̃ fɛ:r yn dɔktrin de prɔ′tɛstɑ:sjɔ̃ kɔ̃trə l abɛ:smɑ̃ kɔmœ̃, i l ɔ̃ trɑ̃sfɔrme a lœr yza:ʒ; iz ɔ̃ prɛsk ɑ̃tjɛrmɑ̃ le:se d ko:te le syptilite djalɛktik e le rɛ:vri fizik də krizip, pur nə s ataʃe k a la mɔral, k i fozɛ ply viril e ply latin/. me ɑ̃ mɛm tɑ̃′ ɔgyst ataʃɛ le my:z′ a sɔ̃ ʃa:r, e lavɛ se mɛ̃′ avɛk la ply py:r o′ d ippɔkrɛ:n dɑ̃ l dram ɑ̃:glɛ, ledi makbɛt nə pø pɑ′ efase la taʃ, tɑ̃dik l istwa:r nu mɔ̃:trə dɑ̃ l fɔ̃datœ:r də l ɑ̃pi:r rɔmɛ̃/ lə prɔskriptœ:r/, lə parʒy:r e l pɛ:r de lɛtr. ɔras ɑ̃ fet œ̃ djø, aprɛz avwa:r ʒəte sɔ̃ buklie a filip, e l tɑ̃:dr╲, lə pjø╲, le di′vɛ̃ virʒil/, virʒil ɔ̃riʃi/ elɑ:s, ramɑ:s ɑ̃ kɛlkə vɛ:r′ admirabl tut le glwa:r′ də la repybliк rɔmɛn, pur le ʃte o pje′ dy mœr′trie vɔlyptɥø ki dɔna de fɛ:r a sa patri, la pɛ o mɔ̃:d′╲ e d l ar′ʒɑ̃ o pɔɛ:t.

Ce sont là des banalités et des lieux communs, je le veux bien. Mais l'éducation morale de la jeunesse par la littérature Gréco-romaine est aussi un lieu commun et une banalité: les armes sont égales. »Je n'aime pas, disait Montalembert, les théoriciens de servitude.« Comme théoricien de servitude, Horace ne laisse rien à désirer, et ce n'est pas par la pureté de ses mœurs qu'il rachète les faiblesses de sa vie publique . . . . . .

Non, l'étude des anciens n'est pas une grande leçon de morale. Est-ce qu'Ovide contribue beaucoup à inspirer l'horreur du vice, Aristophane à épurer le gout, Salluste à faire admirer l'alliance d'un beau talent et d'une vie honorable? Qu'est-ce que la morale de l'Énéide, sinon la justification de la conquête par la volonté des dieux et un fatalisme décourageant pour les vaincus?

Frary, *la Question du Latin.*

La fête de la fédération.

Le jour s'approchait, et les préparatifs se faisaient avec la plus grande activité. La fête devait avoir lieu au Champ de Mars, vaste terrain qui s'étend entre l'École Militaire et le cours de la Seine. On avait projeté de transporter la terre du milieu sur le côté, de manière à former un amphithéâtre suffisant pour la masse des spectateurs. Douze mille ouvriers y travaillaient sans relâche; et cependant il était à craindre que les travaux ne fussent pas achevés le 14. Les

⌈sə sɔ̃ la' de banalite e de ljø kɔmœ/ ʒə l vø bjɛ̃. me l edykɑ:sjɔ̃ mɔral də la ʒœnɛs par lɛ literaty:r grekorɔmɛn ɛt osi/ œ̃ ljø kɔmœ e yn banalite\; lez arm' sɔ̃t egal/. ʒə n ɛ:m pɑ'/ di:zɛ mɔ̃:talɑ̃bɛ:r\, le te'ɔrisjɛ̃ d sɛrvityd/. kɔm teɔrisjɛ̃ t sɛrvityd, ɔras/ nə lɛ:s rjɛ̃' a dezi:re, e s n ɛ pɑ' par la py:rte t se mœrs'/ k i raʃɛt le fɛblɛs də sa vi pyblik . . . . . .

nɔ̃, l etyd dez ɑ̃:sjɛ̃ n ɛ pɑz' yn grɑ̃:d ləsɔ̃ d mɔ:ral. ɛsk ɔvid kɔ̃triby bo:ku a ɛ̃spi:re l ɔrœ:r dy vis, aristɔfan a epy:re l gu, salyst a fɛr admi:re l aljɑ̃:s d œ̃ bo talɑ̃ e d yn vi ɔnɔrabl? ⌈kɛ:skə la mɔral də l eneid\, sinɔ̃ la ʒys'tifikɑ:sjɔ̃ d la kɔ̃:kɛ:t par la vɔlɔ̃te de djø' e œ̃ fa'talism dekuraʒɑ̃ pur le vɛ̃ky\?

fra:ri, la kɛstjɔ̃ dy latɛ̃.

---

la fɛ:t' də la federɑ:sjɔ̃.

lə ʒu:r' s aprɔʃɛ, e le preparatif sə fəzɛt avɛk la ply grɑ̃:d' akti:vite. la fɛ:t' dəvɛt avwar ljø' o ʃɑ̃ d mars, vastə tɛrɛ̃ ki s etɑ̃ ɑ̃:trə l ekɔl militɛ:r e l ku:r' də la sɛ:n. ɔ̃n avɛ prɔʃte d trɑ̃spɔrte la tɛ:r' dy miljø syr lə ko:te, də manjɛ:r a fɔrme œ̃n ɑ̃fiteɑ:trə syfi:zɑ̃ pur la mas' de spɛktatœ:r. duz mil' uvrie i travajɛ sɔ̃ rlɑ:ʃ; e spɑ̃:dɑ̃ il etɛt a krɛ̃:dr' kə le travo n fys paz aʃve l katɔrz. lez

habitants veulent alors se joindre eux-mêmes aux travailleurs. En un instant toute la population est transformée en ouvriers. Des religieux, des militaires, des hommes de toutes les classes saisissent la pelle et la bêche; des femmes élégantes elles-mêmes contribuent aux travaux. Bientôt l'entrainement est général; on s'y rend par sections, avec des bannières de diverses couleurs, et au son du tambour. Arrivés, on se mêle, et on travaille en commun. La nuit venue et le signal donné, chacun se rejoint aux siens et retourne à ses foyers. Cette douce union régna jusqu'à la fin des travaux. Pendant ce tems les fédérés arrivaient continuellement, et étaient reçus avec la plus aimable hospitalité. L'effusion était générale et la joie sincère, malgré les alarmes que le très petit nombre d'hommes restés inaccessibles à ces émotions s'efforçaient de répandre. On disait que des brigands profiteraient du moment où le peuple serait à la fédération pour piller la ville. On supposait au duc d'Orléans, revenu de Londres, des projets sinistres; cependant la gaîté nationale fut inaltérable, et on ne crut à aucune de ces méchantes prophéties.

Le quatorze arrive enfin; tous les fédérés des provinces et de l'armée, rangés sous leurs chefs et leurs bannières, partent de la place de la Bastille et se rendent aux Tuileries. Les députés du Béarn, en passant à la place où avait été assassiné Henri IV, lui rendent un hommage qui, dans cet instant d'émotion, se manifeste par des larmes. Les fédérés, arrivés au jardin des Tuileries, reçoivent dans leurs rangs

abitɑ̃ vœl alɔ:r sə ʒwɛ:dr ø:mɛ:m o travajœ:r. ɑ̃n œn ɛ̃stɑ̃ tut' la pɔpylɑ:sjɔ̃ ɛ trɑ̃sfɔrme ɑ̃n uvrie. de rliʒjø, de militɛ:r, dez ɔm' də tut le klɑ:s'/ se:zis la pɛl' e la bɛ:ʃ; de fam' elegɑ̃:t ɛlmɛ:m kɔ̃triby o travo/. bjɛ̃:to l ɑ̃trɛ:nmɑ̃ ɛ ʒeneral: ɔ̃ s i rɑ̃' par sɛksjɔ̃↘, avɛk de banjɛ:r də divɛrs kulœ:r, e o sɔ̃' dy tɑ̃:bu:r/. ari:ve, ɔ̃ s mɛ:l, e ɔ̃ trava:j ɑ̃ kɔmœ. la nɥi vny' e l siɴal dɔne, ʃakœ sə rʒwɛ̃ o sjɛ̃' e rturn' a se fwaje. sɛt dus ynjɔ̃ rɛɴa ʒysk a la fɛ̃' de travo. pɑ̃dɑ̃ s tɑ̃' le federe ari:vɛ kɔ̃tinɥɛlmɑ̃, e etɛ rsy' avɛk lə ply grɑ̃t' ɑ̃prɛ:smɑ̃ e la plyz emabl ɔspitalite. l efy:zjɔ̃ etɛ ʒeneral e la ʒwa' sɛ̃sɛ:r, malgre lez alarm kə l trɛ' pti nɔ̃:brə d ɔm' rɛste inaksɛsibl a sez emo:sjɔ̃ s efɔrsɛ d repɑ̃:dr. ⌊ɔ̃ di:zɛ g de brigɑ̃ prɔfitrɛ dy mɔmɑ̃ u l pœpl' srɛt a la federɑ:sjɔ̃ pur pije la vil; ɔ̃ sypozɛ o dyk d ɔrleɑ̃, rəvny d lɔ̃:dr, de prɔʒɛ sinistr⌋; spɑ̃:dɑ̃ la ge:te nasjɔnal fyt inalterabl, e ɔ̃ n kryt' a okyn də se meʃɑ̃:t prɔfesi.

⌈lə katɔrz ariv ɑ̃:fɛ̃; tu le federe de prɔvɛ̃:s e d l arme, rɑ̃:ʒe su lœr ʃɛf' e lœr banjɛ:r, part' də la plas' də la basti:j, e s rɑ̃:d' o tɥilri. le depyte dy bea:r, ɑ̃ pɑ:sɑ̃t a la plas' u avɛt ete asasine ɑ̃ri katr, lɥi rɑ̃:d œn ɔma:ʒ/ ki dɑ̃ st ɛ̃stɑ̃ d emo:sjɔ̃, sə manifɛst par de larm. le federe, ari:ve o ʒardɛ̃ de tɥilri, rəswa:v dɑ̃ lœr rɑ̃'

la municipalité et l'assemblée. Un bataillon de jeunes enfants, armés comme leurs pères, devançaient l'assemblée; un groupe de vieillards la suivait, et rappelait ainsi les antiques souvenirs de Sparte. Le cortège s'avance au milieu des cris et des applaudissements du peuple. Les quais étaient couverts de spectateurs, les maisons en étaient chargées. Un pont, jeté en quelques jours sur la Seine, conduisait par un chemin jonché de fleurs d'une rive à l'autre, et aboutissait en face du champ de la fédération. Le cortège le traverse, et chacun prend sa place. Un amphithéâtre magnifique, disposé dans le fond, était destiné aux autorités nationales. Le roi et le président étaient assis à côté l'un de l'autre sur des sièges pareils, semés de fleurs de lys d'or. Un balcon élevé derrière le roi portait la reine et sa cour. Les ministres étaient à quelque distance du roi, et les députés rangés des deux côtés. Quatre cent mille spectateurs chargeaient les amphithéâtres latéraux; soixante mille fédérés armés faisaient leurs évolutions dans le champ intermédiaire; et au centre s'élevait, sur une base de vingt-cinq pieds, le magnifique autel de la patrie. Trois cents prêtres revêtus d'aubes blanches et d'écharpes tricolores en couvraient les marches, et devaient servir le sacrifice.

L'arrivée des fédérés dura trois heures. Pendant ce tems le ciel était couvert de sombres nuages, et la pluie tombait à torrents. Ce ciel dont l'éclat se marie si bien à la joie des hommes, leur refusait en ce moment la sérénité et la lumière.

la mynisipalite e l asɔ̃:ble. œ̃ batajɔ̃ d ʒœnz ɑ̃:fɑ̃, arme kɔm lœr pɛ:r, dəvɑ̃:sɛ l asɑ̃:ble; œ̃ grup′ də vjɛja:r la sɥi:vɛ, e raplɛt ɛ̃si lez ɑ̃tik suvni:r də spart. lə kɔrtɛ:ʒ s avɑ̃:s o miljø de kri′ e dez aplo:dismɑ̃ dy pœpl. le ke′ etɛ kuvɛ:r də spɛktatœ:r; le me:zɔ̃ ɑ̃n etɛ ʃarʒe. œ̃ pɔ̃, ʃte ɛ̃ kɛk ʒu:r′ syr la sɛ:n, kɔ̃dɥi:zɛ par œ̃ ʃmɛ̃′ ʒɔ̃:ʃe d flœ:r′ d yn ri:v a l o:tr/ e abutisɛt ɑ̃fas dy ʃɑ̃′ d la federɑ:sjɔ̃. lə kɔrtɛ:ʒ lə travɛrs, e ʃakœ̃ prɑ̃ sa plas. œ̃n ɑ̃fiteɑ:trə maɴifik, dispo:ze dɑ̃ l fɔ̃, etɛ dɛstine oz ɔtɔrite nasjɔnal/. lə rwɑ′ e l prezidɑ̃ etɛt asi a ko:te l œ̃ d l o:tr′ syr de sjɛ:ʒ parɛ:j, səme d flœr də lis d ɔ:r/. œ̃ balkɔ̃ elve dɛrjɛ:r lə rwɑ′ portɛ la rɛ:n′ e sa ku:r/. le ministr etɛt a kɛlkə distɑ̃:s dy rwɑ, e le depyte rɑ̃:ʒe də dø ko:te. katsɑ̃mil spɛktatœ:r ʃarʒɛ lez ɑ̃fiteɑ:trə latero; swasɑ̃tmil federe arme fəzɛ lœrz evɔlysjɔ̃ dɑ̃ l ʃɑ̃′ ɛ̃tɛrmedjɛ:r; e o sɑ̃:trə s elvɛ, syr yn bɑ:z′ də vɛ̃tsɛ̃ pje, lə maɴifik otɛl də la patri/. trwɑsɑ̃ prɛ:trə rve:ty d o:b blɑ̃:ʃ′ e d eʃarp trikɔlɔ:r ɑ̃ kuvrɛ le marʃ, e dvɛ sɛrvi:r lə sakrifis.

l ari:ve de federe dy:ra trwɑz œ:r. pɑ̃dɑ̃ s tɑ̃ lə sjɛl etɛ kuvɛ:r də sɔ̃:brə nɥa:ʒ, e la plɥi′ tɔ̃:bɛt a tɔrɑ̃. sə sjɛl, dɔ̃ l ekla s ma:ri si′ bjɛ̃ a la ʒwa dez ɔm, lœr rəfy:zɛt ɑ̃ s mɔmɑ̃ la serenite e la lymjɛ:r.

Un des bataillons, arrivé, dépose ses armes et a l'idée de former une danse; tous l'imitent aussitôt, et en un instant le champ intermédiaire est plein de soixante mille hommes, soldats et citoyens, qui opposent la gaité à l'orage. Enfin la cérémonie commence: le ciel, par un hasard heureux, se découvre et éclaire de son éclat cette scène solennelle. L'évêque d'Autun commence la messe; les chœurs accompagnent la voix du pontife: le canon y mêle ses bruits solennels. Le saint sacrifice achevé, Lafayette descend de son cheval, monte les marches du trône et vient recevoir les ordres du roi, qui lui confie la formule du serment. Lafayette le porte à l'autel, et dans ce moment toutes les bannières s'agitent, tous les sabres étincellent. Le général, l'armée, le président, les députés, crient: »Je le jure!« Le roi, debout, la main étendue vers l'autel, dit: »Moi, roi des Français, je jure d'employer le pouvoir que m'a délégué l'acte constitutionnel de l'état, à maintenir la constitution décrétée par l'assemblée nationale et acceptée par moi.« Dans ce moment la reine, entraînée par le mouvement général, saisit dans ses bras l'auguste enfant, héritier du trône, et du haut du balcon où elle est placée, le montre à la nation assemblée. A ce moment des cris extraordinaires de joie, d'amour, d'enthousiasme, se dirigent vers la mère et l'enfant, et tous les cœurs sont à elle. C'est dans ce même instant que la France toute entière, réunie dans les quatre-vingt-trois chefs-lieux des départements, faisait le même serment d'aimer le roi qui les aimait. Hélas! Dans ce moment

œ̃ de batajɔ̃, ari:ve, depo:z sez arm, e a l ide d fɔrme yn dɑ̃:s; tu:s' l imit osito, e ɑ̃n œ̃n ɛ̃stɑ̃ l ʃɑ̃ ɛ̃tɛrmedjɛ:r ɛ plɛ̃' t swasɑ̃:t mil ɔm, sɔlda e sitwajɛ̃, ki ɔpo:z la ʒe:te a l ɔra:ʒ. ⌈ɑ̃:fɛ̃ la seremɔni kɔmɑ̃:s↘; lə sjɛl, par œ̃ haza:r œrø, sə deku:vr e eklɛ:r də sɔ̃n ekla sɛt sɛ:n' sɔlanɛl. l evɛ:k d o:tœ̃ kɔmɑ̃:s la mɛs; le kœ:r' akɔ̃paɴ la vwa' dy pɔ̃tif; lə kanɔ̃ i mɛ́:l' se brɥi' sɔlanɛl. lə sɛ̃ sakrifis aʃve, lafajɛt desɑ̃ t sɔ̃ ʃval, mɔ̃:t' le marʃ dy tro:n' e vjɛ̃ rsəvwa:r lez ɔrdrə dy rwɑ, ki lɥi kɔ̃:fi la fɔrmyl dy sɛrmɑ̃. lafajɛt lə pɔrt a l otɛl, e dɑ̃ s mɔmɑ̃/ tut le banjɛ:r s aʒit, tu le sɑ:br' etɛ̃sɛl; lə ʒeneral, l arme, lə prezidɑ̃, le depyte, kri, ⌈ʒœ' l ʒy:r↘! lə rwɑ, dəbu, la mɛ̃' etɑ̃:dy vɛr l otɛl, di, mwa' rwɑ' de frɑ̃:sɛ, ʒə ʒy:r' d ɑ̃plwaje l puvwa:r kə m a delege l aktə kɔ̃stitysjɔnɛl də l eta, a mɛ̃tni:r la kɔ̃stitysjɔ̃ dẹkrete par l asɑ̃:ble nasjɔnal e aksɛpte par mwa. dɑ̃ s mɔmɑ̃ la rɛ:n, ɑ̃trɛ:ne par lə mu:vmɑ̃ ʒeneral, sɛ:zi dɑ̃ se bra' l ɔgyst ɑ̃:fɑ̃ eritje dy tro:n, e dy ho' dy balkɔ̃ u ɛl ɛ plase, lə mɔ̃:tr' a la nɑ:sjɔ̃ asɑ̃:ble. a s mɔmɑ̃ de kri ɛkstrɔrdinɛ:r də ʒwa, d amu:r, d ɑ̃tuzjasm, sə diri:ʒ vɛr la mɛ:r' e l ɑ̃:fɑ̃, e tu le kœ:r' sɔ̃t a ɛl. s ɛ dɑ̃ s mɛ:m ɛ̃stɑ̃ k la frɑ̃:s' tut ɑ̃tjɛ:r, reyni dɑ̃ le katrəvɛ̃trwɑ ʃɛfljø de departəmɑ̃, fəzɛ l mɛm sɛrmɑ̃ d ɛ:me lə rwɑ' ki lez ɛ:mɛ. elɑ:s! dɑ̃ s mɔmɑ̃

la haine même s'attendrit, l'orgueil cède; tous sont heureux du bonheur commun, et fiers de la dignité de tous. Pourquoi ces plaisirs si profonds de la concorde sont-ils si tôt oubliés?

Cette auguste cérémonie achevée, le cortège reprend sa marche et le peuple se livre à des fêtes. Les réjouissances durèrent plusieurs jours. Une revue générale des fédérés eut lieu. Soixante mille hommes étaient sous les armes, et présentaient un magnifique spectacle, tout à la fois militaire et national. Le soir, Paris offrit une fête charmante. Le principal lieu de réunion était aux Champs-Élysées et à la Bastille. On lisait sur le terrain de cette ancienne prison, changée en une place: »Ici l'on danse.« Deux feux brillants, rangés en guirlande, remplaçaient l'éclat du jour. Il avait été défendu à l'opulence de troubler cette paisible fête par le mouvement des voitures. Tout le monde devait se faire peuple et se trouver heureux de l'être. Les Champs-Élysées présentaient une scène touchante. Chacun y circulait sans bruit, sans tumulte, sans rivalité, sans haine. Toutes les classes confondues y circulaient au doux éclat des lumières et se trouvaient heureuses d'être ensemble. Ainsi, même au sein de la civilisation, on semblait avoir retrouvé le tems de la fraternité primitive.

Les fédérés, après avoir assisté aux imposantes discussions de l'assemblée nationale, aux pompes de la cour, aux magnificences de Paris; après avoir été témoins de la bonté du roi, qu'ils visitèrent tous, et dont ils reçurent de touchantes expressions d'amour,

la hɛ:n mɛ:m' s atɑ̃:dri, l ɔrgœ:j sɛd; tu:s' sɔ̃t œrø dy bɔnœ:r kɔmœ̃, e fjɛ:r' də la diɴite d tu:s/. purkwa/ se ple:zi:r si prɔfɔ̃ d la kɔ̃kɔrd sɔ̃t i si to' ublie\?

sɛt ɔgystə seremɔni aʃve, lə kɔrtɛ:ʒ rəprɑ̃ sa marʃ, e l pœplə s li:vr a de fɛ:t. le reʒwisɑ̃:s dyrɛ:r plyzjœr ʒu:r. yn rəvy ʒeneral de federe y ljø. swasa:tmil ɔm' etɛ su lez arm e prezɑ̃tɛt œ̃ maɴifik spɛktakl, tut a la fwa militɛ:r e nasjɔnal. ⌈lə swa:r, pa:ri ɔfrit yn fɛ:t' ʃar'mɑ̃:t. lə prɛ̃sipal ljø d reynjɔ̃ etɛt o ʃɑ̃z elize e a la basti:j. ɔ̃ li:ze syr lə terɛ̃ t sɛt ɑ̃:sjɛn pri:zɔ̃, ʃɑ̃:ʒe ɑ̃n yn plas: isi l ɔ̃ dɑ̃:s. dø: fø' brijɑ̃, rɑ̃:ʒe ɑ̃ girlɑ̃:d, rɑ̃plasɛ l ekla dy ʒu:r. il avɛt ete defɑ̃:dy a l ɔpylɑ̃:s də truble sɛt pɛ:ziblə fɛ:t' par lə mu:vmɑ̃ de vwaty:r. tu l mɔ̃:d' dəvɛ s fɛr pœpl' e s truve œrø d l ɛ:tr. le ʃɑ̃z elize prezɑ̃tɛt yn sɛ:n' tuʃɑ̃:t. ʃakœ̃ i sirkylɛ sɑ̃ brɥi, sɑ̃ tymylt, sɑ̃ rivalite, sɑ̃ hɛ:n/. tu: le klɑ:s kɔ̃fɔ̃:dy i sirkylɛt o duz ekla de lymjɛ:r e s tru:vɛt œrø:z d ɛ:tr ɑ̃sɑ̃:bl. ɛ̃si, mɛ:m o sɛ̃' d la siviliza:sjɔ̃, ɔ̃ sɑ̃:blɛt avwa:r rətru:ve l tɑ̃' d la fratɛrnite primiti:v.

le federe, aprɛz avwa:r asiste oz ɛ̃po:zɑ̃:t diskysjɔ̃ d l asɑ̃:ble nasjɔnal, o pɔ̃:p' də la ku:r, o maɴifisɑ̃:s də pa:ri; aprɛz avwar ete temwɛ̃ d la bɔ̃:te dy rwɑ, k i vizitɛ:r tu:s, e dɔ̃t i rəsy:r' də tuʃɑ̃:tz ɛsprɛsjɔ̃ d amu:r,

retournèrent transportés d'ivresse, pleins de bons sentiments et d'illusions. Après tant des scènes déchirantes, et prêt à en raconter de plus terribles encore, l'historien s'arrête avec plaisir sur ces scènes si fugitives, où tous les cœurs n'eurent qu'un même sentiment, l'amour du bien commun.

La fête si touchante de la fédération ne fut encore qu'une émotion passagère. Le lendemain les cœurs voulaient encore ce qu'il avaient voulu la veille; et la guerre était recommencée.

Thiers, *Histoire de la Révolution.*

Le désespoir du lépreux.

Déjà dans quelques accès de mélancolie l'idée de quitter cette vie volontairement s'était présentée à moi; cependant la crainte de Dieu me l'avait toujours fait repousser. Je venais d'éprouver un nouveau chagrin: depuis quelques années un petit chien s'était donné à nous; ma sœur l'avait aimé, et je vous avoue que depuis qu'elle n'éxistait plus, ce pauvre animal était une véritable consolation pour moi. Nous devions sans doute à sa laideur le choix qu'il avait fait de notre demeure pour son refnge. Il avait été rebuté par tout le monde; mais il était encore un trésor pour la maison du lépreux. En reconnaissance de la faveur que Dieu nous avait accordé en nous donnant cet ami, ma sœur l'avait appelé Miracle, et son nom, qui contrastait avec sa laideur, ainsi que sa gaité

rəturnɛ:r trɑ̃spɔrte d ivrɛs, plɛ̃′ d bɔ̃ sɑ̃:timɑ̃ e d ily:zjɔ̃. aprɛ tɑ̃ t sɛ:n′ deʃi:rɑ̃:t, e prɛ′ a ɑ̃ rakɔ̃:te d ply tɛribl ɑ̃:kɔ:r, l istɔrjɛ̃ s arɛt avɛk ple:zi:r syr se sɛ:n′ si fyʒiti:v, u tu le kœ:r′ n yr k œ̃ mɛ:m sɑ̃:timɑ̃, l amu:r dy bje kɔmœ̃.

la fɛ:t′ si tuʃɑ̃:t də la federɑ:sjɔ̃ n fyt ɑ̃:kɔ:r k yn emo:sjɔ̃ pɑ:saʒɛ:r↘. lə lɑ̃:dmɛ̃ le kœ:r′ vulɛt ɑ̃:kɔ:r s k iz avɛ vuly la vɛ:j, e la gɛ:r′ etɛ rkɔmɑ̃:se.

tjɛ:r, istwa:r də la revɔlysjɔ̃.

---

lə dezɛspwa:r dy leprø.

de:′ʒa dɑ̃ kɛlkəz aksɛ d melɑ̃:kɔli, l ide d kite sɛt vi′ vɔlɔ̃tɛ:rmɑ̃ s etɛ prezɑ̃:te a mwa; spɑ̃:dɑ̃ la krɛ̃t də djø′ m l avɛ tuʒu:r fɛ rpuse. ʒə vnɛ′ d epru:ve œ̃ nuvo ʃagrɛ̃. dəpɥi kɛlkəz ane œ̃ pti ʃjɛ̃′ s etɛ dɔne a nu; ma sœ:r′ l avɛt e:me, e ʒ vuz avu kə dpɥi k ɛl n egzistɛ ply, sə po:vr′ animal etɛt yn veritablə kɔ̃sɔlɑ:sjɔ̃ pur mwa. nu dəvjɔ̃ sɑ̃ dut′ a sa lɛdœ:r lə ʃwa′ k il avɛ fɛ′ d nɔt dəmœ:r pur sɔ̃ rfy:ʒ. il avɛt ete rbyte par tu l mɔ̃:d; me il etɛt ɑ̃:kɔ:r œ̃ trezɔ:r pur la me:zɔ̃ dy leprø. ɑ̃ rkɔnɛsɑ̃:s də la favœ:r kə djø′ nuz avɛt akɔrde ɑ̃ nu dɔnɑ̃ sət ami, ma sœ:r′ l avɛt aple mirɑ:kl, e sɔ̃ nɔ̃, ki kɔ̃trastɛt avɛk sa lɛdœ:r, ɛ̃si k sa ge:te

continuelle, nous avait souvent distraits de nos chagrins. Malgré le soin que j'en avais, il s'échappait quelquefois, et je n'avais jamais pensé que cela put être nuisible à personne. Cependant quelques habitants de la ville s'en alarmèrent, et crurent qu'il pourrait porter parmi eux le germe de ma maladie; ils se déterminèrent à porter des plaintes au commandant, qui ordonna que mon chien fut tué sur le champ. Des soldats, accompagnés de quelques habitants, vinrent aussitôt chez moi pour exécuter cet ordre cruel. Ils lui passèrent une corde au cou en ma présence, et l'entrainèrent. Lorsqu'il fut à la porte du jardin, je ne pus m'empêcher de le regarder encor une fois: je le vis tourner ses yeux vers moi pour me demander un secours que je ne pouvais lui donner. On voulait le noyer dans la Doire; mais la populace, qui l'attendait au dehors, l'assomma à coups de pierres. J'entendis ses cris, et je rentrai dans la tour plus mort que vif; mes genoux tremblants ne pouvaient me soutenir; je me jetai sur mon lit dans un état impossible à decrire. Ma douleur ne me permit de voir dans cet ordre juste, mais sévère, qu'une barbarie aussi atroce qu'inutile; et quoique j'aie honte aujourdhui du sentiment qui m'animait alors, je ne puis encore y penser de sang-froid. C'était le dernier être vivant qu'on venait d'arracher d'auprès de moi, et ce nouveau coup avait rouvert toutes les plaies de mon cœur.

Telle était ma situation, lorsque le même jour, vers le coucher du soleil, je vins m'asseoir ici sur cette pierre. J'y réfléchissais depuis quelque tems

kɔ̃tinɥɛl, nuz avɛ suvɑ̃ distrɛ d no ʃagrɛ̃. malgre l swɛ̃' k ʒ ɑ̃n avɛ, i s eʃapɛ kɛlkəfwa, e ʒ n avɛ ʒamɛ pɑ̃se kə sla pyt ɛ:trə nɥizibl a pɛrsɔn/. spɑ̃:dɑ̃ kɛlkəz abitɑ̃' d la vil' s ɑ̃n alarmɛ:r, e kry:r' k i puvɛ pɔrte parmi ø' lə ʒɛrm' də ma maladi; i s detɛrminɛ:r a pɔrte de plɛ̃:t' o kɔmɑ̃dɑ̃, ki ɔrdɔna k mɔ̃ ʃjɛ̃' fy tɥe' syrləʃɑ̃. de sɔlda, akɔ̃paɴe d kɛkz abitɑ̃, vɛ̃:r osito ʃe mwa' pur egzekyte st ɔrdrə kryɛl. i lɥi pɑ:sɛ:r yn kɔrd o ku' ɑ̃ ma prezɑ̃:s, e l ɑ̃trɛ:nɛ:r. lɔrsk i fyt' a la pɔrt' dy ʒardɛ̃, ʒə n py m ɑ̃:pɛ:ʃe d lə rgarde ɑ̃kɔr yn fwa; ʒə l vi' turne sez jø' vɛr mwa pur mə dmɑ̃:de œ̃ sku:r' kə ʒə n puvɛ lɥi dɔne/. ɔ̃ vulɛ l nwaje dɑ̃ la dwa:r; me la pɔpylas, ki l atɑ̃:dɛt o deɔ:r, l asɔma a ku d pjɛ:r. ʒ ɑ̃:tɑ̃:di se kri, e ʒ rɔ̃:tre dɑ̃ la tu:r' ply mɔ:r' kə vif; me ʒnu trɑ̃:blɑ̃ n puvɛ m sutni:r; ʒ mə ʃte' syr mɔ̃ li, dɑ̃z œ̃n eta' ɛ̃pɔsibl a dekri:r. ma dulœ:r nə ma pɛrmi d vwa:r' dɑ̃ st ɔrdrə ʒyst, me sevɛ:r, k yn barbari osi atrɔs k inytil; e kwak ʒ ɛ hɔ̃:t' ɔʒɔrdɥi dy sɑ̃:timɑ̃ ki m animɛt alɔ:r, ʒə n pɥiz ɑ̃:kɔ:r i pɑ̃:'se d sɑ̃ frwɑ. s etɛ l dɛrnjɛr ɛ:trə vi:vɑ̃ k ɔ̃ vnɛ d araʃe d oprɛ d mwa, e s nuvo ku' avɛ ruvɛ:r tut le plɛ' d mɔ̃ kœ:r.

tɛl etɛ ma sitɥɑsjɔ̃, lɔrskə l mɛm ʒu:r, vɛr lə kuʃe dy sɔlɛ:j, ʒə vɛ̃ m aswa:r isi syr sɛt pjɛ:r. ʒ i reflɛ:ʃisɛ dpɥi kɛlkə tɑ̃'

sur mon triste sort, lorsque là-bas, vers ces deux bouleaux qui terminent la haie, je vis paraître deux jeunes époux qui venaient de s'unir depuis peu. Ils s'avancèrent le long du sentier, à travers la prairie, et passèrent près de moi. La délicieuse tranquillité qu'inspire un bonheur certain était empreinte sur leurs belles physionomies; il marchaient lentement; leurs bras étaient entrelacés. Tout-à-coup je les vis s'arrêter: la jeune femme pencha la tête sur le sein de son époux qui la serra dans ses bras avec transport. Je sentis mon cœur se serrer. Vous l'avouerai-je? l'envie se glissa pour la première fois dans mon cœur; jamais l'image du bonheur ne s'était présentée à moi avec tant de force. Je les suivis des yeux jusqu'au bout de la prairie, et j'allais les perdre de vue dans les arbres, lorsque des cris d'allégresse vinrent frapper mon oreille: c'étaient leurs familles réunies qui venaient à leur rencontre; des vieillards, des femmes, des enfants les entouraient; j'entendais le murmure confus de la joie; je voyais entre les arbres les couleurs brillantes de leurs vêtements, et ce groupe entier semblait environné d'un nuage de bonheur.

Je ne pus supporter ce spectacle; les tourments de l'enfer étaient entrés dans mon cœur; je détournai mes regards et je me précipitai dans ma cellule. Dieu! qu'elle me parut déserte, sombre, effrayante! C'est donc ici, me dis-je, que ma demeure est fixée pour toujours; c'est donc ici que, traînant une vie déplorable, j'attendrai la fin tardive de mes jours. L'Éternel a répandu le bonheur, il l'a répandu à torrents sur tout

syr mɔ̃ tristə sɔ:r, lɔrskə labɑ, vɛr se dø bulo ki tɛrmin la hɛ, ʒ vi parɛ:trə dø ʒœnz epu ki vnɛ d ɛ yni:r depɥi pø. i s avɑ̃:sɛ:r lə lɔ̃ dy sɑ̃:tje, a travɛ:r la prɛ:ri, e pɑ:sɛ:r prɛ d mwa. la delisjø:z trɑ̃:kilite k ɛ̃spi:r œ̃ bɔnœ:r sɛrtɛ̃ etɛt ɑ̃:prɛ̃:t syr lœr bɛl′ fizjɔnɔmi; i marʃɛ lɑ̃:tmɑ̃; lœr bra′ etɛt ɑ̃:trəlɑ:se. tutaku╱ ʒ le vi′ s arɛte╲; la ʒœn fam′ pɑ̃:ʃa la tɛ:t′ syr lə sɛ̃′ d sɔ̃n epu, ki la sɛ:ra dɑ̃ se bra′ avɛk trɑ̃spɔ:r. ʒe sɑ̃:ti mɔ̃ kœ:r sə sɛ:re. vu l avu:rɛ: ʒ? l ɑ̃:vi s glisa pur la prəmjɛ:r fwa′ dɑ̃ mɔ̃ kœ:r; ʒamɛ l ima:ʒ dy bɔnœ:r nə s etɛ prezɑ̃:te a mwa′ avɛk tɑ̃ d fɔrs. ʒ le sɥi:vi dez jø′ ʒysk o bu′ d la prɛ:ri, e ʒ alɛ le pɛrd də vy′ dɑ̃ lez arbr, lɔrskə de kri′ d alegrɛs vɛ̃r frape mɔ̃n ɔrɛ:j; s etɛ lœr fami:j reyni ki vnɛt′ a lœr rɑ̃:kɔ̃:tr; de vjɛja:r, de fam, dez ɑ̃:fɑ̃ lez ɑ̃:tu:rɛ; ʒ ɑ̃:tɑ̃:dɛ l myrmy:r kɔ̃:fy d la ʒwa; ʒə vwajɛ ɑ̃trə lez arbrə le kulœ:r brijɑ̃:t de lœr vɛtmɑ̃, e s grup ɑ̃:tje sɑ̃:blɛt ɑ̃virɔne d œ̃ nɥa:ʒ′ də bɔnœ:r.

ʒə n py′ sypɔrte sə spɛktakl╲; le turmɑ̃ d ɑ̃:′fɛ:r etɛt ɑ̃:tre dɑ̃ mɔ̃ kœ:r; ʒə deturne mə rga:r′ e ʒ mə presipite dɑ̃ ma sɛlyl. djø:′! k ɛl mə pary dezɛrt, sɔ̃:br, efrɛjɑ̃:t╲! s ɛ dɔ̃:k isi╱ m di: ʒ╲, kə ma dmœ:r ɛ fikse pur tuʒu:r; s ɛ dɔ̃:k isi kə trɛ:′nɑ̃t yn vi′ deplɔrabl, ʒ atɑ̃:dre la fɛ̃ tardi:v də me ʒu:r! l etɛrnɛl a repɑ̃:dy l bɔnœ:r, il l a repɑ̃:dy a tɔrɑ̃ syr tu′

ce qui respire; et moi, moi seul, sans aide, sans amis, sans compagne . . . . quelle affreuse destinée!

Plein de ces tristes pensées, j'oubliai qu'il est un être consolateur; je m'oubliai moi-même. Pourquoi, me disais-je, la lumière me fut-elle accordée? Pourquoi la nature n'est-elle injuste et marâtre que pour moi? Semblable à l'enfant déshérité, j'ai sous les yeux le riche patrimoine de la vie humaine, et le ciel avare m'en refuse ma part. »Non, non, m'écriai-je enfin dans un accès de rage, il n'est pas de bonheur pour toi sur la terre; meurs, infortuné, meurs! Assez longtems tu as souillé la terre par ta présence; puisse-t-elle t'engloutir vivant et ne laisser aucune trace de ton odieuse existence!« Ma fureur insensée s'augmentant par degrés, le désir de me détruire s'empara de moi et fixa toutes mes pensées. Je conçus enfin la résolution d'incendier ma retraite et de m'y laisser consumer avec tout ce qui aurait pu laisser quelque souvenir de moi. Agité, furieux, je sortis dans la campagne, j'errai quelque tems dans l'ombre autour de mon habitation; des hurlements involontaires sortaient de ma poitrine oppressée et m'effrayaient moi-même dans le silence de la nuit. Je rentrai plein de rage dans ma demeure en criant: »Malheur à toi, lépreux, malheur à toi!« Et comme si tout avait dû contribuer à ma perte, j'entendis l'écho qui du milieu des ruines du château de Bramafan, répéta distinctement: »Malheur à toi!« Je m'arrêtai, saisi d'horreur, sur la porte de la tour, et l'écho faible

s ki rɛspi:r ; e mwa, mwa sœl, sɑ̃z ɛ:d, sɑ̃z ami, sɑ̃ kɔ̃paɴ/ . . . . . kɛl afrø:z dɛstine＼!

plɛ̃ d se tristə pɑ̃:se, ʒ ublie k il ɛt œ̃n ɛ:trə kɔ̃sɔlatœ:r ; ʒ m ublie mwamɛ:m. purkwa/ m dizɛ:ʒ＼, la lymjɛ:r mə fyt ɛl′ akɔrde＼? purkwa/ la naty:r n ɛt ɛl ɛ̃ʒyst e marɑ:trə kə pur mwa＼? sɑ̃:blabl a l ɑ̃:fɑ̃ dezerite, ʒ e su lez jø′ lə riʃ′ patrimwan də la vi ymɛn, e l sjɛl ava:r m ɑ̃ rfy:z′ ma pa:r. nɔ̃, nɔ̃′/ m ekriɛ: ʒ ɑ̃:fɛ̃ dɑ̃z œ̃ aksɛ d ra:ʒ, i n ɛ pɑ′ d bɔnœ:r pur twa′ syr la tɛ:r ; mœ:r′ ⌊ɛ̃fɔrtyne⌋ mœ:r! ase lɔ̃:tɑ̃ ty a suje la tɛ:r′ par ta prezɑ̃:s ; pɥist ɛl′ t ɑ̃:gluti:r vi:′vɑ̃ e n le:se o:kyn tras′ də tɔ̃n o:djø:z egzistɑ̃:s＼! ⌈ma fyrœ:r ɛ̃sɑ̃:se s ɔgmɑ̃:tɑ̃ par dəgre, la dezi:r də m detrɥi:r s ɑ̃:pa:ra d mwa′ e fiksa tut me pɑ̃:se. ʃ kɔ̃:sy ɑ̃:fɛ̃ la rezɔlysjɔ̃ d ɛ̃:sɑ̃:dje ma rtrɛt′ e d m i le:se kɔ̃:syme avɛk tu′ s ki ɔrɛ py le:se kɛk suvni:r də mwa. aʒite, fyrjø, ʒə sɔrti dɑ̃ la kɑ̃:paɴ, ʒ ɛrre kɛlkə tɑ̃′ dɑ̃ l ɔ̃:br′ o:tu:r də mɔ̃n abitɑ:sjɔ̃ : de hyrləmɑ̃ ɛ̃vɔlɔ̃:tɛ:r sɔrtɛ d ma pwatrin ɔprɛse e m efrɛjɛ mwamɛ:m dɑ̃ l silɑ̃:s də la nɥi. ʒə rɑ̃:tre plɛ̃ d ra:ʒ′ dɑ̃ ma dmœ:r′ ɑ̃ kriɑ̃/ malœ:r a twa′＼ lɛprø＼, malœ:r a twa＼! e kɔm si tu′ avɛ dy kɔ̃:tribɥe a ma pɛrt, ʒ ɑ̃:tɑ̃:di l eko/ ki dy miljø də rɥin′ dy ʃɑ:to d brɑmafɑn/ repeta distɛ̃ktəmɑ̃/! ⌊malœ:r a twa＼! ʒ m arɛte, sɛ:zi d ɔrœ:r, syr la pɔrt′ də la tu:r, e l eko fɛ:blə

de la montagne répéta longtems après: »Malheur à toi!«

Xavier de Maistre, *le lépreux de la cité d'Aoste.*

Les parlers Français.

La France a depuis longtems une seule langue officielle, langue littéraire aussi, malgré quelques tentatives locales intéressantes, langue qui représente notre nationalité en face des nationalités étrangères, et qu'on appelle à bon droit »le Français«. Parlé aujourd'hui à peu près exclusivement par les gens cultivés dans toute l'étendue du territoire; parlé au moins concurremment avec le patois par la plupart des illettrés, le Français est essentiellement le dialecte — nous verrons tout à l'heure ce qu'il faut entendre par ce mot — de Paris et de l'Ile de France, imposé peu à peu à tout le royaume par une propagation lente et une assimilation presque toujours volontaire. Dans les provinces voisines du centre politique et intellectuel de notre vie nationale, les nuances qui anciennement séparaient du Français propre le parler naturel se sont peu à peu effacées, et, sauf un vocabulaire moins riche et des tournures plus archaïques ou plus négligées, le paysan parle comme le Parisien. Mais, au fur et à mesure qu'on s'éloigne de la capitale, on relève entre la langue nationale et le parler populaire des différences plus marquées. Allez aux environs de Valenciennes, de Bayeux, de la Rochelle, de Montbéliard —

d la mɔ̃:taɴ repeta lɔ̃:tɑ̃ aprɛ/ ⌊malœ:r a twa╲!

gzavje d mɛ:str, lə leprø d la site d aɔst.

---

le parle frɑ̃:sɛ.

la frɑ̃:s' a dpɥi lɔ̃:tɑ̃' yn sœl lɑ̃:g' ɔfisjɛl, lɑ̃:g litɛrɛ:r o:si, malgre kɛlkə tɑ̃:tati:v lɔkal ɛ̃:te:rɛsɑ̃:t, lɑ̃:g' ki rprezɑ̃:t nɔtrə nasjɔnalite ɑ̃fas de nasjɔnalite etrɑ̃:ʒɛ:r, e k ɔ̃n apɛl a bɔ̃ drwɑ' lœ̃' frɑ̃:'sɛ'. parle ɔʒɔrdɥi apœprɛ ɛksklyzi:vmɑ̃ par le ʒɑ̃' kylti:ve dɑ̃ tut l etɑ̃:dy dy teritwa:r; parle o:mwɛ̃ kɔ̃:kyramɑ̃ avɛk lə patwa par la plypa:r dez illɛtre, lə frɑ̃:sɛ ɛt esɑ̃:sjɛlmɑ̃ lə djalɛkt/ ⌊nu vɛ:rɔ̃ tutalœ:r s k i fot ɑ̃:tɑ̃:drə par sə mo/⌋ də pa:ri e d l ildəfrɑ̃:s, ɛ̃po:ze pøapø a tu le rwɑjo:m par yn prɔpagɑ:sjɔ̃ lɑ̃:t' e yn asimilɑ:sjɔ̃ prɛskə tuʒu:r vɔlɔ̃:tɛ:r. dɑ̃ le prɔvɛ̃:s vwazin dy sɑ̃:trə pɔlitik e ɛ̃:tɛlɛktɥɛl də nɔtrə vi' nasjɔnal, le nɥɑ̃:s' ki ɑ̃sjɛnmɑ̃ sepa:rɛ dy frɑ̃:sɛ prɔprə lə parle natyrɛl sə sɔ̃ pøapø efase, e, ⌊so:f œ̃ vɔkabylɛ:r mwɛ̃'/ riʃ' e de turny:r plyz arkaik u ply negliʒe⌋, le peizɑ̃ parl' kɔm lə parizjɛ̃. mɛ, ofyreamzy:r k ɔ̃ s elwaɴ də la kapital, ɔ̃ rlɛ:v' ɑ̃trə la lɑ̃:g' nasjɔnal e l parle pɔpylɛ:r de diferɑ̃:s ply marke. ale oz ɑ̃:virɔ̃ d valɑ̃:sjɛn╲, də bajø╲, d la rɔʃɛl╲, də mɔ̃:belja:r╲,

je dis »aux environs«, parce que dans les villes on a généralement adopté le Français d'école — vous reconnaîtrez dans chaque endroit un langage fort différent de celui que nous parlons et fort différent de celui qu'on parle dans chacun des autres. Allez plus loin encore, du côté d'Avignon, ou d'Aurillac, ou de Pau; vous trouverez des sons tout nouveaux, une physionomie toute particulière; vous discernerez à peine le sens de quelques mots. Enfin, poussez jusqu'aux plaines de la Flandre, jusqu'aux landes de la Bretagne, jusqu'aux vallées des Pyrénées, vous entendrez des langues absolument étrangères et dans lesquelles aucun mot semblable à ceux qui vous sont familiers ne frappera votre oreille.

On parle, en effet, vous le savez, au Nord-Est, le Flamand, idiome Germanique; au Nord-Ouest, le Breton, idiome Celtique: au Sud-Ouest le Basque, idiome Ibérique. Laissant de côté ces trois coins de métal étranger qui encadrent notre carte linguistique, et la Corse, italienne de langue, qui forme un coin semblable au Sud-Est, demandons-nous d'où viennent aux mères, dans le territoire restant, les sons, les mots et les formes qu'elles apprennent à leurs enfants, à l'aide desquels ceux-ci penseront, comprendront et parleront, et qu'ils transmettront à leur tour à leur postérité. Faisant abstraction pour un moment de l'extension artificielle du parler de Paris, représentons-nous les parlers populaires livrés à eux-mêmes de la Méditerranée à la Manche et des Vosges à l'Océan: nous aurons le tableau d'une immense bigarrure, dans laquelle

⌊ʒə di′ oz ɑ̃virɔ̃, parskə dɑ̃ le vil′ ɔ̃n a ʒeneralmɑ̃ adɔpte l frɑ̃:se d ekɔl,⌋ vu rkɔnɛ:tre dɑ̃ ʃak ɑ̃:drwɑ œ̃ lɑ̃:ga:ʒ fɔr diferɑ̃ də səlɥi k nu parlɔ̃ e fɔr diferɑ̃ d səlɥi k ɔ̃ parl′ dɑ̃ ʃakœ̃ dez o:tr. ale ply lwɛ̃ ɑ̃:kɔ:r, dy ko:te d aviɴɔ̃, u d ɔrijak, u d po↘; vu tru:vre de sɔ̃ tu nuvo, yn fizjɔnɔmi tut partikyljɛ:r; vu disɛrnre apɛn lə sɑ̃:s′ də kɛlkə mo. ⌊ɑ̃:fɛ̃, puse ʒysk o plɛn′ də la flɑ̃:dr, ʒysk o lɑ̃:d′ də la brətaɴ, ʒysk o vale de pirene, vuz ɑ̃:tɑ̃:dre də lɑ̃:g′ apsœlymɑ̃t etrɑ̃:ʒɛ:r e dɑ̃ lekɛl o:kœ̃ mo′ sɑ̃:blabl a sø′ ki vu sɔ̃ familje nə frapra vɔtr ɔrɛ:j.

ɔ̃ parl′ ɑ̃n efɛ, vu l save, o nɔrdɛst↘ lə flamɑ̃, idjo:m ʒɛrmanik; o nɔrdwɛst↘ lə brətɔ̃, idjo:m sɛltik; o sydwɛst↘ lə bask, idjo:m iberik. lɛ:sɑ̃ d ko:te se trwɑ kwɛ̃′ də metal etrɑ̃:ʒe ki ɑ̃:kɑ:drə nɔtrə kart′ lɛ̃:gɥistik, e la kɔrs′ italjɛn də lɑ̃:g/ ki fɔrm′ œ̃ kwɛ̃ sɑ̃:blabl o sydɛst, dəmɑ̃:dɔ̃ nu′ d u vjɛnt o mɛ:r, dɑ̃ l teritwa:r rɛstɑ̃, le sɔ̃, le mo′ e le fɔrm′/ k ɛlz aprɛn a lœrz ɑ̃:fɑ̃, a l ɛ:d dekɛl sø:si pɑ̃:srɔ̃, kɛ̃:prɑ̃:drɔ̃ e parlərɔ̃, e k i trɑ̃smɛtrɔ̃t a lœr tu:r′ a lœr pɔsterite/. fəzɑ̃t apstraksjɔ̃ pur œ̃ mɔmɑ̃ d l ɛkstɑ̃:sjɔ̃ artifisjɛl dy parle d pa:ri, rəprezɑ̃:tɔ̃ nu′ le parle pɔpylɛ:r livre a ø:mɛ:m də la mediterane a la mɑ̃:ʃ′ e de vo:ʒ′ a l ɔseɑ̃; nuz ɔrɔ̃ l tablo d yn immɑ̃:s bigary:r, dɑ̃ lakɛl

cependant il nous sera possible de distinguer des zones. Comme l'olivier s'arrête à telle ligne, le maïs à telle autre, la vigne à une autre encore, nous verrons des sons, des mots, des formes couvrir une certaine région et ne pas pénétrer dans une autre. Nous remarquerons, par exemple, que le même verbe se prononce *douna* ou *duna* dans tout le Midi, *doné* ou *douné* dans tout le Nord; . . . . . qu'on dit un *chat* dans le centre, mais un *cat* dans l'extrême Nord et l'extrême Sud: que le *roua* ou *roué* de l'Est et du Centre a pour pendant un *rè* ou un *ré* dans l'Ouest et dans le Midi, etc.

Mais le fait qui ressort avec évidence du coup d'œil le plus superficiel jeté sur l'ensemble du pays, c'est que toutes ces variantes de phonétique, de morphologie et de vocabulaire n'empêchent pas une unité fondamentale, et que d'un bout de la France à l'autre les parlers populaires se perdent les uns dans les autres par des nuances insensibles. Un villageois qui ne saurait que le patois de sa commune comprendrait surement celui de la commune voisine, avec un peu plus de difficulté celui de la commune qu'il rencontrerait plus loin en marchant dans la même direction, et ainsi de suite jusqu'à un endroit où il n'entendrait plus que très péniblement l'idiome local.

En faisant autour d'un point central une vaste chaîne de gens dont chacun comprendrait son voisin de droite et son voisin de gauche, on arriverait à couvrir

səpɑ̃:dɑ̃ i nu sra pɔsibl də distɛ̃:ge de zo:n. kɔm l ɔlivje s arɛt a tel liɴ↘, lə mais a tɛl o:tr↘, la viɴ′ a yn o:tr ɑ̃kɔ:r, nu vɛ:rɔ̃ de sɔ̃, de mo, də fɔrın, kuvri:r yn sɛrtɛn reʒjɔ̃ e n pɑ penetre dɑ̃z yn o:tr. nu rmarkrɔ̃/ par egzɑ̃:pl, kə l mɛm vɛrb′ sə prɔnɔ̃:s duna u dyna dɑ̃ tu l midi, dɔne u dune dɑ̃ tu l nɔ:r; k ɔ̃ di′ œ̃ ʃa′ dɑ̃ tu l sɑ̃:tr, me œ̃ ka′ dɑ̃ l ɛkstrɛm nɔ:r′ e l ɛkstrɛ:m syd; kə lə rwɑ′ u lə rwe′ də l ɛst′ e dy sɑ̃:tr′ a pur pɑ̃:dɑ̃ œ̃ rɛ′ u œ̃ re′ dɑ̃ l wɛst′ e dɑ̃ l midi, ɛtsetera.

me l fɛt′ ki rsɔ:r′ avɛk evidɑ̃:s dy kudœ:j lə ply sypɛrfisjɛl ʒəte syr l ɑ̃:sɑ̃:blə dy pei, s ɛ k tut′ se varjɑ̃:t də fɔnetik, də mɔrfɔlɔʒi e d vɔkabylɛ:r n ɑ̃:pɛʃ pɑ′ yn ynite fɔ̃:damɑ̃:tal, e k d œ̃ bu d la frɑ̃:s′ a l o:trə le parle pɔpylɛ:r sə pɛrd′ lez œ̃ dɑ̃ lez o:tr′ par de nɥɑ̃:s′ ɛ̃:sɑ̃:sibl. œ̃ vilaʒwa ki n sɔrɛ kə l patwa d sa kɔmyn kɔ̃:prɑ̃:drɛ sy:rmɑ̃ səlɥi d la kɔmyn vwazin, avɛk œ̃ pø ply′ d difikylte səlɥi d la kɔmyn k i rɑ̃:kɔ̃:trərɛ ply lwɛ̃′ ɑ̃ marʃɑ̃ dɑ̃ la mɛm dirɛksjɔ̃, e ɛ̃:sitsɥit ʒyska œ̃n ɑ̃:drwɑ u i n ɑ̃:tɑ̃:drɛ ply′ kə trɛ′ pe:nibləmɑ̃ l idjo:m lɔkal.

ɑ̃ fəzɑ̃t o:tu:r d œ̃ pwɛ̃′ sɑ̃:tral yn vastə ʃɛ:n′ də ʒɑ̃′ dɔ̃ ʃakœ̃ kɔ̃:prɑ̃:drɛ sɔ̃ vwazɛ̃ d drwɑt′ e sɔ̃ vwazɛ̃ d go:ʃ, ɔ̃n ari:vrɛt a kuvri:r

toute la France d'une étoile dont on pourrait de même relier les rayons par des chaînes transversales continues. Cette observation bien simple, que chacun peut vérifier, est d'une importance capitale; elle a permis à mon savant confrère et ami, M. Paul Meyer, de formuler une loi qui, toute négative qu'elle soit en apparence, est singulièrement féconde, et doit renouveler toutes les méthodes dialectologiques: cette loi, c'est que, dans une masse linguistique de même origine comme la nôtre, il n'y a réellement pas de dialectes; il n'y a que des traits linguistiques qui entrent respectivement dans des combinaisons diverses, de telle sorte que le parler d'un endroit contiendra un certain nombre de traits qui lui seront communs, par exemple, avec le parler de chacun des quatre endroits les plus voisins, et un certain nombre de traits qui différeront du parler de chacun d'eux. Chaque trait linguistique occupe d'ailleurs une certaine étendue de terrain dont on peut reconnaître les limites, mais ces limites ne coïncident que très rarement avec celles d'un autre trait ou de plusieurs autres traits; elles ne coïncident pas surtout, comme on se l'imagine souvent encore, avec des limites politiques anciennes ou modernes (il en est parfois autrement, au moins dans une certaine mesure, pour les limites naturelles, telles que montagnes, grands fleuves, espaces inhabités). Il suit de là que tout le travail qu'on a dépensé à constituer, dans l'ensemble des parlers de la France, des dialectes et ce qu'on a appelé des »sous-dialectes« est un travail à peu près complètement perdu.

tut la frα̃:s′ d yn etwal dɔ̃t ɔ̃ purε d mε:m′ rəlje le rεjɔ̃ par de ʃε:n′ trα̃zvεrsal kɔ̃:tiny. sεt ɔpsεrvα:sjɔ̃ bjε̃ sε:pl, kə ʃakœ̃ pø verifje, ε d yn ε̃:pɔrtα̃:s kapital; εl a pεrmi a mɔ̃ savα̃ kɔ̃:frε:r e ami msjø pɔl mejε:r/ də fɔrmyle yn lwα, ki tut′ negati:v k εl swat′ α̃n aparα̃:s, ε sε̃:ʒyljεrmα̃ fekɔ̃:d, e dwa rnuvle tut le metɔd djalεktɔlɔʒik. sεt lwα, s ε k dα̃z yn mas′ lε̃:gɥistik də mε:m ɔriʒin kɔm la no:tr, i n j a reεlmα̃ pα d djalεkt; i n j a k de trε′ lε̃:gɥistik ki α̃:trə rεspεkti:vmα̃ dα̃ de kɔ̃:binε:zɔ̃ divεrs, də tεl sɔrt′ kə l parle d œ̃n α̃:drwα kɔ̃:tjε̃:dra œ̃ sεrtε̃ nɔ̃:brə də trε′ ki lɥi srɔ̃ kɔmœ̃, par egzα̃:pl, avεk lə parle d ʃakœ̃ de katr α̃:drwα le ply vwazε̃, e œ̃ sεrtε̃ nɔ̃:brə də trε′ ki difεrrɔ̃ dy parle d ʃakœ̃ d ø. ʃak trε′ lε̃:gɥistik ɔkyp dajœ:r yn sεrtεn etα̃:dy d terε̃ dɔ̃t ɔ̃ pø rkɔnε:trə le limit, me se limit nə kɔε̃:sid kə trε̃ ra:rmα̃ avεk sεl′ d œ̃n o:trə trε′ u d plyzjœ:rz o:trə trε; εl nə kɔε̃:sid pα′ syrtu\ ⌊kɔm ɔ̃ s l imaʒin suvα̃t α̃:kɔ:r, avεk de limit pɔlitik α̃:sjεn u mɔdεrn\; ⌊il α̃n ε parfwaz o:trəmα̃, o:mwε̃ dα̃z yn sεrtεn məzy:r, pur le limit natyrεl, tεl kə mɔ̃:taɴ, grα̃ flœ:v, εspα:s inabite.⌋ i sɥi d la′ k tu l trava:j k ɔ̃n a depα̃:se a kɔ̃stitɥe, dα̃ l α̂:sα̃:blə de parle d la frα̃:s, de djalεkt e s k ɔ̃n a aple de sudjalεkt/ εt œ̃ trava:j apøprε kɔ̃:plε:mα̃ pεrdy.

Il ne faut même pas excepter de ce jugement la division fondamentale qu'on a cru, dès le Moyen Age, reconnaître entre le »Français« et le »Provençal« ou la langue d'oui et la langue d'oc. Ces mots n'ont de sens qu'appliqués à la production littéraire: de bonne heure, au Nord comme au Midi, les écrivains ont employé, pour se faire comprendre et goûter dans un cercle plus étendu, des formes de langage qui, pour des raisons historiques ou littéraires, avaient plus de faveur que les autres, et la langue littéraire du Nord étant bien distincte de celle du Midi, l'opposition entre le Provençal et le Français a paru claire et sensible. Mais déjà au Moyen Age on trouve des écrits qu'on est embarrassé de ranger dans l'une ou l'autre çatégorie, et que se disputent les recueils de textes Français et Provençaux. C'est bien autre chose si on essaye, comme l'ont fait il y a quelques années deux vaillants et consciencieux explorateurs, de tracer de l'Océan aux Alpes une ligne de démarcation entre les deux prétendues langues. Ils ont eu beau restreindre à un minimum les caractères critiques qu'ils assignaient à chacune d'elles, ils n'ont pu empêcher que tantôt l'un, tantôt l'autre des traits soi-disant Provençaux ne sautât par-dessus la barrière qu'ils élevaient, et réciproquement. Et comment, je le demande, s'expliquerait cette étrange frontière qui de l'Ouest à l'Est couperait la France en deux en passant par des points absolument fortuits? Cette muraille imaginaire, la science, aujourd'hui mieux armée, la renverse, et nous apprend qu'il n'y a pas deux Frances, qu'aucune limite réelle ne sépare les Français du Nord

il nə fo mɛm pɑz' ɛksɛpte de s ʒy:ʒmɑ̃ la divi:zjɔ̃ fɔ̃:damɑ̃:tal k ɔ̃n a kry\ dɛ l mwajɛnɑ:ʒ/ rəkɔnɛ:tr ɑ̃trə l frɑ̃:sɛ e l prɔvɑ̃:sal, u la lɑ̃:g d wi' e la lɑ̃:g d ɔk. se mo' n ɔ̃ d sɑ̃:s' k aplike a la prɔdyksjɔ̃ literɛ:r; də bɔn œ:r, o nɔ:r' kɔm o midi, lez ekri:vɛ̃ ɔ̃t ɑ̃:plwaje, pur sə fɛr kɔ̃:prɑ̃:dr e gute dɑ̃z œ̃ sɛrklə plyz etɑ̃:dy, de fɔrm' də lɑ̃:ga:ʒ/ ki pur de rɛ:zɔ̃ istɔrik u literɛ:r, avɛ ply d favœ:r kə lez o:tr\, e la lɑ̃:g' literɛ:r dy nɔ:r' etɑ̃ bjɛ̃ distɛ̃:kt də sɛl' dy midi, l ɔpo:zisjɔ̃ ɑ̃trə l prɔvɑ̃:sal e l frɑ̃:sɛ a pary klɛ:r' e sɑ̃:sibl. me de:ʒa o mwajɛnɑ:ʒ ɔ̃ tru:v' dez ekri k ɔ̃n ɛt ɑ̃:barase d rɑ̃:ʒe dɑ̃ l yn u l o:trə kategɔri, e kə s dispyt le rkœ:j də tɛkst' frɑ̃:sɛ e prɔvɑ̃:so. s ɛ bjɛ̃n otrə ʃo:z'/ si ɔ̃n esɛ:j, kɔm l ɔ̃ fɛ' i j a kɛlkəz ane dø vajɑ̃ e kɔ̃:sjɑ̃sjøz ɛksplɔratœ:r, də trase də l ɔseɑ̃ oz alp' yn liɴ' də demarkɑ:sjɔ̃ ɑ̃trə le dø' pretɑ̃:dy lɑ̃:g/. iz ɔ̃t y bo' rɛstrɛ̃:dr a œ̃ minimɔm le karaktɛ:r kritik k iz asiɴɛt a ʃakyn d ɛl, i n ɔ̃ py ɑ̃:pɛ:ʃe kə tɑ̃:to l œ̃, tɑ̃:to l o:trə de trɛ' swadi:zɑ̃ prɔvɑ̃so nə so:ta pardəsy la barjɛ:r k iz elvɛ/ e resiprɔkmɑ̃. e kɔmɑ̃/ ʒə l dəmɑ̃:d\. s ɛksplikrɛ sɛt etrɑ̃:ʒ frɔ̃:tjɛ:r ki d l wɛst' a l ɛst' kuprɛ la frɑ̃:s' ɑ̃ dø, ɑ̃ pɑ:sɑ̃ par de pwɛ̃' apsœlymɑ̃ fɔrtɥi\? sɛt myrɑ:j imaʒinɛ:r, la sjɑ̃:s' ɔʒɔrdɥi mjøz arme la rɑ̃:vɛrs, e nuz aprɑ̃ k i n j a pɑ' dø:' frɑ̃:s', k o:kyn limit reɛl' nə sepa:r le frɑ̃:sɛ dy nɔ:r'

de ceux du Midi, et que d'un bout à l'autre du sol national nos parlers populaires étendent une vaste tapisserie dont les couleurs variées se fondent sur tous les points en nuances insensiblement dégradées . . . .

Voilà donc acquis le fait général de l'unité essentielle et de la variété régionale et locale des parlers de France. Si nous examinons le vocabulaire et la grammaire qui leur sont en très grande partie communs, nous y découvrons sans peine la plus visible affinité avec les langues qui se parlent en Espagne, en Italie, dans une partie de la Suisse et du Tyrol, et dans la lointaine Roumanie. Cette affinité, reconnue aujourd'hui par la science, était autrefois proclamée instinctivement et ramenée à sa source par les langues elles mêmes. Si on avait demandé, il y a un millier d'années, à un habitant de la Gaule, de l'Espagne, de l'Italie, de la Rhétie ou de la Mésie: »Que parles-tu?« il aurait répondu, suivant son pays: »*Romanz*, *Romanzo*, *Romance*, *Roumounsch*, *Roumeuns*«, toutes formes variées d'un seul et même mot, l'adverbe *Romanice*, qui signifie »dans la langue des Romains«. La langue que nous parlons, que parlent les autres peuples que je viens de nommer, est le *Roman*, la langue des *Romani*, c'est-à-dire le Latin; c'est pour cela qu'on appelle ces peuples *Romans*, leurs langues les langues *Romanes*, et qu'il existe ou qu'il devrait exister entre eux un sentiment de solidarité et d'union remontant au tems où tous portaient avec orgueil ce nom qu'aujourd'hui ils ont oublié, sauf dans les Alpes et dans les Balkans.

də so dy midi, e k d œ̃ but′ a l o:trə dy sɔl′ nasjɔnal no parle pɔpylɛ:r etα̃:d yn vastə tapisri dɔ̃ le kulœ:r varje sə fɔ̃:d′ syr tu le pwɛ̃′ α̃ nɥα̃:s′ ɛ̃sα̃:sibləmα̃ degrade . . . .

vwala dɔ̃:k aki lə fɛt′ ʒeneral də l ynite esα̃:sjɛl e d la varjete reʒjɔnal e lɔkal de parle d frα̃:s. si nuz egzaminɔ̃ l vɔkabylɛ:r e la gramɛ:r ki lœr sɔ̃t α̃ trɛ′ grɛ̃′t parti kɔmœ̃, nuz i dekuvrɔ̃ sɛ̃′ pɛn′ la ply vizibl afinite avɛk le lα̃:g′ ki s parl′ α̃n ɛspaɴ, α̃n itali, dα̃z yn parti d la sɥis′ e dy tirɔl, e dα̃ la lwɛ̃:tɛn rumani. sɛt afinite, rəkɔny ɔʒɔrdɥi par la sjα̃:s, etɛt o:trəfwa prɔklα:me ɛ̃:stɛ̃kti:vmα̃ e ramne a sa surs′ par le lα̃:g′ ɛlmɛ:m—. si ɔ̃n avɛ dmα̃:de, i j a œ̃ milje d ane, a œ̃n abitα̃ d la go:l, də l ɛspaɴ, də l itali, də la re:si u d la me:zi, kœ′ parlə ty? il ɔrɛ repɔ̃:dy sɥi:vα̃ sɔ̃ pei, romants, roman′tso, roman′tsə, rumunʃ, rumœns, tut fɔrm′ varje d œ̃ sœl e mɛm mo, l advɛrb romα:′nike, ki siɴifi dα̃ la lα̃:g′ de rɔmɛ̃. la lα̃:g′ kə nu parlɔ̃, kə parlə lez o:trə pœplə kə ʒ vjɛ̃ d nɔme, ɛ lə rɔmα̃, la lα̃:g′ de romα:′ni, setadi:r lə latɛ̃; s ɛ pur sa′ k ɔ̃n apɛl se pœplə le pœplə rɔmα̃, lœr lα̃:g′ le lα̃:g rɔman, e k il egzist u k i dvrɛt egziste α̃:tr ø′ œ̃ sα̃:timα̃ də sɔlidarite e d ynjɔ̃/ rmɔ̃:tα̃t o tα̃′ u tu:s′ pɔrtɛt avɛk ɔrgœ:j sə nɔ̃′ k ɔʒɔrdɥi iz ɔ̃t ublie, so:f dα̃ lez alp′ e dα̃ le balkα̃.

Nous parlons Latin, ai-je dit. Il ne faut plus, en effet, répéter, comme on le fait trop souvent, que les langues Romanes »viennent« du Latin, qu'elles sont les »filles« dont la langue Latine est la »mère«. Il n'y a pas de langues mères et de langues filles. Le langage, sous l'empire d'impulsions encore mal connues, les unes d'ordre physiologique, les autres d'ordre psychologique, va sans cesse en se modifiant, mais ses états successifs ne se séparent pas avec plus de netteté que ses variations locales. Si les formes principales de la langue Indo-européenne, l'Indien, le Grec, le Latin, le Celtique, le Germanique, le Slave, nous apparaissent comme parfaitement distinctes les unes des autres, cela tient à ce que les peuples qui les parlent vivent depuis longtems isolés et à ce que nous ne possédons sur l'évolution de chacune d'elles que des notions absolument fragmentaires. Il en est de même pour le Latin et les langues Romanes. Le Latin classique nous semble bien nettement différent, je ne dis pas du Français actuel ou de tel patois du Nord ou du Midi, mais de la langue que nous représentent nos plus anciens textes vulgaires. Faites attention qu'il n'en diffère guère plus que la langue de ces textes ne diffère des parlers modernes, et considérez que le Latin classique nous présente une immutabilité tout à fait factice et trompeuse.

En réalité, depuis le tems où Rome a commencé de conquérir l'empire qu'elle devait tant accroître et d'y porter sa langue, cette langue n'a cessé de se modifier dans sa prononciation, ses formes et son vocabulaire.

nu parlɔ̃ latɛ̃/ ɛ:ʒ di. il nə fo ply/ ɑ̃n efɛ↘, repete/ kɔm ɔ̃ l fe trɔ' suvɑ̃, kə le lɑ̃:g rɔman vjɛn' dy latɛ̃, k ɛl sɔ̃ le fi:j' dɔ̃ la lɑ̃:g latin ɛ la mɛ:r. i n j a pɑ' d lɑ̃:g mɛ:r' e d lɑ̃:g fi:j. lə lɑ̃:ga:ʒ, su l ɑ̃:pi:r d ɛ̃:pylsjɔ̃ ɑ̃kɔr mal' kɔny, lez yn' d ɔrdrə fizjɔlɔʒik, lez o:trə d ɔrdrə psikɔlɔʒik, va sɑ̃:sɛ:s ɑ̃ s mɔdifjɑ̃; me sez eta syksɛsif nə s sepa:r pɑ:z' avɛk ply d nɛtte kə se varjɑ:sjɔ̃ lɔkal. si le fɔrm' prɛ̃:sipal də la lɑ̃:g' ɛ̃:doœrɔpeɛn, l ɛ̃:djɛ̃, lə grɛk, lə latɛ̃, lə sɛltik, lə ʒɛrmanik, lə sla:v, nuz aparɛ:s kɔm parfɛtmɑ̃ distɛ̃:kt lez yn dez o:tr, səla tjɛ̃t' a s kə le pœplə ki le parl' vi:v' dəpɥi lɔ̃:tɑ̃ izɔle, e a s kə nu n pɔsedɔ̃ syr l evɔlysjɔ̃ d ʃakyn d ɛl' kə de no:sjɔ̃ apsœlymɑ̃ fragmɑ̃:tɛ:r. il ɑ̃n ɛ d mɛ:m' pur lə latɛ̃ e le lɑ̃:g rɔman. lə latɛ̃ klasik nu sɑ̃:blə bjɛ̃ nɛtmɑ̃ diferɑ̃, ʒə n di pɑ' dy frɑ̃:sɛ aktɥɛl u d tɛl patwa dy nɔ:r' u dy midi/, me d la lɑ̃:g' kə nu rprezɑ̃:t no plyz ɑ̃:sjɛ̃ tɛkstə vylgɛ:r/. fɛts atɑ̃:sjɔ̃ k i n ɑ̃ difɛ:r gɛ:r plys' kə la lɑ̃:g' də se tɛkst' ne difɛ:r de parle mɔdɛrn, e kɔ̃:side:re kə l latɛ̃ klasik nu prezɑ̃:t yn immytabilite tutafɛ faktis e trɔ̃:pø:z.

ɑ̃ realite, dəpɥi l tɑ̃' u rɔm' a kɔmɑ̃:se d kɔ̃:keri:r l ɑ̃:pi:r k ɛl dəvɛ tɑ̃t' akrwɑ:tr/ e d i pɔrte sa lɑ̃:g, sɛt lɑ̃:g' n a sɛ:se də s mɔdifje dɑ̃ sa prɔnɔ̃sjɑ:sjɔ̃, se fɔrm' e sɔ̃ vɔkabylɛ:r.

L'orthographe reçue, la grammaire officielle, l'imitation des écrivains les uns par les autres nous masquent à peu près complètement cette évolution pendant des siècles; mais sous la mince et brillante couche qui le recouvre à la surface et semble l'immobiliser, le fleuve bouillonne et roule et, le renouveau venu, il reparaît à nos yeux dans toute la liberté de son cours naturel. Le Latin grammatical, par des raisons que vous connaissez, resta longtems la seule langue écrite; mais à partir du neuvième siècle, en France d'abord, le Latin vivant osa s'exprimer par l'alphabet, et bientôt se produisirent toutes ces formes populaires du Latin dont quelques-unes sont devenues à leur tour d'illustres langues littéraires, tandis que beaucoup d'autres, jusqu'à nos jours, n'ont pas obtenu l'honneur de la notation par l'écriture.

Gaston Paris, *discours prononcé au Congrès des Sociétés Savantes le 26 Mai 1888.*

Les expéditions coloniales.

(L'orateur, répondant à l'évêque d'Angers, combat la politique coloniale du gouvernement. Après avoir examiné la question au point de vue des intérêts de la France, il aborde la question de droit et s'attache à flétrir le droit de conquête.)

Comment! voilà des peuples que vous voulez bien ne plus appeler des races inférieures, — il n'y a pas

l ɔrtɔgraf rəsy, la gramɛ:r ɔfisjɛl, l imitɑ:sjɔ̃ dez ekri:vɛ̃ lez œ̃ par lez o:trə nu mask' apøprɛ kɔ̃plɛtmɑ̃ sɛt evɔlysjɔ̃ pɑ̃dɑ̃ de sjɛkl; me su la mɛ̃:s' e brijɑ̃:t kuʃ' ki lə rku:vr' a la syrfas e sɑ̃:blə l imɔbili:ze, lə flœ:v' bujɔn e ru:l', e lə rnuvo vny'/ il rəparɛt a noz jø' dɑ̃ tut la libɛrte də sɔ̃ ku:r' natyrɛl. lə latɛ̃' gramatikal, pɑr de rɛ:zɔ̃ k vu kɔnɛ:se, rɛsta lɔ̃tɑ̃ la sœl lɑ̃:g' ekrit; mɛz a parti:r dy nœvjɛm sjɛkl, ɑ̃ frɑ̃:s' dabɔ:r, lə latɛ̃ vi:vɑ̃ o:za s ɛksprime pɑr l alfabɛ, e bjɛ̃:to sə prɔdɥi:zi:r tut se fɔrm' pɔpylɛ:r dy latɛ̃/ dɔ̃ kɛlkəzyn sɔ̃ dəvny a lœr tu:r' d ilystrə lɑ̃:g' literɛ:r, tɑ̃:dik bo:ku d o:tr╲, ʒysk a no ʒu:r, n ɔ̃ pɑz ɔptəny l ɔnœ̃:r de la nɔtɑ:sjɔ̃ par l ekrity:r.

gastɔ̃ pa:ri:s, disku:r prɔnɔ̃:se
o kɔ̃:grɛ de sɔsjete savɑ̃:t,
lə vɛ̃tsis mɛ' dizɥisɑ̃ katrəvɛ̃ɥit

---

lez ɛkspedisjɔ̃ kɔlɔnjal.

l ɔratœ:r, repɔ̃:dɑ̃ a l evɛ:k d ɑ̃:ʒe, kɔ̃:ba la pɔlitik kɔlɔnjal dy guvɛrnəmɑ̃. aprɛz avwa:r egzamine la kɛstjɔ̃ o pwɛ̃ d vy' dez ɛ̃:terɛ d la frɑ̃:s, il abɔrd la kɛstjɔ̃ d drwɑ' e s ataʃ a fle:tri:r lə drwɑ d kɔ̃:kɛ:t⌋.

⌈kɔmɑ̃╲! vwala de pœplə kə vu vule bjɛ̃' n plyz aple de ras' ɛ̃:ferjœ:r/, ⌊i n j a pɑ

longtems qu'on a consenti à ne plus les appeler ainsi, — mais que vous appelez au moins des tard-venus de la civilisation, des cadets dont d'autres sont les ainés et auxquels ces ainés doivent tendre la main pour leur apporter la richesse et la science. Et ces dons du travail et de la paix, c'est le fer à la main que vous les présentez, que vous les imposez! C'est dans la flamme et le sang que vous faites éclater à leurs yeux votre supériorité! Et alors que vous protestez si hautement et si énergiquement, au nom de votre cœur de Français et d'Alsacien, contre les crimes et les fautes de la conquête en Europe; alors que vous ne reconnaissez en Europe à aucune puissance le droit d'enlever à une autre un seul lambeau de son territoire, c'est-à-dire de sa chair nationale, vous prétendez avoir non seulement le droit, mais le devoir de dominer, d'asservir, d'exploiter d'autres peuples, qui sont peut-être moins avancés que nous dans la civilisation, mais qui n'en ont pas moins leur personnalité, leur nationalité comme nous, et n'en sont pas moins attachés à leur indépendance et à celle de leur sol natal.

Ils sont pauvres, dites-vous, et ils sont faibles. Il y a des régions sauvages, en effet, misérables, ignorantes, où l'homme vit encore caché dans des tanières, comme un demi-animal (ou comme les paysans nos pères du bon vieux temps et du grand siècle, monseigneur), mais où, tout sauvage et barbare qu'il soit, il ne tient pas moins à sa patrie que nous à la nôtre; où comme nous, — peut-être plus que nous, car il n'a que cela, — il est jaloux de sa liberté.

lɔ̃:tɑ̃ k ɔ̃n a kɔ̃:sɑ̃ti a n ply lez aple ɛ̃:si⌋, me k vuz aplez o:mwɛ̃ de ta:r vəny d la siviliza:sjɔ̃, de kadɛ dɔ̃ d o:trə sɔ̃ lez e:ne e o:kɛl sez e:ne dwav tɑ̃:drə la mɛ̃′ pur lœr apɔrte la riʃɛs e la sjɑ̃:s. e se dɔ̃′ dy trava:j e d la pɛ, s ɛ l fɛ:r′ a la mɛ̃′ k vu le prezɑ̃:te, k vu lez ɛ̃:po:ze/! s ɛ dɑ̃ la flɑ:m′ e lə sɑ̃′ kə vu fɛt ekla′te a lœrz jø′ vɔtrə syperjɔrite/! e alɔ:r kə vu prɔtɛste si ho:t′mɑ̃ e si enɛr′ʒikmɑ̃, o nɔ̃′ d vɔtrə kœ:r′ də frɑ̃:sɛ e d alzasjɛ̃, kɔ̃trə le krim′ e le fo:t′ də la kɔ̃:kɛ:t ɑ̃n œrɔp; alɔ:r kə vu n rəkɔnɛ:sez ɑ̃n œrɔp a o:⌈kyn′ pɥisɑ̃:s lə drwɑ′ d ɑ̃lve a yn o:tr′. œ̃ sœl lɑ̃:bo də sɔ̃ teritwa:r, setadi:r də sa ʃɛ:r′ nasjɔnal, vu pretɑ̃:dez avwa:r nɔ̃ sœlmɑ̃ lə drwɑ, me l ⌈dœ′ vwa:r\ də dɔmine, d asɛrvi:r, d ɛksplwate d o:trə pœpl, ki sɔ̃ pətɛ:trə mwɛ̃z avɑ̃:se k nu′ dɑ̃ la sivilizɑ:sjɔ̃, me ki n ɑ̃n ɔ̃ pɑ mwɛ̃′ lœr pɛrsɔnalite, lœr nasjɔnalite kɔm nu, e n ɑ̃ sɔ̃ pɑ mwɛ̃z′ ataʃe a lœr ɛ̃de′pɑ̃:dɑ̃:s e a sɛl′ de lœr sɔl natal/.

il sɔ̃ po:vrə ⌊dit vu⌋, e i sɔ̃ fɛ:bl/. il j a′ də reʒjɔ̃ so:va:ʒ/ ⌊ɑ̃n efɛ⌋, mizerabl, iɴɔrɑ̃:t, u l ɔm′ vit ɑ̃:kɔ:r kaʃe dɑ̃ de tanjɛ:r, kɔm œ̃ dmi′ animal, ⌊u kɔm le peizɑ̃ no pɛ:r′ dy bɔ̃ vjø tɑ̃′ e dy grɑ̃ sjɛklə/ mɛ̃sɛɴœ:r⌋, mɛz u, tu so:va:ʒ e barba:r k il swa, il nə tjɛ̃ pɑ mwɛ̃z′ a sa patri kə nu′ a la no:tr; u kɔm nu, pətɛ:trə plys′ kə nu, kar il n a kə sla, il ɛ ʒalu də sa libɛrte.

Il y a, messieurs les gouvernants, des lambeaux de territoire, qui, à vos yeux, ne sont rien, car ils sont sans valeur vénale sur notre marché; dont vous disposez à votre gré dans vos cabinets et dans vos chancelleries; que vous déchirez comme les chiffons de papier sur lesquels vous inscrivez vos traités et vos ordres; que vous vous appropriez en vous les faisant céder par d'autres qui n'y ont pas plus de droits que vous, ou que vous faites envahir par vos soldats comme des choses mortes et insensibles. Et ces territoires, c'est la vie même, c'est le corps et le sang de ces pauvres gens, c'est leur Alsace à eux, c'est leur Lorraine à eux. Pour eux, et devant l'humanité comme devant Dieu, elle vaut les nôtres!

Messieurs, je crois que les grands peuples, en même temps qu'ils sont jaloux de leur indépendance et de leur dignité, doivent être respectueux de l'indépendance et de la dignité des autres. Je crois que les grands peuples, ceux qui ont le bonheur de posséder des capitaux et des lumières, ceux qui ont dans les mains tous les moyens de dompter la nature, de la fertiliser, d'en faire jaillir les trésors qu'elle recèle, au lieu de s'emparer des terres neuves par la force, ont à leur disposition des façons bien autrement économiques et bien autrement sûres de se procurer les avantages que leur promettent ces terres nouvelles; c'est de gagner à ceux, par leur richesses, par leurs lumières, par l'afflux de leurs capitaux, par leur exemple, par les entreprises qu'ils fondent, ceux qui occupent ces pays; c'est de se faire ouvrir, en le fécondant, ce

il j a'/ me:sjø le guvɛrnɑ̃, de lɑ̃:bo d teritwa:r ki a voz jø/ nə sɔ̃ rjɛ̃, kar i sɔ̃ sɑ̃ valœ:r venal syr nɔtrə marʃe; dɔ̃ vu dispo:ze a vɔtrə gre' dɑ̃ vo kabinɛ e dɑ̃ vo ʃɑ̃:sɛlri; kə vu deʃi:re kɔm le ʃifɔ̃ d pa'pje syr lekɛl vuz ɛ̃skri:ve vo tre:te e voz ɔrdr; kə vu vuz aprɔprie ɑ̃ vu le fəzɑ̃ sele par d o:trə ki n i ɔ̃ pɑ ply d drwɑ k vu, u k vu fɛt ɑ̃vai:r par vo sɔlda kɔm de ʃo:z mɔrt' e ɛ̃:sɑ̃:sibl. e se teritwa:r, s ɛ la vi mɛ:m, s ɛ l kɔ:r' e l sɑ̃ də sə po:vrə ʒɑ̃, s ɛ lœr alzas a ø, s ɛ lœr lɔrɛ:n a ø. pur ø, e dvɑ̃ l ymanite kɔm dəvɑ̃ djø, ɛl vo le no:tr↘!

me:sjø, ʒə krwɑ' kə le grɑ̃ pœpl, ɑ̃ mɛm tɑ̃' k i sɔ̃ ʒalu d lœr ɛ̃:depɑ̃:dɑ̃:s e d lœr diɴite, dwav ɛ:trə rɛs'pɛktɥø d l ɛ̃:depɑ̃:dɑ̃:s e d la diɴite dez o:tr. ʒə krwɑ' k le grɑ̃ pœpl, sø' ki ɔ̃ l bɔnœ:r də pɔsede de kapito e de lymjɛ:r, sø' ki ɔ̃ dɑ̃ le mɛ̃' tu le mwajɛ̃ də dɔ̃:te la naty:r, də la fɛrtili:ze, d ɑ̃ fɛ:r ʒaji:r le trezɔ:r k ɛl rəsɛl, o:ljø də s ɑ̃:pa:re de tɛ́:r nœ:v' par la fɔrs, ɔ̃t a lœr dispo:zisjɔ̃ de fasɔ̃ bjɛ̃n otrəmɑ̃t ekɔnɔmik e bjɛ̃n' otrəmɑ̃ sy:r' də s prɔky:re lez avɑ̃:ta:ʒ kə lœr prɔmɛt se tɛ:r nuvɛl↘; s ɛ d gɑ:ɴe a ø' par lœr riʃɛs, par lœr lymjɛ:r, par l afly d lœr kapito, par lœr egzɑ̃:pl, par lez ɑ̃:trəpri:z k i fɔ̃:d, sø ki ɔkyp se pei; s ɛ d sə fɛ:r uvri:r ɑ̃ l fekɔ̃:dɑ̃, sə

monde qui les attend; c'est d'y faire disparaître à la fois et la stérilité du sol et la barbarie des âmes . . . .

Lorsqu'on étudie les récits des historiens, dit Michelet, lorsqu'on voit des peuples civilisés faire leur trouée par la force à travers les parties barbares du globe, lorsqu'on voit les Pizarre, les Cortès et leurs émules créer ces empires lointains qui ont immortalisé leur nom, mais qui ont immortalisé aussi le renom de leur cruauté, on éprouve deux sentiments. Le premier, c'est celui de l'admiration pour l'audace, l'énergie, le talent et l'obstination dont l'homme est capable pour maîtriser les éléments, franchir les mers et dominer la planète; l'on admire la puissance de la nature humaine, même dans ces œuvres que l'on ne peut s'empêcher de détester. Et le second sentiment, c'est celui de l'étonnement en face de la maladresse avec laquelle ces qualités sont employées; c'est de voir l'homme si inhabile en tout ce qui touche l'homme, venant, navigateur ou explorateur, en ennemi au lieu de venir en auxiliaire; brisant les jeunes peuples qui eussent été, chacun dans son petit monde, l'instrument spécial; et incapable de comprendre que les populations indigènes, faites à leur sol, acclimatées, adaptées comme les races d'animaux aux terrains qu'elles occupent, sont les instruments naturels — providentiels, monseigneur l'évêque d'Angers, — destinés à féconder et a faire valoir ce sol, et qui n'attendent, comme tous les instruments, que l'impulsion d'une main intelligente pour donner ce qu'ils peuvent donner. —

mɔ̃:d ki lez atɑ̃; s ɛ d i fɛ:r' disparɛ:tr a la fwa' e la ste'rilite dy sɔl' e la bar'bari dez ɑ:m . . . . .

⌈lɔrsk' ɔ̃n etydi le resi dez istɔrjɛ̃/ di miʃlɛ\, lɔrsk ɔ̃ vwa' le pœplə sivili:ze fɛr lœr true par la fɔrs' a travɛ:r le parti barba:r dy glɔb, lɔrsk ɔ̃ vwa' le piza:r, le kɔrtɛ:s e lœrz emyl kree sez ɑ̃:pi:r lwɛ̃:tɛ̃ ki ɔ̃t immɔrtali:ze lœr nɔ̃, me ki ɔ̃t immɔrtali:ze o:si lə rnɔ̃' d lœr kryo:te, ɔ̃n epru:v ⌊dø' sɑ̃:timɑ̃. lə prəmje, s ɛ səlɥi d l admirɑsjɔ̃ pur l o:'das, l enɛrʒi, lə talɑ̃ e l ɔpsti'nɑ:sjɔ̃ dɔ̃ l ɔm' ɛ kapabl pur mɛ:tri:ze lez elemɑ̃, frɑ̃:ʃi:r le mɛ:r' e dɔmine la planɛt; l ɔ̃n admi:r la pɥisɑ̃:s də la naty:r ymɛn, mɛ:m dɑ̃ sez œ:vrə kə l ɔ̃ n pø s ɑ̃pɛ:ʃe də detɛste. e lə zgɔ̃' sɑ̃:timɑ̃, s ɛ səlɥi d l etɔnmɑ̃ ɑ̃fas də la ma'ladrɛs avɛk lakɛl se kalite sɔ̃t ɑ̃plwaje; s ɛ d vwa:r l ɔm' si inabil ɑ̃ tu' s ki tuʃ l ɔm, vənɑ̃, navigatœ:r u ɛksplɔratœ:r, ɑ̃n ɛnmi o:ljø d vəni:r ɑ̃n ɔksiljɛ:r; bri:'zɑ̃ le ʒœn pœpl' ki yst ete, ʃakœ̃ dɑ̃ sɔ̃ pti mɔ̃:d, l ɛ̃strymɑ̃ spesjal; e ɛ̃kapablə d kɔ̃:prɑ̃:dr kə le pɔpylɑ:sjɔ̃ ɛ̃:diʒɛ:n, fɛt' a lœr sɔl, aklimɑte, adapte kɔm le ras' d animo o terɛ̃ k ɛlz ɔkyp, sɔ̃ lez ɛ̃strymɑ̃ natyrɛl, ⌊prɔ'vidɑ̃:sjɛl, mɔ̃sɛɴœ:r l evɛ:k d ɑ̃:ʒe⌋, dɛstine a fekɔ̃:de e a fɛr valwa:r sə sɔl, e ki n atɑ̃:d, kɔm tu' lez ɛ̃strymɑ̃, kə l ɛ̃pylsjɔ̃ d yn mɛ̃ ɛ̃tɛliʒɑ̃:t pur donɛ s k il pœv done.

Ces instruments, ces instruments vivants et sacrés, l'homme, comme un maladroit, comme un prodigue qui foule aux pieds les richesses qui lui ont été départies, croit pouvoir les anéantir sans crime et sans dommage. Et à leur place il importe l'esclavage des nègres, et, à la suite, toutes les calamités, toutes les misères et toutes les infamies qui ont déshonoré et ensanglanté jusqu'à nos jours la libre république des États-Unis elle-même. Ailleurs il fait de ces terres, qu'il n'aurait tenu qu'à lui de fertiliser, des déserts arides et ensanglantés. Et au lieu d'être un ami et un initiateur, au lieu de faire bénir le nom des peuples avancés et de justifier par ses œuvres le droit d'aînesse dont il s'enorgueillit, il sème sous ses pas la crainte, la misère, la stérilité; il rencontre la guerre et la maladie; et il recueille la malédiction par dessus le marché. J'ose concevoir pour la France un autre idéal!

Frédéric Passy, *discours prononcé à la Chambre des Députés sur le vote des crédits pour les expéditions du Tonkin et de Madagascar, le 22 Décembre 1885.*

Discours de Mirabeau

sur la mort de Franklin.

Messieurs, Franklin est mort. Il est retourné au sein de la Divinité, le génie qui affranchit l'Amérique et versa sur l'Europe des torrents de lumière.

sez ɛ̃strymɑ̃, sez ɛ̃strymɑ̃ vi:vɑ̃ e sakre, l ɔm, kɔm œ̃ maladrwɑ, kɔm œ̃ prɔdig ki ful o pje le riʃɛs ki lɥi ɔ̃t ete departi, krwɑ puvwa:r lez aneɑ̃:ti:r sɑ̃ krim′ e sɑ̃ dɔma:ʒ. e a lœr plas′ il ɛ̃pɔrt l ɛsklava:ʒ de nɛ:gr, e a la sɥit, tut le ka′lamite↘, tut le mizɛ:r e tut lez ɛ̃:fa′mi↗ ki ɔ̃ dezɔnɔ:re e ɑ̃sɑ̃:glɑ̃:te ʒysk a no ʒu:r′ la librə repyblik dez etazyni ɛlmɛ:m. ajœ:r il fɛ d se tɛ:r, k il n ɔrɛ tɥy k a lɥi′ d fɛrtili:ze, de dezɛ:r arid e ɑ̃sɑ̃:glɑ̃:te. e o:ljø′ d ɛ:tr œ̃n ami e œ̃n inisjatœ:r, o:ljø d fɛr be:ni:r lə nɔ̃′ de pœpləz avɑ:se e d ʒystifje par sez œ:vrə lə drwɑ d e:nɛs dɔ̃t il s ɑ̃nɔrgœji, il sɛm′ su se pɑ′ la krɛ̃:t, la mizɛ:r, la sterilite; il rɑ̃kɔ̃:trə la gɛ:r′ e la maladi; e il rəkœ:j la malediksjɔ̃ par dəsy l marʃe.

ʒ o:z′ kɔ̃səvwa:r pur la frɑ̃:s′ œ̃n o:tr′ ideal↘!

frederik pasi, disku:r prɔnɔ̃:se a la ʃɑ̃b de depyte syr lə vɔt de kredi pur lez ɛspedisjɔ̃ dy tɔ̃:kɛ̃ e d madagaska:r, le vɛ̃ndø desɑ̃:b dizɥisɑ̃ katrəvɛ̃sɛ̃:k.

---

disku:r də mirabo

syr la mɔ:r de frɑ̃:klɛ̃.

me:sjø, frɑ̃:klɛ̃ ɛ mɔ:r. il ɛ rturnə o sɛ̃′ d la divinite↗ lə ʒe:ni ki afrɑ̃:ʃi l amerik e vɛrsa syr l œrɔp de tɔrɑ̃ də lymjɛ:r↗.

Le sage que deux mondes réclament, l'homme que se disputent l'histoire des sciences et l'histoire des empires, tenait sans doute un rang élevé dans l'espèce humaine.

Assez longtems les cabinets politiques ont notifié la mort de ceux qui ne furent grands que dans leur éloge funèbre; assez longtems l'étiquette des cours a proclamé des deuils hypocrites. Les nations ne doivent porter que le deuil de leurs bienfaiteurs; les représentants des nations ne doivent recommander à leur hommage que les héros de l'humanité.

Le Congrès a ordonné dans les quatorze états de la conféderation un deuil de deux mois pour la mort de Franklin, et l'Amérique acquitte en ce moment ce tribut de vénération pour l'un des pères de sa constitution.

Ne serait-il pas digne de nous, Messieurs, de nous unir à cet acte religieux, de participer à cet hommage rendu, à la face de l'univers, et aux droits de l'homme, et au philosophe qui a le plus contribué à en propager la conquête sur toute la terre? L'antiquité eut élevé des autels à ce vaste et puissant génie, qui, au profit des mortels, embrassant dans sa pensée le ciel et la terre, sut dompter la foudre et les tyrans. La France, éclairée et libre, doit du moins un témoignage de souvenir et de regret à l'un des plus grands des hommes qui ait jamais servi la philosophie et la liberté.

Je propose qu'il soit décrété que l'Assemblée Nationale portera pendant trois jours le deuil de Benjamin Franklin.

lə sa:ʒ′ kə dø: mɔ̃:d′ reklɑ:m, l ɔm′ kə s dispyt l istwa:r de sjɑ̃:s′ e l istwa:r dez ɑ̃:pi:r tənɛ sɑ̃ dut′ œ̃ rɑ̃ elve dɑ̃ l ɛspɛs ymɛn.

ase lɔ̃:tɑ̃ le kabinɛ pɔlitik ɔ̃ nɔtifje la mɔ:r′ də sø′ ki n fy:r grɑ̃′ kə dɑ̃ lœr elɔ:ʒ fynɛbr↘; asɛ lɔ̃:tɑ̃ l etikɛt de ku:r′ a prɔklɑ:me de dœ:j′ ipɔkrit. le nɑ:sjɔ̃ nə dwav pɔrte kə l dœ:j′ de lœr bjɛ̃:fɛtœ:r↘; le rprezɑ̃:tɑ̃ de nɑ:sjɔ̃ nə dwa:v rəkɔmɑ̃:de a lœr ɔma:ʒ kə le hero d l ymanite.

lə kɔ̃:grɛ a ɔrdɔne dɑ̃ le katɔrz eta d la kɔ̃:federɑ:sjɔ̃ œ̃ dœ:j′ də dø: mwɑ′ pur la mɔ:r′ də frɑ̃:klɛ̃, e l amerik akit ɑ̃ s mɔmɑ̃ sə triby d venerɑ:sjɔ̃ pur l œ̃ de pɛ:r′ də sa kɔ̃stitysjɔ̃/.

ʒə srɛt il pɑ diɴ′ də nu′/ me:sjø, də nuz yni:r a sət aktə rliʒjø, də partisipe a sət ɔma:ʒ rɑ̃:dy, a la fas′ də l ynivɛ:r, e′↘ o drwɑ d l ɔm, e′↘ o filɔzɔf ki a lə plys′ kɔ̃tribɥe a ɑ̃ prɔpaʒe la kɔ̃:kɛ:t syr tut la tɛ:r? l ɑ̃:tikite yt elve dez o:tɛl/ a sə vast′ e pɥisɑ̃ ʒe:ni, ki↘ o prɔfi de mɔrtɛl, ɑ̃brasɑ̃ dɑ̃ sa pɑ̃:se lə sjɛl′ e la tɛ:r, sy dɔ̃:te la fudr′ e le tirɑ̃/. la frɑ̃:s, eklɛ:re e libr, dwa dy mwɛ̃′ œ̃ temwaɴa:ʒ də suvni:r e d rəgrɛ a l œ̃ de ply grɑ̃′ dez ɔm′ ki ɛj ʒamɛ sɛrvi la filɔzɔfi e la libɛrte.

ʒə prɔpo:z k il swa dekrete kə l asɑ̃:ble nasjɔnal pɔrtra pɑ̃dɑ̃ trwɑ:′/ ʒu:r′ le dœ:j də bɛ̃:ʒamɛ̃ frɑ̃:klɛ̃.

Le colimaçon.

Sans amis, comme sans famille,
Ici-bas vivre en étranger;
Se retirer dans sa coquille
Au signal du moindre danger;
S'aimer d'une amitié sans bornes;
De soi seul emplir sa maison;
En sortir, suivant la saison,
Pour faire à son prochain les cornes;
Signaler ses pas destructeurs
Par les traces les plus impures,
Outrager les plus belles fleurs
Par ses baisers ou ses morsures;
Enfin, chez soi comme en prison
Vieillir, de jour en jour plus triste;
C'est l'histoire de l'égoïste,
Et celle du colimaçon.

Arnaud.

Les étoiles qui filent.

Berger, tu dis que notre étoile
Règle nos jours et brille aux cieux? —
Oui, mon enfant; mais dans son voile
La nuit la dérobe à nos yeux. —
Berger, sur cet azur tranquille
De lire on te croit le secret:
Quelle est cette étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît? —

lə kɔlimɑ:sɔ̃.

sɑ̃z ami′↘, kɔm sɑ̃ fami:j,
isi bɑ vi:vr′ ɑ̃n etrɑ̃:ʒe;
sə rti:re′ dɑ̃ sa kɔki:j
o siɴɑl′ dy mwɛ̃:′drə dɑ̃:ʒe;
s e:me′ d yn amitje′ sɑ̃ bɔrn;
də swa sœl′ ɑ̃:pli:r′ sa me:zɔ̃;
ɑ̃ sɔrti:r′↘, sɥi:vɑ̃′ la sɛ:zɔ̃,
pur fɛ:r′ a sɔ̃ prɔʃɛ̃′ le kɔrn;
siɴale′ se pɑ′ dɛstryktœ:r
par le tras′ le plyz ɛ̃:py:r;
utraʒe′ le ply bɛl flœ:r
par se be:′ze u se mɔrsy:r;
ɑ̃:′fɛ̃↘, ʃe swa′ kɔm ɑ̃ pri:zɔ̃
vjɛji:r′↘, də ʒur ɑ̃ ʒu:r′ ply trist;
s ɛ l istwa:r′ də l egɔist,
e sɛl′ dy kɔlimɑ:sɔ̃.

arno.

---

lez etwal ki fil.

bɛrʒe′, ty di′ k nɔtr etwal
rɛ′glə no ʒu:r′ e bri:j′ o sjø?
wi′ ˌmɔ̃n ɑ̃:fɑ̃′; me dɑ̃ sɔ̃ vwal
la nɥi′ la derɔb′ a noz jø.
bɛrʒe′, syr sət azy:r′ trɑ̃:kil
də li:r′ ɔ̃ tə krwɑ′ l səkrɛ;
kɛl ɛ′ sɛt etwal′ ki fil,
ki fil′, fil′, e disparɛ↘?

Mon enfant, un mortel expire;
Son étoile tombe à l'instant.
Entre amis que la joie inspire
Celui-ci buvait en chantant.
Heureux, il s'endort immobile
Auprès du vin qu'il célébrait. —
Encor une étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît.

Mon enfant, qu'elle est pure et belle!
C'est celle d'un objet charmant:
Fille heureuse, amante fidèle,
On l'accorde au plus tendre amant.
Des fleurs ceignent son front nubile.
Et de l'hymen l'autel est prêt. —
Encor une étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît!

Mon fils, c'est l'étoile rapide
D'un très grand seigneur nouveau-né;
Le berceau qu'il a laissé vide,
D'or et de pourpre était orné.
Des poisons qu'un flatteur distille
C'était à qui le nourrirait. —
Encor une étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît.

Mon enfant, quel éclair sinistre!
C'était l'astre d'un favori,
Qui se croyait un grand ministre
Quand de nos maux il avait ri.

mɔ̃n ɑ̃:fɑ̃', œ̃ mɔrtɛl' ɛkspi:r╲ ;
sɔ̃n etwal' tɔ̃:b' a l ɛ̃stɑ̃.
ɑ̃:tr ami' kə la ʒwa' ɛ̃spi:r
səlɥi si' by:'vɛ̃t ɑ̃ ʃɑ̃:tɑ̃.
œrø', il s ɑ̃:dɔ:r' immɔbil
  oprɛ dy vɛ̃' k il selebrɛ.
ɑ̃:kɔ:r'/ yn etwal' ki fil,
ki fil', fil', e disparɛ╲!

mɔ̃n ɑ̃:fɑ̃', k ɛl ɛ py:r' e bɛl╲!
s ɛ sɛl' d œ̃n ɔbʒɛ' ʃarmɑ̃/;
fi:j œrø:z', amɑ̃:t' fidɛl,
ɔ̃ l akɔrd' o ply tɑ̃:dr' amɑ̃ —.
de flœ:r' sɛɴ' sɔ̃ frɔ̃ nybil,
  e də l imɛn' l o:tɛl ɛ prɛ.
ɑ̃:kɔ:r' yn etwal' ki fil,
ki fil', fil', e disparɛ/!

mɔ̃ fis', s ɛ l etwal' rapid
d œ̃ trɛ grɑ̃' sɛɴœ:r' nuvo ne╲;
lə bɛrso' k il a le:'se vid,
d ɔ:r' e də purpr' etɛt ɔrne.
de pwa:zɔ̃' k œ̃ flatœ:r' distil
s etɛt' a ki' l nuri:rɛ.
ɑ̃:kɔ:r' yn etwal' ki fil,
ki fil', fil', e disparɛ╲! —

mɔ̃n ɑ̃fɑ̃', kɛl eklɛ:r' ⌈sinistr╲!
  s etɛ l as'trə d œ̃ favɔri,
ki sə krwɑjɛt' œ̃ grɑ̃ ministrə
kɑ̃ d no moz' il avɛ ri.

Ceux qui servaient ce dieu fragile
Ont déjà caché son portrait. —
Encore une étoile qui file
Qui file, file, et disparaît!

Mon fils, quels pleurs seront les nôtres!
D'un riche nous perdons l'appui:
L'indigence glanait chez les autres,
Mais elle moissonnait chez lui.
Ce soir même, sûr d'un asile,
A son toit le pauvre accourait. —
Encor un étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît.

C'est celle d'un puissant monarque! . . .
Va, mon fils, garde ta candeur,
Et que ton étoile ne marque
Par l'éclat ni par la grandeur.
Si tu brillais sans être utile,
A ton dernier jour on dirait:
Ce n'est qu'une étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît.

Béranger.

La foi.

Pour moi, quand je verrais dans les célestes plaines,
Les astres, s'écartant de leurs routes certaines,
Dans les champs de l'éther l'un par l'autre heurtés,
Parcourir au hasard les cieux épouvantés;
Quand j'entendrais gémir et se briser la terre,
Quand je verrais son globe, errant et solitaire,

sø′ ki sɛrvɛ′ s djø fraʒil
ɔ̃ de:ʒa′ kaʃe′ sɔ̃ pɔrtrɛ. —
ɑ̃:kɔ:r′ yn etwal′ ki fil,
ki fil′, fil′, e disparɛ↘!

mɔ̃ fis′, kɛl plœ:r′↗ srɔ̃ le no:tr↘!
d œ̃ riʃ′ nu pɛrdɔ̃′ l apɥi;
l ɛ̃:diʒɑ̃:s′ glanɛ′ ʃe lez o:trə↗
mez ɛl′ mwa′sɔnɛ ʃe lɥi.
sə swa:r mɛ:m′. sy:r′ d œ̃n azil,
a sɔ̃ twɑ′ lə po:vr′ akurɛ;
ɑ̃:kɔ:r′ yn etwal′ ki fil,
ki fil′, fil′, e disparɛ↘!

s ɛ sɛl′ d œ̃ pɥisɑ̃′ mɔnark↗!
ˈva mɔ̃ fis′↘, gard′↗ ta kɑ̃:dœ:r↘,
e kœ′ tɔ̃n etwal′ nə mark
par l ekla′ ni pa:r′ la grɑ̃:dœ:r.
si ty brijɛ′ sɑ̃z ɛ:tr′ ytil,
a tɔ̃′ dɛrnje ʒu:r′ ɔ̃ di:rɛ,
sə n ɛ′ k yn etwal′ ki fil,
ki fil′, fil′, e disparɛ↘!

berɑ̃:ʒe.

---

la fwɑ.

pur mwa′, kɑ̃ ʒ vɛ:rɛ′, dɑ̃ le selɛs′tə plɛn,
lez as′trə s ekartɑ̃′ də lœr rut′ sɛrtɛn,
dɑ̃ le ʃɑ̃′ də l etɛ:r′ l œ̃ par l o:′trə hœrte,
parkuri:r′ o haza:r′ le sjøz′ epuvɑ̃:te;
kɛ̃ ʒ ɑ̃:tɑ̃:drɛ′ ʒe:mi:r′ e sə bri:′ze la tɛ:r,
kɑ̃ ʒ vɛ:rɛ′ sɔ̃ glɔb′, ɛrrɑ̃′ e sɔlitɛ:r,

Flottant loin des soleils, pleurant l'homme détruit,
Se perdre dans les champs de l'éternelle nuit;
Et quand, dernier témoin de ces scènes funèbres,
Entouré du chaos, de la mort, des ténèbres,
Seul je serais debout; — seul, malgré mon effroi,
Être infaillible et bon, j'espèrerais en toi,
Et, certain du retour de l'éternelle aurore,
Sur les mondes détruits je l'attendrais encore!

Lamartine.

Rappelle-toi.

Rappelle-toi, quand l'aurore craintive
Ouvre au soleil son palais enchanté;
Rappelle-toi, lorsque la nuit pensive
Passe en rêvant sous son voile argenté;
A l'appel du plaisir lorsque ton sein palpite,
Aux doux rêves du soir lorsque l'ombre t'invite,
Écoute au fond des bois
Murmurer une voix
Rappelle-toi!

Rappelle-toi, lorsque les destinées
M'auront de toi pour jamais séparé;
Quand le chagrin, l'exil et les années
Auront flétri ce cœur désespéré;
Songe à mon triste amour, songe à l'adieu suprême!
L'absence ni le temps ne sont rien quand on aime!
Tant que mon cœur battra
Toujours il te dira:
Rappelle-toi!

flɔtɑ̃′ lwɛ̃ de sɔlɛ:j′, plœ:′rɑ̃ l ɔm detrɥi,
sə pɛr′drə dɑ̃ le ʃɑ̃′ də l etɛrnɛl′ nɥi;
e kɑ̃′/ dɛrnje temwɛ̃′ də se sɛ:n′ fynɛbr,
ɑ̃:tu:re′ dy kao′, de la mɔ:r′, de tenɛbr,
sœl′ ʒə srɛ dəbu′/; sœl↘ malgre′ mɔ̃n efrwɑ,
ɛ:tr′ ɛ̃:fajibl e bɔ̃′, ʒ ɛspɛrrɛz′ ɑ̃ twa,
e sɛrtɛ̃′ dy rətu:r′ də l etɛrnɛl′ ɔrɔ:r,
syr le mɔ̃:d′ detrɥi′ ʒə l atɑ̃:drɛz′ ɑ̃:kɔ:r↘!

lamartin.

---

rapɛl twa.

rapɛl twa′, kɑ̃ l ɔrɔ:r′ krɛ̃:ti:v
u:vr o sɔlɛ:j′ sɔ̃ palɛz′ ɑ̃:ʃɑ̃:te;
rapɛl twa′, lɔrskə la nɥi′ pɑ̃:si:v
pɑ:s ɑ̃ rɛ:vɑ̃′ su sɔ̃ vwal′ arʒɑ̃:te;
a l apɛl′ dy ple:zi:r′ lɔrskə tɔ̃ sɛ̃′ palpit
o du rɛ:v′ dy swa:r′ lɔrskə l ɔ̃:′brə t ɛ̃:vit,
ekut′ o fɔ̃ de bwɑ
myrmy:re′ yn vwa/
rapɛl twa↘!

rapɛl twa′, lɔrskə le dɛs′tine′
m ɔrɔ̃ də twa′ pur ʒamɛ′ sepa:re;
kɑ̃ lə ʃagrɛ̃′, l egzil′ e lez ane
ɔrɔ̃ fle:tri′ sə kœ:r′ dezɛspe:re;
sɔ̃:ʒ′ a mɔ̃ trist amu:r′, sɔ̃ʒ a l adjø′ syprɛ:m↘!
l apsɑ̃:s′ ni lə tɑ̃′ nə sɔ̃ rjɛ̃′ kɑ̃t ɔ̃n ɛ:m↘;
tɑ̃′ k mɔ̃ kœ:r batra
tuʒu:r′ il tə di:ra,
rapɛl twa↘!

Rappelle-toi quand sous la froide terre
Mon cœur brisé pour toujours dormira;
Rappelle-toi quand la fleur solitaire
Sur mon tombeau doucement s'ouvrira;
Je ne te verrai plus; mais mon âme immortelle
Reviendra près de toi comme une sœur fidèle:
Écoute dans la nuit
Une voix qui gémit:
Rappelle-toi.

Musset.

La fraternité.

Le laboureur m'a dit en songe, Fais ton pain,
Je ne te nourris plus, gratte la terre et sème;
Le tisserand m'a dit: fais tes habits toi-même;
Et le maçon m'a dit: prends la truelle en main.

Et seul, abandonné de tout le genre humain,
Dont je portais partout l'implacable anathème,
Quand j'invoquais du Ciel la pitié suprême,
Je trouvais des lions debout sur mon chemin.

Je m'éveillai, doutant si l'aube était réelle:
De hardis compagnons sifflaient sur leur échelle,
Les métiers bourdonnaient, les champs étaient semés;

Je compris mon bonheur, et qu'au monde où nous sommes
Nul ne peut se vanter de se passer des hommes,
Et depuis ce jour là je les ai tous aimés.

Sully Prudhomme.

---

rapɛl twa′, kɑ̃ su la frwɑd′ tɛ:r
mɔ̃ kœr bri:ze′ pur tuʒu:r′ dɔrmi:ra;
rapɛl twa′, kɑ̃ la flœ:r′ sɔlitɛ:r
syr mɔ̃ tɔ̃:bo′ dusmɑ̃′ s uvri:ra;
ʒœ′ n tə vɛ:re ply′, me mɔ̃n ɑ:m′ immɔrtɛl
rəvjɛ̃:dra′ prɛ də twa′ kɔm yn sœ:r′ fidɛl;
ekut′ dɑ̃ la nɥi
yn vwa′ ki ʒe:mi,
rapɛl twa╲!

mysɛ.

---

la fratɛrnite.

lə laburœ:r′ m a dit′ ɑ̃ sɔ̃:ʒ′╲ fɛ tɔ̃ pɛ̃,
ʒœ′ n tə nuri ply′/ grat la tɛ:r′ e sɛm╲;
lə tisrɑ̃′ m a di′/ fɛ tez abi′ twamɛ:m;
e lə mɑ:′sɔ̃ m a di′/ prɑ̃ la tryɛl′ ɑ̃ mɛ̃.

e sœl′/ abɑ̃:dɔne′ də tu′ l ʒɑ̃:r ymɛ̃
dɔ̃ ʒ pɔrtɛ′ partu′ l ɛ̃:plakabl′ anatɛ:m,
kɑ̃ ʒ ɛ̃:vɔkɛ′ dy sjɛl′ la pitje′ syprɛ:m,
ʒə tru:vɛ′ de ljɔ̃′ dəbu′ syr mɔ̃ ʃmɛ̃.

⌈ʒə m evɛje╲, dutɑ̃′ si l o:b′ etɛ reɛl╲;
də hardi′ kɔ̃:paɴɔ̃′ siflɛ′ syr lœr eʃɛl,
le metje′ burdɔnɛ′, le ʃɑ̃z′ etɛ sme;

⌊ʒə kɔ̃:pri′ mɔ̃ bɔnœ:r′, e k o mɔ̃:d′ u nu sɔm
nyl′ nə pø s vɑ̃:te′ də s pɑ:′se dez ɔm,
e dəpɥi′ sə ʒu:r la′ ʒə lez e tu:s′ e:me.

syli prydɔm.

Chanson.

Un jour Dieu, sur sa table
Jouait avec le diable
Du genre humain haï.
Chacun tenait sa carte:
L'un jouait Bonaparte
Et l'autre Mastaï.
Un pauvre abbé bien mince,
Un méchant petit prince
Polisson hasardeux:
Quel enjeu pitoyable!
Dieu fit tant, que le diable
Les gagna tous les deux.
»Prends, lui dit Dieu le père,
Tu n'en sauras que faire!«
Le diable dit: »Erreur!«
Et ricanant sous cape
Il fit de l'un un pape,
De l'autre un empereur[1]).

Victor Hugo, *Les châtiments.*

Les Djinns.

Mur, ville,
Et port,
Asile,
De mort,

---

[1]) Napoléon trois et Pie neuf.

ʃɑ̃:sɔ̃.

œ̃ ʒu:r djø' syr sa tablə
ʒwɛt' avɛk lə djɑ:blə
dy ʒɑ̃:r ymɛ̃' hai.
ʃakœ̃' tnɛ sa kart;
l œ̃' ʒwɛ bɔnapart
e l o:'trə mastai.
œ̃ po:vr abe' bjɛ̃ mɛ̃:s,
œ̃ meʃɑ̃' pti prɛ̃:s
pɔlisɔ̃' hazardø;
kɛl ɑ̃:ʒø' pi'twajabl\!
djø fi tɑ̃', kə l djɑ:blə
le gɑ:ɴa' tu le dø/.
prɑ̃'/ lɥi di djø l pɛ:r\,
tu n ɑ̃ sɔra'/ kə fɛ:r\!
lə djɑ:blə di', ɛrœ:r/!
e rikanɑ̃' su kap
il fi də l œ̃' œ̃ pap,
də l o:tr' œ̃n ɑ̃:prœ:r [1]).

viktɔr y:go, le ʃɑ:timɑ̃.

---

le dʒin.

my:r', vil,
e pɔ:r\,
azil
də mɔ:r\,

---

[1]) napɔleɔ̃ trwɑ' e pi nœf.

Mer grise
Ou brise
La brise
Tout dort.

Dans la plaine
Nait un bruit;
C'est l'haleine
De la nuit.
Elle brame
Comme une âme
Qu'une flamme
Toujours suit.

La voix plus haute
Semble un grelot.
D'un nain qui saute
C'est le galop:
Il fuit, s'élance,
Puis en cadence
Sur un pied danse
Au bout d'un flot.

La rumeur approche;
L'écho la redit.
C'est comme la cloche
D'un couvent maudit,
Comme un bruit de foule,
Qui tonne et qui roule,
Et tantôt s'écroule
Et tantôt grandit.

mɛr gri:z
u bri:z
la bri:z/,
tu dɔ:r.

dɑ̃ la plɛn
nɛt œ̃ brɥi/;
s ɛ l alɛn
də la nɥi.
ɛl brɑ:m
kɔm yn ɑ:m/
k yn flɑ:m\
tuʒur sɥi.

la vwa′ ply ho:t
sɑ̃:bl′ œ̃ grəlo.
d œ̃ nɛ̃′ ki so:t
s ɛ′ l galo.
il fɥi′, s elɑ̃:s,
pɥiz′ ɑ̃ kadɑ̃:s/
syr œ̃ pje′ dɑ̃:s/
o bu′ d œ̃ flo.

la rymœ:r′/ aprɔʃ\;
l eko′ la rdi\:
s ɛ′ kɔm la klɔʃ/
d œ̃ kuvɑ̃′ mo:di\,
kɔm′ œ̃ brɥi d ful
ki tɔn′ e ki ru:l,
e tɑ̃:to′ s ekru:l
e tɑ̃:to′ grɑ̃:di.

Dieu! la voix sépulcrale
Des Djinns! quel bruit ils font.
Fuyons sous la spirale
De l'escalier profond!
Déjà s'éteint ma lampe,
Et l'ombre de la rampe
Qui le long du mur rampe
Monte jusqu'au plafond.

C'est l'essaim des Djinns qui passe,
Et tourbillone en sifflant.
Les ifs que leur vol fracasse,
Craquent comme un pin brûlant.
Leur troupeau lourd et rapide,
Volant dans l'espace vide,
Semble un nuage livide,
Qui porte un éclair au flanc.

Ils sont tout près! — Tenons fermée
Cette salle où nous les narguons.
Quel bruit dehors! hideuse armée
De vampires et de dragons!
La poutre du toit descellée
Ploie comme une herbe mouillée,
Et la vieille porte rouillée
Tremble, à déraciner ses gonds!

Cris de l'enfer! voix qui hurle et qui pleure!
L'horrible essaim, poussé par l'aquilon,
Sans doute, o ciel! s'abat sur ma demeure;
Le mur fléchit sous le noir bataillon.

djø:′\! la vwa′ sepylkral
de dʒin′/! kɛl brɥi′ i fɔ̃\!
fɥijɔ̃′ su la spiral
də l ɛskalje′ prɔfɔ̃\!
de:ʒa′ s etɛ̃′ ma lɑ̃:p,
e l ɔ̃:′brə də la rɑ̃:p
ki lə lɔ̃′ dy my:r rɑ̃:p/
mɔ̃:t′ ʒysk o plafɔ̃.

s ɛ l esɛ̃′ de dʒin′ ki pɑ:s
e tur′bijɔn ɑ̃ siflɑ̃;
lez if′/ kə lœr vɔl′ frakas/
krak′ kɔm œ̃ pɛ̃′ bry:lɑ̃.
lœr trupo′ lu:r′ e rapid
vɔlɑ̃′ dɑ̃ l ɛspɑ:s′ vid
sɑ̃:bl′ œ̃ nɥa:ʒ′ livid
ki pɔrt′ œ̃n eklɛ:r′ o flɑ̃.

il sɔ̃ tu prɛ′\! ˪tənɔ̃′ fɛrme′
sɛt sal′ u nu le nargɔ̃\!
⌐kɛl brɥi′ dəhɔ:r′\! hidø:z′ arme/
də vɑ̃:pi:r′\ e də dragɔ̃\!
la pu′trə dy twɑ′ desɛle
plwa′ kɔm yn ɛr′bə muje,
e la vjɛj pɔr′tə ruje\
˪trɑ̃:bl′/ a derasine′ se gɔ̃\!

kri′ d l ⌐ɑ̃:fɛ:r′\! vwa ki hyrl′/ e ki plœ:r\!
l ɔribl′ esɛ̃′, puse′ par l akilɔ̃,
sɑ̃ dut′/ o sjɛl′\, s aba′ syr ma dmœ:r;
lə my:r′ ⌐fle:ʃi′ su lə nwa:r′ batajɔ̃.

La maison crie et chancelle penchée,
Et l'on dirait que, du sol arrachée,
Ainsi qu'ils chassent une feuille séchée,
Les vents la roulent avec leur tourbillon!

Prophète! si ta main me sauve
De ces impurs démons des soirs,
J'irai prosterner mon front chauve
Devant tes sacrés encensoirs!
Fais que sur ces portes fidèles
Meure leur souffle d'étincelles,
Et qu'en vain l'ongle de leurs ailes
Grince et crie à ces vitraux noirs!

Ils sont passés! — Leur cohorte
S'envole et fuit, et leurs pieds
Cessent de battre ma porte
De leurs coups multipliés.
L'air est plein d'un bruit de chaines,
Et dans les forêts prochaines,
Frissonnent tous les grands chênes,
Sous leur vol de feu pliés!

De leurs ailes lointaines
Le battement décroit,
Si confus dans les plaines,
Si faible, que l'on croit
Ouïr la sauterelle
Crier d'une voix grêle,
Ou pétiller la grêle
Sur le plomb d'un vieux toit.

la me:zɔ̃ kri′ e ʃɑ̃:sɛl′ pɑ̃:ʃe,
e l ɔ̃ di:rɛ′ kə dy sɔl′ araʃe,
ɛ̃si k il ʃas′ yn fœ:j′ seʃe
le vɑ̃ la ru:l′ avɛk′ lœr turbijɔ̃.

⌈prɔfɛ:t′╲! si ta mɛ̃′ mə so:v
də sez ɛ̃:py:r′ demɔ̃′ de swa:r,
ʒ i:re′ prɔstɛrne′ mɔ̃ frɔ̃ ʃo:v
dəvɑ̃′ te sakrez′ ɑ̃:sɑ̃:swa:r╲!
fɛ′ k syr se pɔr′tə fidɛl
mœ:r′ lœr su′flə d etɛ̃:sɛl,
e k ɑ̃ vɛ̃′ l ɔ̃:′glə d lœrz ɛl/
grɛ̃:s′ e kri′ a se vitro nwa:r╲!

i sɔ̃′ pɑ:se′. lœr kɔhɔrt
s ɑ̃:vɔl′ e fɥi′, e lœr pje
sɛ:s′ də ba′trə ma pɔrt
  də lœr ku′ myltiplie.
l ɛ:r′ ɛ plɛ̃′ d œ̃ brɥi d ʃɛ:n,
e dɑ̃′ le fɔrɛ′ prɔʃɛn
frisɔn′ tu le grɑ̃ ʃɛ:n,
su lœr vɔl′ də fø′ plie!

də lœrz ɛl′ lwɛ̃:tɛn
lə batmɑ̃′ dekrwɑ,
si kɔ̃:fy′ dɑ̃ le plɛn,
si fɛ:′blə k l ɔ̃ krwɑ
wi:r′ la so:trɛl
krie′ d yn vwa grɛ́:l,
u petije′ la grɛ:l
syr lə plɔ̃′ d œ̃ vjø twɑ.

D'étranges syllabes
Nous viennent encor;
Ainsi, des Arabes
Quand sonne le cor,
Un chant sur la grève
Par instants s'élève,
Et l'enfant qui rêve
Fait des rêves d'or!

Les Djinns funèbres,
Fils du trepas,
Dans les ténèbres
Pressent leurs pas;
Leur essaim gronde:
Ainsi, profonde,
Murmure une onde
Qu'on ne voit pas.

Ce bruit vague
Qui s'endort,
C'est la vague
Sur le bord;
C'est la plainte
Presque éteinte
D'une sainte
Pour un mort.

On doute
La nuit . . . . .
J'écoute: —
Tout fuit,

d etrɑ̃:ʒ′ silab
nu vjɛnt′ ɑ̃:kɔ:r╲;
ɛ̃:si′/ dez arab
kɑ̃ sɔn′ lə kɔ:r,
œ̃ ʃɑ̃′ syr la grɛ:v
par ɛ̃stɑ̃′ s elɛ:v,
e l ɑ̃:fɑ̃′ ki rɛ:v
fe′ de rɛv d ɔ:r╲!

le dʒin′ fynɛbrə/
fis′ dy trepɑ
dɑ̃′ le tenɛbrə
prɛ:s′ lœr pɑ;
lœr esɛ̃′ grɔ̃:d;
ɛ̃:si′/ prɔfɔ̃:d,
myrmy:r′ yn ɔ̃:d
k ɔ̃′ nə vwa pɑ.

sə brɥi vag
ki s ɑ̃:dɔ:r
s ɛ la vag
syr lə bɔ:r;
s ɛ la plɛ̃:t
prɛsk etɛ̃:t
d yn sɛ̃:t
pur œ̃ mɔ:r.

ɔ̃ dut/
la nɥi╲ . . .
ʒ ekut/:
tu fɥi╲;

Tout passe;
L'espace
Efface
Le bruit.

Victor Hugo, *Les Orientales.*

Avril.

Lorsqu'un homme n'a pas d'amour,
Rien du printemps ne l'intéresse;
Il voit même sans allégresse,
Hirondelles, votre retour;

Et, devant vos troupes légères
Qui traversent le ciel du soir,
Il songe que d'aucun espoir
Vous n'êtes pour lui messagères.

Chez moi, ce spleen a trop duré
Et quand je voyais dans les nues
Les hirondelles revenues,
Chaque printemps, j'ai bien pleuré.

Mais depuis que toute ma vie
A subi ton charme subtil,
Mignonne, aux promesses d'Avril
Je m'abandonne et me confie.

tu pɑ:s/;
l ɛspɑ:s
efas
lə brɥi.
viktɔr y:go, lez ɔrjɑ̃:tal.

---

avril.

lɔrsk œ̃n ɔm′ n a pɑ d amu:r,
rjɛ̃′ dy prɛ̃:tɑ̃′ n l ɛ̃:terɛs;
il vwa mɛ:m′ sɑ̃z allegrɛs,
irɔ̃:dɛl′/ vɔtrə rətu:r\;

e dəvɑ̃′ vo trup′ leʒɛ:r
ki travɛrs′ lə sjɛl′ dy swa:r,
il sɔ̃:ʒ′ kə d o:kœ̃n′ ɛspwa:r
vu n ɛt′ pur lɥi′ mesaʒɛ:r/.

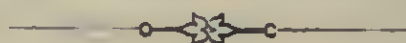
⌈ʃe mwa′, sə spli:n′ a trɔ dy:re,
e kɑ̃′ ʒə vwajɛ′ dɑ̃ le ny
lez irɔ̃:dɛl′ rəvny,
ʃak prɛ̃:tɑ̃′\, ʒ e bjɛ̃ plœ:re/.

mɛ′, dəpɥi′ k tut ma vi
a sybi′ tɔ̃ ʃar′mə syptil,
miɲɔn′\ o prɔmɛs′ d avril
ʒe m abɑ̃:dɔn′ e m kɔ̃:fi.

Depuis qu'un regard bien-aimé,
A fait refleurir tout mon être,
Je vous attends à ma fenêtre,
Chères voyageuses de Mai.

Venez, venez vite, hirondelles,
Repeupler l'azur calme et doux ;
Car mon désir qui va vers vous
S'accuse de n'avoir pas d'ailes.

Coppée.



dəpɥi′ k œ̃ rga:r′ bjɛ̃n e:me
a fɛ′ rəflœ:ri:r′ tu mɔ̃n ɛ:tr,
ʒə vuz atɑ̃z′ a ma fnɛ:trə/
ʃɛ:r′ vwajaʒø:z′ də mɛ.

vəne′/ vne vit′/ irɔ̃dɛl↘,
rəpœple′ l azy:r′ kalm e du;
kar mɔ̃ dezi:r′ ki va vɛr vu′/
s aky:z′ də n avwa:r′ pɑ d ɛl.

kɔpe.



TABLE.

LE FRANÇAIS PARLÉ.

Pierer'sche Hofbuchdruckerei. Stephan Geibel & Co. in Altenburg.



